


VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 127_145_141
128



J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE,

A M[R]. D'ALEMBERT,

De l'Académie Françoise, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & de l'Institut de Bologne:

Sur son Article GENÈVE

Dans le VIIme. Volume de l'ENCYCLOPÉDIE,

ET PARTICULIEREMENT,

Sur le projet d'établir un

THÉATRE DE COMÉDIE en cette Ville.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY,

M. DCC. LVIII.

PREFACE.

J'Ai tort, ſi j'ai pris en cette occaſion la plume ſans néceſſité. Il ne peut m'être ni avantageux ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je conſidere ſa perſonne: j'admire ſes talens: j'aime ſes ouvrages: je ſuis ſenſible au bien qu'il a dit de mon pays: honoré moi-même de ſes éloges, un juſte retour d'honnêteté m'oblige à toutes ſortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent ſur les devoirs que pour ceux dont toute la morale conſiſte en apparences. Juſtice & vérité, voila les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voila ſes premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il eſt coupa-

ble. Puis-je l'être en faiſant ce que j'ai dû ? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à ſervir, & plus d'amour pour ſes devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

COMME tout le monde n'a pas ſous les yeux l'Encyclopédie, je vais tranſcrire ici de l'article *Geneve* le paſſage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, ſi j'aſpirois à l'honneur de bien écrire ; mais j'oſe en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de perſonne. En liſant ce paſſage iſolé, plus d'un lecteur ſera ſurpris du zele qui l'a pu dicter : en le liſant dans ſon article, on trouvera que la Comédie qui n'eſt pas à Geneve & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'oc-

cupent les choſes qui y ſont.

„ On ne ſouffre point de Comédie
„ à Geneve: ce n'eſt pas qu'on y
„ déſaprouve les ſpectacles en eux-
„ mêmes; mais on craint, dit-on, le
„ goût de parure, de diſſipation &
„ de libertinage que les troupes de
„ Comédiens répandent parmi la jeu-
„ neſſe. Cependant ne ſeroit-il pas
„ poſſible de remédier à cet incon-
„ vénient par des loix ſéveres & bien
„ exécutées ſur la conduite des Co-
„ médiens? Par ce moyen Geneve
„ auroit des ſpectacles & des mœurs,
„ & jouiroit de l'avantage des uns &
„ des autres; les repréſentations théa-
„ trales formeroient le goût des ci-
„ toyens, & leur donneroient une fi-
„ neſſe de tact, une délicateſſe de
„ ſentiment qu'il eſt très difficile

„ d'acquérir ſans ce ſecours; la litté-
„ rature en profiteroit ſans que le li-
„ bertinage fît des progrès, & Gene-
„ ve réuniroit la ſageſſe de Lacédé-
„ mone à la politeſſe d'Athénes.
„ Une autre conſidération, digne d'u-
„ ne République ſi ſage & ſi éclai-
„ rée, devroit peut-être l'engager à
„ permettre les ſpectacles. Le pré-
„ jugé barbare contre la profeſſion
„ de Comédien, l'eſpece d'aviliſſe-
„ ment où nous avons mis ces hom-
„ mes ſi néceſſaires au progrès & au
„ ſoutien des arts, eſt certainement
„ une des principales cauſes qui con-
„ tribuent au déréglément que nous
„ leur reprochons; ils cherchent à ſe
„ dédommager par les plaiſirs, de l'eſ-
„ time que leur état ne peut obtenir.
„ Parmi nous, un Comédien qui a

„ des mœurs eſt doublemenr reſpec-
„ table; mais à peine lui en ſait-on
„ gré. Le Traitant qui inſulte à l'in-
„ digence publique & qui s'en nour-
„ rit, le Courtiſan qui rampe & qui
„ ne paie point ſes dettes: voila l'eſ-
„ pece d'hommes que nous honorons
„ le plus. Si les Comédiens étoient
„ non ſeulement ſoufferts à Geneve,
„ mais contenus d'abord par des ré-
„ glemens ſages, protégés enſuite &
„ même conſidérés dès qu'ils en ſe-
„ roient dignes, enfin abſolument pla-
„ cés ſur la même ligne que les au-
„ tres citoyens, cette ville auroit
„ bientôt l'avantage de poſſéder ce
„ qu'on croit ſi rare & qui ne l'eſt
„ que par notre faute: une troupe de
„ Comédiens eſtimables. Ajoutons
„ que cette troupe deviendroit bien-

„ tôt la meilleure de l'Europe; plu-
„ ſieurs perſonnes, pleines de goût &
„ de diſpoſitions pour le théatre, &
„ qui craignent de ſe déshonorer par-
„ mi nous en s'y livrant, accour-
„ roient à Geneve, pour cultiver non
„ ſeulement ſans honte, mais même
„ avec eſtime un talent ſi agréable &
„ ſi peu commun. Le ſéjour de cet-
„ te ville, que bien des François re-
„ gardent comme triſte par la priva-
„ tion des ſpectacles, deviendroit a-
„ lors le ſéjour des plaiſirs honnêtes,
„ comme il eſt celui de la philoſo-
„ phie & de la liberté; & les Etran-
„ gers ne ſeroient plus ſurpris de voir
„ que dans une ville où les ſpectacles
„ décens & réguliers ſont défendus,
„ on permette des farces groſſieres
„ & ſans eſprit, auſſi contraires au

„ bon goût qu'aux bonnes moeurs.
„ Ce n'est pas tout : peu à peu l'e-
„ xemple des Comédiens de Geneve,
„ la régularité de leur conduite, &
„ la considération dont elle les feroit
„ jouir, serviroient de modele aux
„ Comédiens des autres nations & de
„ leçon à ceux qui les ont traités
„ jusqu'ici avec tant de rigueur &
„ même d'inconséquence. On ne les
„ verroit pas d'un côté pensionnés
„ par le gouvernement & de l'autre
„ un objet d'anathême; nos Prêtres
„ perdroient l'habitude de les excom-
„ munier & nos bourgeois de les re-
„ garder avec mépris; & une petite
„ République auroit la gloire d'avoir
„ réformé l'Europe sur ce point,
„ plus important, peut-être, qu'on
„ ne pense".

Voila certainement le tableau le plus agréable & le plus séduisant qu'on pût nous offrir; mais voila en même tems le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du-moins, tel est mon sentiment, & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeunesse de Geneve, entraînée par une autorité d'un si grand poids, ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déja que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théatre, croyant rendre un service à la patrie & presque au genre humain? Voila le sujet de mes allarmes, voila le mal que je voudrois prévenir. Je rends

juſtice aux intentions de Mr. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, ſelon ma conſcience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſujets moins néceſſaires. Douce obſcurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſu t'aimer; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que

mon nom ſe trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article *Geneve* m'eût échapé, ou qu'on ne pût inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je déſavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres ſentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas beſoin de mes conſeils, je le ſais bien ; mais moi, j'ai beſoin de m'honorer, en montrant que je penſe comme eux ſur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, ſi loin de ce qu'il devroit être, eſt loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de

chofes ont concouru à le mettre au deſſous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne ſoit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui eſt-ce qui ſe ſoucie d'elle? triſte recommendation pour un livre! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me diſputera malignement cette perte. Soit : cependant je me ſens déchu & l'on ne tombe pas au deſſous de rien.

Premierement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philoſophie ; mais d'une vérité de pratique importante à

tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public ; ni de faire penser les autres, mais d'expliquer nettement ma pensée. Il a donc fallu changer de stile : pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choses en plus de mots ; & voulant être clair & simple, je me suis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus ; j'ai commencé à la hâte & mon sujet s'étendant sous ma plume, je l'ai laissée aller sans contrainte. J'étois malade & triste ; &, quoique j'eusse grand besoin de distraction, je me sentois si peu en état de penser & d'écrire que, si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu, j'aurois jetté cent

fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jetté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne ſauroient ſe trouver dans cet ouvrage. Vivant ſeul, je n'ai pu le montrer à perſonne. J'avois un Ariſtarque ſévere & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus *; mais je le

* Ad amicum etſi produxeris gladium, non deſperes ; eſt enim regreſſus ad amicum. Si aperueris os triſte, non timeas ; eſt enim concordatio: excepto convitio, & improperio, & ſuperbiâ, & myſterii revelatione, & plagâ doloſâ. In his omnibus effugiet amicus. *Eccleſiaſtic.* XXII. 26. 27.

regreterai ſans ceſſe, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La ſolitude calme l'ame, & appaiſe les paſſions que le déſordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai preſque ceſſé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſtituerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus cette â-

preté

preté qu'on me reprochoit, mais qui me faifoit lire ; je confens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raifons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diffimuler ; le public ne la fentiroit que trop malgré moi. Si dans les effais fortis de ma plume ce papier eft encore au-deffous des autres, c'eft moins la faute des circonftances que la mienne : c'eft que je fuis au-deffous de moi-même. Les maux du corps épuifent l'ame : à force de fouffrir, elle perd fon reffort. Un inftant de fermentation paffagere produifit en moi quelque lueur de talent ; il s'eft montré tard, il s'eft éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je fuis rentré dans

le néant. Je n'eus qu'un moment, il eſt paſſé ; j'ai la honte de me ſurvivre. Lecteur, ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne ſuis plus.

A MONTMORENCI le 20 Mars 1758.

J. J. ROUS.

J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENEVE,

A MONSIEUR D'ALEMBERT.

J'AI LU, Monſieur, avec plaiſir votre article, GENEVE, dans le 7me. Volume de l'Encyclopédie. En le reliſant avec plus de plaiſir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, ſous vos auſpices, au public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais ſi les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma ſincérité parlera pour moi; n'être pas de votre avis ſur quelques points, c'eſt aſſés m'expliquer ſur les autres.

JE commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins; mais ſur lequel, par la raiſon que je viens de dire, le ſilence ne m'eſt pas permis. C'eſt le jugement que vous portez de la doctrine de nos Miniſtres en matiere de foi.

Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très beau, très vrai, très propre à eux seuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philosophie, & ne craignent pas l'œil du Philosophe. Mais, Monsieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce soit à leur maniere, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte est toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement sans conséquence pour des Laïques, ne le sont jamais pour des Théologiens?

Vous me direz qu'il est question de faits & non de louanges, & que le Philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes: mais cette prétendue vérité n'est pas si claire, ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les sentimens qu'un

qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit, ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez; mais vous les attribuez à plusieurs, & plusieurs dans un petit nombre sont toujours une si grande partie que le tout doit s'en ressentir.

Plusieurs Pasteurs de Geneve n'ont, selon vous, qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

Or dans les matieres de pur dogme & qui ne tiennent point á la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée? Qui sait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête-homme des conséquences sophistiques & désavouées,

un Prêtre acharné poursuive l'Auteur sur ces conséquences, le Prêtre fait son métier & n'étonne personne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute; & le Philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime?

Il resteroit donc à penser, sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers: mais si c'étoit en effet leur sentiment, & qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique; ils l'auroient dit au Philosophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve est sans replique; c'est que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent. Je ne sais ce que c'est que le Socinianisme, ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; mais, en général, je suis l'ami de toute Religion paisible, où l'on sert

l'Etre

l'Etre éternel ſelon la raiſon qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt celle de ſa raiſon (*a*); & comment concevrai-je que Dieu le

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'inſtant les armes des mains à l'intolérant & au ſuperſtitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proſélites qui ſemble animer les incrédules. C'eſt que la raiſon humaine n'a pas de meſure commune bien déterminée, & qu'il eſt injuſte à tout homme de donner la ſienne pour regle à celle des autres.

Suppoſons de la bonne foi, ſans laquelle toute diſpute n'eſt que du caquet. Juſqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a ſa propre raiſon qui le détermine; ainſi ce ſentiment ne mene point au Scepticiſme: mais auſſi les bornes générales de la raiſon n'étant point fixées, & nul n'ayant inſpection ſur celle d'autrui, voila tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil, & l'opinion, c'eſt par là qu'on termineroit à la fin les diſſentions des Prêtres & des Philoſophes. Mais peut-être ne ſeroit-ce le compte ni des uns ni des autres: il n'y auroit plus ni perſécutions ni diſputes; les premiers n'auroient perſonne à tourmenter; les ſeconds, perſonne à convaincre: autant vaudroit quitter le métier.

le punisse de ne s'être pas fait un entendement (*b*) contraire à celui qu'il a reçu de lui? Si un Docteur

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(*b*) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre Religion, s'y seroit inutilement, & se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

Le monde intellectuel, sans en excepter la Géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant incontestables; parce que la raison qui les démontre existentes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les appercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu; tels sont les misteres admis dans les Communions Protestantes. Les misteres qui heurtent la raison, pour me servir des termes de M. d'Alembert, sont toute autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes; elle a toutes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas: car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde, rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive, lorf-

teur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie eſt plus grande que le tout, que pourrois-je penſer en moi-même, ſi non que cet homme vient m'ordonner d'être fou? Sans-doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle abſurdité dans les miſteres, eſt obligé de les croire: mais ſi le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas? Il commencera, lui, par vous prouver que c'eſt une abſurdité de raiſonner ſur ce qu'on ne ſauroit en-

lorſqu'on ſoutient à la fois deux propoſitions contradictoires. Si vous me dites qu'un eſpace d'un pouce eſt auſſi un eſpace d'un pied, vous ne dites point du tout une choſe miſtérieuſe, obſcure, incompréhenſible; vous dites, au-contraire, une abſurdité lumineuſe & palpable, une choſe très clairement fauſſe. De quelque genre que ſoient les démonſtrations qui l'établiſſent, elles ne ſauroient l'emporter ſur celle qui la détruit, parce qu'elle eſt tirée immédiatement des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude humaine. Autrement la raiſon, dépoſant contre elle-même, nous forceroit à la recuſer; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi ſeroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il ſoit, qui dit croire à de pareils miſteres, en impoſe donc, ou ne ſait ce qu'il dit.

entendre. Que faire donc? Le laisser en repos.

Je ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interprêtent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre chose? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les Livres; il me console & m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Ecriture elle même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes: car de quelque autenticité que puisse être le texte sacré, il est encore plus croyable que la Bible soit altérée, que Dieu injuste ou malfaisant.

Voila, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne

à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penſer ſi convenables à une créature raiſonnable & foible, ſi dignes d'un Créateur juſte & miſéricordieux, me paroiſſent préférables à cet aſſentiment ſtupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui ſe plait à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle deſtine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce ſens, je vous remercie pour ma Patrie de l'eſprit de Philoſophie & d'humanité que vous reconnoiſſez dans ſon Clergé, & de la juſtice que vous aimez à lui rendre ; je ſuis d'accord avec vous ſur ce point. Mais pour être humains & Philoſophes, il ne s'enſuit pas que ſes membres ſoient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous ſuivre. Quoiqu'un tel ſyſtême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Paſteurs qui ne l'ont pas adopté ; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le ſujet d'une accuſation très grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me charge-

rois-je de la profeſſion de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires? Combien de gens ſe ſont chargés de la mienne en m'accuſant de manquer de Religion, qui ſurement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impoſe eſt de reſpecter les ſecrets des conſciences. Monſieur, jugeons les actions des hommes, & laiſſons Dieu juger de leur foi.

EN VOILA trop, peut-être, ſur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'eſt pas auſſi le ſujet de cette Lettre. Les Miniſtres de Geneve n'ont pas beſoin de la plume d'autrui pour ſe deffendre (*c*) ; ce n'eſt pas la mienne qu'ils

(*c*) C'eſt ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eſt point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le public l'a receue avec applaudiſſement. Ainſi, non ſeulement je jouis du plaiſir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je ſens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entierement ſuperflu, & le rendroit peut-être indiſcret dans tout autre cas : mais étant ſur le point de

qu'ils choisiroient pour cela, & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens Philosophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*d*) & de Ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des Gens d'Eglise. Il nous

de le supprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers que si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Geneve, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*d*) C'est ainsi que l'Abbé de St. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques; soit pour dire ce qu'ils sont en effet; soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

nous importe de les conſerver tels qu'ils ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins grave & moins ſérieuſe, mais qui nous intéreſſe encore aſſés pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'eſt celle du projet d'établir un Théatre de Comédie à Geneve. Je n'expoſerai point ici mes conjectures ſur les motifs qui vous ont pu porter à nous propoſer un établiſſement ſi contraire à nos maximes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne s'agit pour moi que des nôtres, & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt que vous ſerez ſurement le premier Philoſophe (a), qui

(a) De deux célebres Hiſtoriens, tous deux Philoſophes, tous deux chers à M. d'Alembert, le moderne

qui jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre, à se charger d'un spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre! Si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs? Si l'austérité républicaine les peut comporter? S'il faut les souffrir dans une petite ville? Si la profession de Comédien peut être honnête? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus? Si ces loix peuvent être bien observées? &c. Tout est problême encore sur les vrais effets du Théatre, parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les Gens d'Eglise & les Gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà, Monsieur,

derne feroit de son avis, peut-être; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eut-il été de même?

ſieur, des recherches qui ne ſeroient pas indignes de votre plume. Pour moi, ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſemens que vous nous avez rendus néceſſaires; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma Patrie, & qu'au-moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Au premier coup d'œil jetté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eſt un amuſement; & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, vous conviendrez au-moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal, pour un Etre dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en ſait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen,

ont

ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en ſait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles: mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe de ce Barbare (b) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des Jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon-homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans? Le Barbare avoit raiſon. L'on croit s'aſſembler au Spectacle, & c'eſt là que chacun s'iſole; c'eſt là qu'on va oublier ſes amis, ſes voiſins, ſes proches, pour s'intéreſſer

à

(b) Chryſoſt. in Matth. Homel. 38.

à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépends des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

DEMANDER si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des Spectacles d'une infinité d'especes; il y a de peuple à peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme est un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient si différent de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel tems ou dans tel pays: ainsi les Pieces de Ménandre faites pour le théatre d'Athenes, étoient déplacées sur celui de Rome: ainsi les combats des

des Gladiateurs, qui, ſous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inſpiroient, ſous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du ſang & la cruauté : du même objet offert au même Peuple en différens tems, il apprit d'abord à mépriſer ſa vie, & enſuite à ſe jouer de celle d'autrui.

QUANT à l'eſpece des Spectacles, c'eſt néceſſairement le plaiſir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal eſt de plaire, &, pourvu que le Peuple s'amuſe, cet objet eſt aſſés rempli. Cela ſeul empêchera toujours qu'on ne puiſſe donner à ces ſortes d'établiſſemens tous les avantages dont ils ſeroient ſuſceptibles, & c'eſt s'abuſer beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne ſauroit mettre en pratique, ſans rebuter ceux qu'on croit inſtruire. Voilà d'où naît la diverſité des Spectacles, ſelon les goûts divers des nations. Un Peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrieres & périlleuſes, où brillent la valeur & le ſens-froid. Un Peuple féroce & bouillant veut du ſang,

des combats, des paſſions atroces. Un Peuple voluptueux veut de la muſique & des danſes. Un Peuple galant veut de l'amour & de la politeſſe. Un Peuple badin veut de la plaiſanterie & du ridicule. *Trahit ſua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des Spectacles qui favoriſent leurs penchans, au-lieu qu'il en faudroit qui les modéraſſent.

La Scene, en général, eſt un tableau des paſſions humaines, dont l'original eſt dans tous les cœurs: mais ſi le Peintre n'avoit ſoin de flater ces paſſions, les Spectateurs ſeroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus ſe voir ſous un aſpect qui les fît mépriſer d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuſes, c'eſt ſeulement à celles qui ne ſont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainſi l'Auteur ne fait encore en cela que ſuivre le ſentiment du public; & alors ces paſſions de rebut ſont toujours employées à en faire valoir d'autres, ſinon plus légitimes, du-moins plus au gré des Spectateurs. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la Scene. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toujours,

n'y

n'y ſauroit intéreſſer perſonne; & l'on a déja remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable: dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théatre le pouvoir de changer des ſentimens ni des mœurs qu'il ne peut que ſuivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui ſeul. Quand Moliere corrigea la Scene comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (c), il le ſuivit ou le développa,

(c) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à ſe ſoutenir; le plus parfait de ſes ouvrages tomba dans ſa naiſſance, parce qu'il le donna trop-tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Miſantrope.

Tout ceci eſt fondé ſur une maxime évidente; ſavoir qu'un peuple ſuit ſouvent des uſages qu'il mépriſe, ou qu'il eſt prêt à mépriſer, ſi-tôt qu'on oſera lui en donner l'exemple. Quand de mon tems on jouoit la fureur des Pantins, on ne faiſoit que dire au Théatre ce que penſoient ceux même qui paſſoient leur journée à ce ſot amuſement: mais les goûts conſtans d'un peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés, doivent être reſpectés ſur la Scene. Jamais Poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

veloppa, comme fit auffi Corneille de fon côté. C'étoit l'ancien Théatre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un fiecle devenu plus poli, le Théatre gardoit fa premiere groffiereté. Auffi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, fi leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoiffeurs ont beau les admirer toujours; fi le public les admire encore, c'eft plus par honte de s'en dédire que par un vrai fentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'eft que jamais une bonne Piece ne choque les mœurs (d) de fon tems. Qui eft-ce qui doute que, fur nos Théatres, la meil-

(d) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces chofes ne foit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & fouffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne fignifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même tems, propofition qui demande éclairciffement & difcuffion; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui eft inconteftable.

meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne ſauroit ſe mettre à la place de gens qui ne nous reſſemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres a pourtant grand ſoin d'approprier ſa Piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réuſſit jamais, & le ſuccès même de ceux qui l'ont priſe a ſouvent des cauſes bien différentes de celles que lui ſuppoſe un obſervateur ſuperficiel. Quand Arlequin Sauvage eſt ſi bien accueilli des Spectateurs, penſe-t-on que ce ſoit par le goût qu'ils prennent pour le ſens & la ſimplicité de ce perſonnage, & qu'un ſeul d'entr'eux voulût pour cela lui reſſembler ? C'eſt, tout au-contraire, que cette Piece favoriſe leur tour d'eſprit, qui eſt d'aimer & rechercher les idées neuves & ſingulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'eſt préciſément leur averſion pour les choſes communes, qui les ramene quelquefois aux choſes ſimples.

Il s'enſuit de ces premieres obſervations, que l'effet général du Spectacle eſt de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclina-

tions naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens il sembleroit que cet effet, se bornant à charger & non changer les mœurs établies, la Comédie seroit bonne aux bons & mauvaise aux méchans. Encore dans le premier cas resteroit-il toujours à savoir si les passions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je sais que la Poëtique du Théatre prétend faire tout le contraire, & purger les passions en les excitant: mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que pour devenir tempérant & sage, il faut commencer par être furieux & fou?

„ Eh non! ce n'est pas cela, disent les partisans du Théatre. La Tragédie prétend bien „ que toutes les passions dont elle fait des tableaux nous émeuvent, mais elle ne veut pas „ toujours que notre affection soit la même que „ celle du personnage tourmenté par une passion. Le plus souvent, au-contraire, son but „ est d'exciter en nous des sentimens opposés à „ ceux qu'elle prête à ses personnages". Ils disent encore que si les Auteurs abusent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'in-

l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin que la peinture fidelle des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour nous les faire éviter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables.

Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même & qui ſe prolonge après la Piece, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentimens au beſoin? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi naître, & que les Auteurs ont ſoin d'embellir encore pour rendre leurs Pieces plus agréables? Ne ſait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs, qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille, & que

les combattre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur plus ſenſible à toutes? Le ſeul inſtrument qui ſerve à les purger eſt la raiſon, & j'ai déja dit que la raiſon n'avoit nul effet au Théatre. Nous ne partageons pas les affections de tous les perſonnages, il eſt vrai: car, leurs intérêts étant oppoſés, il faut bien que l'Auteur nous en faſſe préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; mais loin de choiſir pour cela les paſſions qu'il veut nous faire aimer, il eſt forcé de choiſir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéreſſe en faiſant haïr les François; à Tunis, la belle paſſion feroit la piraterie; à Meſſine, une vengeance bien ſavoureuſe; à Goa, l'honneur de bruler des Juifs. Qu'un Auteur (a) choque ces maximes, il pourra faire

(a) Qu'on mette, pour voir, ſur la Scene Françoiſe, un homme droit & vertueux, mais ſimple & groſſier, ſans amour, ſans galanterie, & qui ne faſſe point de belles phraſes; qu'on y mette un ſage ſans pré-

re une fort belle Piece où l'on n'ira point ; & & c'eſt alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de ſon art, à celle qui ſert de baſe à toutes les autres, qui eſt de réuſſir. Ainſi le Théatre purge les paſſions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voila-t-il pas un remede bien adminiſtré ?

Il y a donc un concours de cauſes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puiſſe donner aux Spectacles la perfection dont on les croit ſuſceptibles, & qu'ils ne produiſent les effets avantageux qu'on ſemble en attendre. Quand on ſuppoſeroit même cette perfection auſſi grande qu'elle peut être, & le peuple auſſi bien diſpoſé qu'on voudra ; encore ces effets ſe réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre ſenſibles. Je ne ſache que trois ſortes d'inſtrumens, à l'aide deſquels on

préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadaſſin, refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur, & qu'on épuiſe tout l'art du Théatre pour rendre ces perſonnages intéreſſans comme le Cid au peuple François : j'aurai tort, ſi l'on réuſſit.

on puiſſe agir ſur les mœurs d'un peuple; ſavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaiſir. Or les loix n'ont nul accès au Théatre, dont la moindre contrainte (b) feroit une peine & non pas un amuſement. L'opinion n'en dépend point, puis qu'au-lieu de faire la loi au public, le Théatre la reçoit de lui; & quant au plaiſir qu'on y peut prendre, tout ſon effet eſt de nous y ramener plus ſouvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théatre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne

(b) Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des Pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne ſauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théatre faiſoit égorger ceux qui s'endormoient; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaiſir d'un court ſommeil ne coûtât la vie à Veſpaſien. Nobles Acteurs de l'Opera de Paris, ah, ſi vous euſſiez joui de la puiſſance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu!

ne haïſſoit-on point les méchans, & ces ſentimens ſont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles ? Le Théatre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raiſon font avant lui! Les méchans ſont haïs ſur la Scene... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoit pour tels ? Eſt-il bien ſûr que cette haine ſoit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Eſt-il bien ſûr que le ſimple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout ſon art conſiſte à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de ſi admirable, & l'on ne prend là-deſſus que trop d'autres leçons ſans celle-là. Oſerai-je ajoûter un ſoupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on expoſera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteſte plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece; & ſi ce doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté du Théatre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement

ment & ſans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des ſentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes? Que toutes ces vaines prétentions approfondies ſont puériles & dépourvues de ſens! Ah ſi la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oſer ſoutenir que l'homme eſt né bon, je le penſe & crois l'avoir prouvé; la ſource de l'intérêt qui nous attache à ce qui eſt honnête & nous inſpire de l'averſion pour le mal, eſt en nous & non dans les Pieces. Il n'y a point d'art pour faire naître cet intérêt, mais ſeulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (c) eſt un ſentiment auſſi naturel au cœur humain que l'amour de ſoi-même; il n'y naît point d'un arrangement de ſcenes; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; & de ce

(c) C'eſt du beau moral qu'il eſt ici queſtion. Quoiqu'en diſent les Philoſophes, cet amour eſt inné dans l'homme, & ſert de principe à la conſcience.

ce pur ſentiment qu'il flate naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

IMAGINEZ la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déja convaincu de ce qu'on y prouve, & déja prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement Spectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent ; & s'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage, de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux

pour-

pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul; en ſorte que chacun lui rendît fidellement ce qui lui eſt dû; & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, par ce qu'il eſpere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au Spectacle? Précifément ce qu'il voudroit trouver par-tout; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'éxige rien de lui.

J'ENTENS dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur; ſoit, mais quelle eſt cette pitié? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite; un reſte de ſentiment naturel étouffé bientôt par les paſſions; une pitié ſtérile qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écou-

écoutoit ſans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on egorgeoit tous les jours par ſes ordres.

Si, ſelon la remarque de Diogene-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables; ſi les imitations du Théatre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la préſence même des des objets imités; c'eſt moins, comme le penſe l'Abbé du Bos, parce que les émotions ſont plus foibles & ne vont pas juſqu'à la douleur (d), que parce qu'elles ſont pures & ſans mêlange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'humanité, ſans avoir plus

(d) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons; qu'il ne nous fait aimer ſes Héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela eſt contre toute expérience. Pluſieurs s'abſtiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en ſont émus au point d'en être incommodés; d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux; & ces effets ne ſont pas aſſés rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

plus rien à mettre du nôtre; au-lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du-moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépends.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à éxiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame? Ne s'est-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il fît de plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de role à jouer: il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en réprésentation au Théatre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex, le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siecles, & si l'on jouoit un évenement arrivé hier dans Paris,

ris, on me le feroit ſuppoſer du tems de Moliere. Le Théatre a ſes regles, ſes maximes, ſa morale à part, ainſi que ſon langage & ſes vêtemens. On ſe dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on ſe croiroit auſſi ridicule d'adopter les vertus de ſes héros, que de parler en vers, & d'endoſſer un habit à la Romaine. Voila donc à peu près à quoi ſervent tous ces grands ſentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphaſe; à les reléguer à jamais ſur la Scene, & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théatre, bon pour amuſer le public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir tranſporter ſérieuſement dans la Société. Ainſi la plus avantageuſe impreſſion des meilleures Tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſageres, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de la vie humaine; à peu près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité, en diſant au pauvre: Dieu vous aſſiſte.

On peut, il eſt vrai, donner un appareil plus ſimple à la Scene, & rapprocher dans la Comédie le ton du Théatre de celui du monde:

mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quite la vraisemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules; & delà résulte un très grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne sauroit guérir les premiers sans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, supposer cette opposition nécessaire? Pourquoi, Monsieur? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dérision, mais les écrasent de leur mépris, & que rien n'est moins plaisant & risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au-contraire, est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur, disoit le grave

ve Muralt, d'eſpérer qu'on y montre fidellement les véritables rapports des choſes : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au deſſous de l'homme; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au deſſus de l'humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure, & toujours nous voyons au Théatre d'autres êtres que nos ſemblables. J'ajouterai que cette différence eſt ſi vraie & ſi reconnue qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa Poëtique. *Comœdia enim deteriores, Tragœdia meliores quam nunc ſunt imitari conantur.* Ne voila-t-il pas une imitation bien entendue, qui ſe propoſe pour objet ce qui n'eſt point, & laiſſe, entre le défaut & l'excés, ce qui eſt, comme une choſe inutile? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illuſion y ſoit? Il ne s'agit que de piquer la curioſité du peuple. Ces productions d'eſprit, comme la plûpart des autres, n'ont pour but que les applaudiſſemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la Piece eſt parvenue à ſon

but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or ſi le bien eſt nul : reſte le mal, & comme celui-ci n'eſt pas douteux, la queſtion me paroît décidée ; mais paſſons à quelques exemples, qui puiſſent en rendre la ſolution plus ſenſible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conſéquence des précédentes, que le Théatre François, avec les défauts qui lui reſtent, eſt cependant à peu près auſſi parfait qu'il peut l'être, ſoit pour l'agrément, ſoit pour l'utilité ; & que ces deux avantages y ſont dans un rapport qu'on ne peut troubler ſans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même Théatre moins parfait encore. Ce n'eſt pas qu'un homme de génie ne puiſſe inventer un genre de Pieces préférable à ceux qui ſont établis : mais ce nouveau genre, ayant beſoin pour ſe ſoutenir des talens de l'Auteur, périra néceſſairement avec lui ; & ſes ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources, ſeront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens parmi nous ? Des ac-

tions célebres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la Tragédie; le comique & le plaisant dans la Comédie; & toujours l'amour dans toutes deux (a). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela?

On me dira que dans ces Pieces le crime est toujours puni, & la vertu toujours récompensee. Je réponds que, quand cela seroit, la plûpart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des évenemens qu'on sait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les Spectateurs; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si extraordinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses hu-

(a) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie, & ne l'y fondoient pas, en effet. La nôtre, qui n'a pas la même ressource, ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'eſt, ni ne peut être généralement vrai : car cet objet, n'étant point celui ſur lequel les Auteurs dirigent leurs Pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & ſouvent il ſeroit un obſtacle au ſuccès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impoſe par un air de grandeur ? Auſſi la Scene Françoiſe, ſans contredit la plus parfaite, ou du-moins la plus réguliere qui ait encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triomphe des grands ſcélérats que des plus illuſtres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la Piece qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe,

cipe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont préſentés ſous un aſpect ſi favorable que tout l'intérêt eſt pour eux? Où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant? où Ciceron, le ſauveur de la République, Ciceron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré & le ſeul qui le mérita, nous eſt montré comme un vil Rhéteur, un lâche; tandis que l'infame Catilina, couvert de crimes qu'on n'oſeroit nommer, prêt d'égorger tous ſes magiſtrats, & de réduire ſa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme & réunit, par ſes talens, ſa fermeté, ſon courage, toute l'eſtime des Spectateurs? Qu'il eut, ſi l'on veut, une ame forte: en étoit-il moins un ſcélérat déteſtable, & faloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille Piece, ſi ce n'eſt à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'eſtime publique due aux gens de bien? Mais tel eſt le goût qu'il faut flater ſur la Sce-

ne, telles ſont les mœurs d'un ſiecle inſtruit. Le ſavoir, l'eſprit, le courage ont ſeuls notre admiration; & toi, douce & modeſte Vertu, tu reſtes toujours ſans honneurs! Aveugles que nous ſommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudiſſemens inſenſés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuſe, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la Nature?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible reſſource du dénouement. Le monſtre qui ſert de héros à chacune de ces deux Pieces acheve paiſiblement ſes forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien ſuppoſer que les Spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la Piece où cette maxime eſt miſe en exemple?

QUANT

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y feroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, fi l'Auteur n'avoit eu foin de porter fur un fecond perfonnage un intérêt de refpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au-moins la terreur & l'étonnement que Mahomet infpire. La fcene, fur-tout, qu'ils ont enfemble eft conduite avec tant d'art que Mahomet, fans fe démentir, fans rien perdre de la fupériorité qui lui eft propre, eft pourtant eclipfé par le fimple bon fens & l'intrépide vertu de Zopire (b). Il falloit un Auteur qui fentît bien fa

(b) Je me fouviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y penfant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par fon fanatisme ne doit parler de fon maître qu'avec cet enthoufiafme de zele & d'admiration qui l'éleve au deffus de l'humanité. Mais Mahomet n'eft pas fanatique; c'eft un fourbe qui, fachant bien qu'il n'eft pas queftion de faire l'infpiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raifon doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il eft plus grand &

force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais oui faire de cette scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théatre François, où la main d'un grand-maître soit plus sensiblement empreinte, & où le sacré caractere de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette Piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en deffendre. Par malheur, de pareils soins sont très inutiles, & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle

& qu'il fait mieux discerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voila ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

gle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à les ſuivre. Que ſi le fanatisme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès: c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de raiſonner ni de convaincre; il faut laiſſer là la philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, ſa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ſes crimes; & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choiſir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du-moins, de bien ſûr, c'eſt que de pareils exemples ne ſont guere encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuſes, l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime; & quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il

n'y

n'y a pas dans toute la Piece un ſeul perſonnage en état par ſon caractere de partager avec lui l'attention publique : car, quant au doucereux Pliſthene, je ne ſais comment on l'a pu ſupporter dans une pareille Tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la ſienne, & puiſque l'Auteur moderne a pu ſe réſoudre à l'imiter dans tout le reſte, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Aſſurément il faut avoir un cœur bien flexible pour ſouffrir des entretiens galants à côte des ſcenes d'Atrée.

Avant de finir ſur cette Piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui ſemblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeſte eſt peut-être de tous ceux qu'on a mis ſur notre Théatre le plus ſentant le goût antique. Ce n'eſt point un héros courageux, ce n'eſt point un modele de vertu, on ne peut pas dire non plus que ce ſoit un ſcélérat (c) ; c'eſt un homme foible &

(c) La preuve de cela, c'eſt qu'il intéreſſe. Quant à la faute dont il eſt puni, elle eſt ancienne,

& pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au-lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à desirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théatres ; nous, au-contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils savoient mieux l'exercer.

ne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théatre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

xercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes-gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrerent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théatre, fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à l'instant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle & applaudie d'un battement de mains universel. *Eh, que de maux!* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voila la philosophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Oedipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'ap-

Qu'apprend-on dans Médée, ſi ce n'eſt jusqu'où la fureur de la jalouſie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plûpart des Pieces du Théatre François : vous trouverez preſque dans toutes des monſtres abominables & des actions atroces, utiles, ſi l'on veut, à donner de l'intérêt aux Pieces & de l'éxercice aux vertus, mais dangereuſes certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître & à des forfaits qu'il ne devroit pas ſuppoſer poſſibles. Il n'eſt pas même vrai que le meurtre & le parricide y ſoient toujours odieux. A la faveur de je ne ſais quelles commodes ſuppoſitions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuſer Phedre inceſtueuſe & verſant le ſang innocent. Syphax empoiſonnant ſa femme, le jeune Horace poignardant ſa ſœur, Agamemnon immolant ſa fille, Oreste égorgeant ſa mere, ne laiſſent pas d'être des perſonnages intéreſſans. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de mettre dans la bouche

des

des méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sententieux, pour l'instruction du Parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils Spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tous tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeller sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente, & les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la Scene Françoise, pour l'amusement du Peuple le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre! Non... je le soutiens, & j'en atteste l'effroi des Lecteurs, les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares

bares que ces affreux Spectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la Nature.

HEUREUSEMENT la Tragédie telle qu'elle exiſte eſt ſi loin de nous, elle nous préſente des êtres ſi gigantesques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'exemple de leurs vices n'eſt gueres plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les Spectateurs; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe que plus la Comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs: mais ſans répéter ce que j'ai déja dit de ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup d'œil ſur votre Théatre comique.

Prenons-le dans ſa perfection, c'eſt-à-dire, à ſa naiſſance. On convient & on le ſentira chaque jour davantage, que Moliere eſt le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus; mais qui peut disconvenir auſſi que le Théatre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt; ſes honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent, ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent & que les plus brillans ſuccès favoriſſent le plus ſouvent; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur: par-tout vous trouverez que les vices de caractere en ſont l'inſtrument, & les défauts naturels le ſujet; que la malice de l'un punit la ſim-

ſimplicité de l'autre ; & que les ſots ſont les victimes des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théatre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, ſous le nom de ſotiſe, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

Voila l'eſprit général de Moliere & de ſes imitateurs. Ce ſont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, ſans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, diſoit un Ancien, qui ſavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ſes plaiſanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la Société ; avec quel ſcandale il renverſe tous les rapports les plus ſacrés ſur leſquels elle eſt fondée ; comment il tourne en dériſion les reſpectables droits des peres ſur leurs enfans, des maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur leurs ſerviteurs ! Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant,

par un charme invincible, les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entens dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blamable d'un Bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la Piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête-homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un Paysan assés fou pour épouser une Demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidelité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du Manan puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches, &, quand ce pere irrité lui donne sa malédiction,

de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ſes dons? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins puniſſable; & la Piece où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs?

Je ne m'arrêterai point à parler des Valets. Ils ſont condamnés par tout le monde (d); & il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modeles & de ſon ſiecle qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans

(d) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il ſe peut que les Valets ne ſoient plus que les inſtrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théatre. Suppoſé qu'il faille quelques fourberies dans les Pieces, je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets ſeuls en fuſſent chargés & que les honnêtes gens fuſſent auſſi des gens honnêtes; au-moins ſur la Scene.

dans ses autres Pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire, le Misantrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théatre; & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent: sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ses Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme, mais un homme du monde; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; &, comme j'ai déja dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de Société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer

jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu: c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſantrope.

Vous ne ſauriez me nier deux choſes: l'une, qu'Alceſte dans cette Piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſés, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceſte, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage: il ne faut pas que ce nom de Miſantrope en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne ſeroit pas un défaut, mais une dépravation de la Nature & le plus grand de tous les vices: puiſque, toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſantrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu

à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *la vie est un songe.* Si vous vous rappellez le Héros de cette Piece, voila le vrai Misantrope.

Qu'est-ce donc que le Misantrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siecle & la méchanceté de ses Contemporains ; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misantrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain; mais en quelle occasion le dit-il (e) ? Quand, outré d'avoir vu son

(e) J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoire,

ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cette colere dégénere en emportement & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle en juſtifie pleinement la cauſe.

les uns, parce qu'ils ſont méchans,
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit Miſantrope en ce ſens;

re, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus ſouvenir des obſervations que j'ai faites autrefois au Spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverſer l'ordre des Pieces. Mais quand mes exemples ſeroient peu juſtes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins, attendu qu'elles ne ſont point tirées de telle ou telle Piece, mais de l'eſprit général du Théatre, que j'ai bien étudié.

ſens ; ou plutôt, les vrais Miſantropes ſont ceux qui ne penſent pas ainſi : car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage inceſſamment les méchans, & flatte par ſa coupable complaiſance les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la Société.

Une preuve bien ſûre qu'Alceſte n'eſt point Miſantrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler : parce que tant de droiture eſt fort incommode ; mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui reſſemblât, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable ; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la

vertu

vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des Pieces répréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête-homme, & jamais le pinceau d'un honnête-homme ne ſut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus: Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été, ſur le Sonnet, de l'avis du Miſantrope: car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule; il l'eſt, en effet, à certains égards, & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le Sage de la Piece; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons; de ces gens ſi doux, ſi modérés, qui trouvent tou-

jours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain ſans ſe plaindre: attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui-ci eſt très propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre; & le tort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſantrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Miſantrope n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice,

vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la Société, le detache de lui-même pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, aggrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'ir-

l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même; mais il n'en eſt pas moins vrai que tous moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu: ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſantrope & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

Voila donc de quel côté le caractere du Miſantrope doit porter ſes défauts, & voila auſſi dequoi Moliere fait un uſage admirable dans toutes les ſcenes d'Alceſte avec ſon ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque inſtant, lui font dire mille impertinences très bien placées; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occaſion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile qui n'a nul fondement raiſonnable, & de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits

au

au tableau; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'addreſſe directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent: il doit le ſouffrir ſans en murmurer. Il connoit les hommes.

Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal ſaiſi le Miſantrope. Penſe-t-on que ce ſoit par erreur? Non, ſans doute. Mais voila par où le deſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'avanture du Sonnet, comment Alceſte ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas ſe préparer tranquilement à la perte de ſon procès, loin

loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

Un Miſantrope n'a que faire d'acheter ſi cher le droit de peſter, il n'a qu'à ouvrir les yeux; & il n'eſtime pas aſſés l'argent pour croire avoir acquis ſur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès: mais il falloit faire rire le Parterre.

DANS la ſcene avec Dubois, plus Alceſte a de ſujet de s'impatienter, plus il doit reſter flegmatique & froid: parce que l'étourderie du Valet n'eſt pas un vice. Le Miſantrope & l'homme emporté ſont deux caracteres très différens: c'étoit là l'occaſion de les diſtinguer. Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le Parterre.

AU riſque de faire rire auſſi le Lecteur a mes dépens, j'oſe accuſer cet Auteur d'avoir manqué de très grandes convenances, une très grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de ſituation. C'étoit de faire un tel chan-

changement à ſon plan que Philinte entrât comme Acteur néceſſaire dans le nœud de ſa Piece, en ſorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceſte dans une apparente oppoſition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Miſantrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la victime. Au-contraire, le philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la Société avec un flegme Stoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'addreſſoit directement à lui. En effet, j'obſerve que ces gens, ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie qu'auſſi long-tems qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brule, lui crioit-on. Que m'importe? répondoit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin

le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théatral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet: mais le Parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misantrope (f).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout con-

(f) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misantrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle Piece, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît: car, quoiqu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voila rentrés dans mes principes.

contraire à celui qu'il lui donne. Telle eſt cette pointe de la ſcene du Sonnet:

La peſte de ta chute, empoiſonneur au Diable!
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nés.

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Miſantrope qu'il vient d'en critiquer de plus ſupportables dans le Sonnet d'Oronte; & il eſt bien étrange que celui qui la fait propoſe un inſtant après la chanſon du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit: car le dépit ne dicte rien moins que des pointes, & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu! vil complaiſant! vous louez des ſotiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſantrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre; & voila comment on avilit la vertu.

Une choſe aſſés remarquable, dans cette

Comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que dans toutes ſes autres Pieces les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théatrale. La même ſcene dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point là le Miſantrope : c'eſt un honnête homme du monde qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît bruſquement, votre Sonnet ne vaut rien, jettez le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſantrope & de ſes *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *Et que dis-tu donc, traître ?* qu'avoit-il à repliquer ? En vérité, ce n'eſt pas la peine de reſter Miſantrope pour ne l'être qu'à demi : car, ſi l'on ſe permet le premier ménagement

&

& la premiere altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour?

L'AMI d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienseances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! Il ne faut pas être Misantrope, il suffit d'être honnête-homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir & alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes & alors il le veut séduire: puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même; & qu'il vaut mieux

perdre une cauſe juſte que de faire une mauvaiſe action. Cela eſt clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me ſuffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Miſantrope ſi ridicule, il ne faiſoit que le devoir d'un homme de bien; & que ſon caractere étoit mal rempli d'avance, ſi ſon ami ſuppoſoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laiſſe agir ce caractere dans toute ſa force, c'eſt ſeulement quand cette force rend la ſcene plus théatrale, & produit un comique de contraſte ou de ſituation plus ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'humeur taciturne & ſilencieuſe d'Alceſte, & enſuite la cenſure intrépide & vivement apoſtrophée de la converſation chez la Coquette.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la diſtinction du Médiſant & du Miſantrope. Celui-ci, dans ſon fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteſte la ſatyre. Ce ſont les vices pu-

publics, ce ſont les méchans en général qu'il attaque. La baſſe & ſecrette médiſance eſt indigne de lui, il la mépriſe & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Auſſi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette ſcene: parce qu'il eſt là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougiſſent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, ſi le Miſantrope étoit plus Miſantrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant : parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laiſſeroit jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractere: c'eſt au-contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore ; c'eſt que le Miſantrope de Théatre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui com-

poſent la politeſſe & que le monde éxige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout à fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper; &, plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même: en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon: en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité: en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu entre le vice & la vertu: en ce qu'au grand ſoulagement des Spectateurs, il leur

per-

persuade que, pour être honnête-homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'AUROIS trop d'avantage, si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs, qui, n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée & des femmes sans mœurs. Je ne ferai pas à Dancourt l'honneur de parler de lui : ses Pieces n'effarouchent pas par des termes obscenes, mais il faut n'avoir de chaste que les oreilles, pour les pouvoir supporter. Regnard, plus modeste, n'est pas moins dangereux : laissant l'autre amuser les femmes perdues, il se charge, lui, d'encourager les filoux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête-homme de la Piece, s'occupe avec son digne cortege, de soins que les loix paient de la corde ; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indiffé-

rens mèmes, on égaie, à l'envi, de plaiſanteries barbares le triſte appareil de la mort. Les droits les plus ſacrés, les plus touchans ſentimens de la Nature, ſont joués dans cette odieuſe ſcene. Les tours les plus puniſſables y ſont raſſemblés comme à plaiſir, avec un enjouement qui fait paſſer tout cela pour des gentilleſſes. Faux-acte, ſuppoſition, vol, fourberie, menſonge, inhumanité, tout y eſt & tout y eſt applaudi. Le mort s'étant aviſé de renaître, au grand déplaiſir de ſon cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'eſt fait en ſon nom, on trouve le moyen d'arracher ſon conſentement de force, & tout ſe termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéreſſant malgré eux à ces miſérables, ſortent de la Piece avec cet édifiant ſouvenir, d'avoir été dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire ſans détour. Qui de nous eſt aſſés ſûr de lui pour ſupporter la repréſentation d'une pareille Comédie, ſans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne ſeroit

roit pas un peu fâché ſi le filou venoit à être ſurpris ou manquer ſon coup ? Qui ne devient pas un moment filou ſoi-même en s'intéreſſant pour lui ? Car s'intéreſſer pour quelqu'un qu'eſt-ce autre choſe que ſe mettre à ſa place? Belle inſtruction pour la jeuneſſe que celle où les hommes faits ont bien de la peine à ſe garantir de la ſéduction du vice! Eſt-ce-à-dire qu'il ne ſoit jamais permis d'expoſer au Théatre des actions blâmables ? Non: mais en vérité, pour ſavoir mettre un fripon ſur la Scene, il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts ſont tellement inhérens à notre Théatre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des Pieces plus épurées ; mais auſſi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produiſent aucun effet. Elles inſtruiſent beaucoup, ſi l'on veut; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théatre, on ſe voit contraint d'y ſubſtituer aux véritables

beautés eclipſées, de petits agrémens capables d'en impoſer à la multitude. Ne ſachant plus nourrir la force du Comique & des caractéres, on a renforcé l'intéret de l'amour. On a fait la même choſe dans la Tragédie pour ſuppléer aux ſituations priſes dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux ſentimens naturels & ſimples qui ne touchent plus perſonne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle energie & un nouveau coloris à cette paſſion dangereuſe; &, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réuſſir au Théatre que des Romans, ſous le nom de Pieces dramatiques.

L'Amour eſt le regne des femmes. Ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi: parce que, ſelon l'ordre de la Nature, la réſiſtance leur appartient & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces ſortes de Pieces eſt donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, & de

leur

leur donner ſur les Spectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs Amans. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme; mais eſt-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conſeil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre? Le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au Théatre, pour en trouver de ſi différens dans la Société? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la Scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à

la

la vertu eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien trouver une Conſtance ou une Cénie (g) tout-au-moins. C'eſt ainſi que, ſur la foi d'un modele imaginaire, ſur un air modeſte & touchant, ſur une douceur contrefaite, *neſcius auræ fallacis*, le jeune inſenſé court ſe perdre, en penſant devenir un Sage.

Ceci me fournit l'occaſion de propoſer une eſpece de problême. Les Anciens avoient en général un très grand reſpect pour les femmes (h); mais ils marquoient ce

(g) Ce n'eſt point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Piece ſoit l'ouvrage d'une femme: car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne ſais point déguiſer ce qui fait contre mon ſentiment; & ce n'eſt pas à une femme, mais aux femmes que je refuſe les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ſes diſcours, je lui rends un hommage pur & déſintéreſſé, comme tous les éloges ſortis de ma plume.

(h) Ils leur donnoient pluſieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui ſont bas & ſurannés parmi nous. On ſait quel uſage Virgile a fait

ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt, ſur ce principe, qu'un Spartiate, entendant un Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colere: ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien? De-là venoit encore que, dans leur Comédie, les rôles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient

a fait de celui de *Matres* dans une occaſion où les Meres Troyennes n'étoient gueres ſages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit inſenſiblement, & qu'on a tout-à-fait proſcrit du ton à la mode. J'obſerve que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

avoient une telle idée de la modeſtie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la Scene, ſeulement en repréſentation (i). En un mot l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Ches nous, au-contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chés qui l'on dîne le plus ſouvent; qui donne le plus impérieuſement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont les humbles ſavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la Scene, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſavent

(i) S'ils en uſoient autrement dans les Tragédies, c'eſt que, ſuivant le ſiſtême politique de leur Théatre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

vent rien, quoiqu'elles jugent de tout ; mais au Théatre, ſavantes du ſavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plûpart des Pieces modernes : c'eſt toujours une femme qui ſait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa Gouvernante. Voila l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles Pieces. La Bonne eſt ſur le Théatre, & les enfans ſont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ſes avantages, & que de tels précepteurs ne puiſſent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma queſtion. De l'uſage antique & du nôtre,

je demande lequel eſt le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur ſexe les vrais reſpects qui lui ſont dûs?

La même cauſe qui donne, dans nos Pieces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes-gens ſur les vieillards; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible. Puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans & alors ils ſont haïſſables; ou ils ſont amoureux eux-mêmes & alors ils ſont ridicules. *Turpe ſenex miles.* On en fait dans les Tragédies des tirans, des uſurpateurs; dans les Comédies des jaloux, des uſuriers, des pédans, des peres inſupportables que tout le monde conſpire à tromper. Voila ſous quel honorable aſpect on montre la vieilleſſe au Théatre, voila quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes-gens. Remercions

cions l'illuſtre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en eſt quelques autres encore ; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plûpart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au Théatre, n'aide à les faire rebuter dans la Société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les mépriſe tous également? Obſervez à Paris dans une aſſemblée, l'air ſuffiſant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeuneſſe, tandis que les Anciens, craintifs & modeſtes, ou n'oſent ouvrir la bouche, ou ſont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces, & dans les lieux où les Spectacles ne ſont point établis ; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des che-

veux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeunesse, & que faisant les galants à son exemple, il est très simple qu'on la leur préfere dans son métier; mais c'est tout au-contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant sexagenaire soit un personnage fort gracieux; mais son indécence même lui tourne à profit: c'est un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux foux

ſoux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon ſujet.

Ces effets ne ſont pas les ſeuls que produit l'intérêt de la Scene uniquement fondé ſur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été ſouvent & fortement allégués par les Ecrivains eccléſiaſtiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe ſont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le préſenter; l'amour qu'on expoſe au Théatre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête, ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il eſt coupable il eſt puni. Fort bien: mais n'eſt-il pas plaiſant qu'on prétende ainſi regler après coup les mouvemens du cœur ſur les préceptes de la raiſon, & qu'il faille attendre les évenemens pour ſavoir quelle impreſſion l'on doit recevoir des ſituations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au Théatre n'eſt pas précisément d'inſpirer des paſſions

criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin ; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir ; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons ſelon notre caractere, & ce caractere eſt indépendant de l'exemple. Quand il ſeroit vrai qu'on ne peint au Théatre que des paſſions légitimes, s'enſuit-il delà que les impreſſions en ſont plus foibles, que les effets en ſont moins dangereux? Comme ſi les vives images d'une tendreſſe innocente étoient moins douces, moins ſéduiſantes, moins capables d'échauffer un cœur ſenſible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice ſert au-moins de contrepoiſon? Mais ſi l'idée de l'innocence embellit quelques inſtans le ſentiment qu'elle accompagne, bientôt les cir-

con-

constances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce reſte gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chaſſé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille, à ne conſidérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhenſible? Rien ſans doute : elle annonçoit même un ſentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inſpirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voila l'effet des amours permis du Théatre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ſes foibleſſes. Je ne ſais là-deſſus comment les Auteurs s'y prennent; mais je vois que les Spectateurs ſont toujours du parti de l'amant foible, & que ſouvent ils ſont fâchés qu'il ne le ſoit pas davantage. Je demande ſi c'eſt un grand moyen d'éviter de lui reſſembler?

Rappellez-vous, Monſieur, une Piece à laquelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui

qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu, ſoit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théatrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'Actrice prêtât ſon charme ordinaire au rôle qu'elle faiſoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle diſpoſition d'eſprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece? Dans un ſentiment de mépris pour la foibleſſe d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre ſa maîtreſſe & ſon devoir; qui, flottant inceſſamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere preſque divin que lui donne l'hiſtoire; qui fait chercher dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en penſe le même Spectateur après la repréſentation? Il finit par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer à cette même paſſion dont il lui faiſoit un crime, par murmurer en ſecret du ſacrifice qu'il eſt forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voila ce que chacun de nous éprou-

éprouvoit à la repréſentation. Le rôle de Titus, très bien rendu, eut fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous ſentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes plaintes continuelles donnaſſent une grande émotion durant le cours de la Piece; mais au cinquieme Acte où, ceſſant de ſe plaindre, l'air morne, l'œil ſec & la voix éteinte, elle faiſoit parler une douleur froide approchante du déſeſpoir, l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela, ſinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit pénétré; & que chacun auroit voulu que Titus ſe laiſſât vaincre, même au riſque de l'en moins eſtimer? Ne voila-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli ſon objet, & qui a bien appris aux Spectateurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour?

L'ÉVÉNEMENT dément ces vœux ſecrets, mais qu'importe ? Le dénouement n'efface point l'effet de la Piece. La Reine part ſans le congé du Parterre : l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus a beau reſter Romain, il eſt ſeul de ſon parti ; tous les Spectateurs ont épouſé Bérénice.

QUAND même on pourroit me diſputer cet effet ; quand même on ſoutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la Piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on eſt bien aiſe de la plaindre ; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que, comme je l'ai déja dit, les ſacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme ſecret, même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce ſentiment n'eſt point l'ouvrage de la Piece, c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préférables à la vertu même, & que, s'ils ſont contens de voir Titus

tus vertueux & magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la Nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une scene si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eut si bien fait valoir; que Titus en quittant les Romains leur addresse un discours, tel que la circon-

ſtance & le ſujet le comportent: n'eſt-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne ſoit de la derniere mal-adreſſe, un tel diſcours doit faire fondre en larmes toute l'aſſemblée? La Piece, finiſſant ainſi, ſera, ſi l'on veut, moins bonne, moins inſtructive, moins conforme à l'hiſtoire; mais en fera-t-elle moins de plaiſir, & les Spectateurs en ſortiront-ils moins ſatisfaits? Les quatre premiers Actes ſubſiſteroient à peu près tels qu'ils ſont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il eſt vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une Tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement!

Veut-on ſavoir s'il eſt ſûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très fortement dans Zaïre; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane: puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour

ſe

ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain, le remord d'avoir poignardé ſa maîtreſſe. Voila donc, aſſurément des leçons très énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'oſât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque Spectateur dire en ſon cœur à la fin de la Tragédie: ah! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en ſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette Piece enchantereſſe & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal; mais c'eſt parce que, de toutes les Tragédies qui ſont au Théatre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore pour ſurcroît de profit à ne pas juger ſa Maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi

effroi le transport de la paſſion : car c'eſt un moindre malheur de périr par la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il ſéduit, ou ce n'eſt pas lui. S'il eſt mal peint, la Piece eſt mauvaiſe ; s'il eſt bien peint, il offuſque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ſes maux, ſes ſouffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle réſiſtance à vaincre. Loin que ſes triſtes effets rebutent, il n'en devient que plus intéreſſant par ſes malheurs même. On ſe dit, malgré ſoi, qu'un ſentiment ſi délicieux conſole de tout. Une ſi douce image amollit inſenſiblement le cœur : on prend de la paſſion ce qui mene au plaiſir, on en laiſſe ce qui tourmente. Perſonne ne ſe croit obligé d'être un héros, & c'eſt ainſi qu'admirant l'amour honnête on ſe livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ſes images dangereuſes, c'eſt préciſément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'eſt qu'on ne le voit jamais

jamais régner ſur la Scene qu'entre des ames honnêtes, c'eſt que les deux Amans ſont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéreſſeroit-on pas pour une paſſion ſi ſéduiſante, entre deux cœurs dont le caractere eſt déja ſi intéreſſant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos Pieces dramatiques, on en trouve une ſeule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du Parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant eſtimable ou haïſſable, ſelon qu'il eſt bien ou mal accueilli dans ſes amours; de faire toujours approuver au public les ſentimens de ſa maîtreſſe; & de donner à la tendreſſe tout l'intérêt de la vertu. Au-lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes-gens à ſe défier des illuſions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours ſe fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſache gueres que le Miſantrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix. Ren-

Rendre le Misantrope amoureux n'étoit rien, le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théatre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce là l'image fidelle de la Société? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voila fort bien instruits!

Encore une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théatre; mais je dis que, si ses peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours quoiqu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangeres qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt séparées; impressions qui même en déguisent les dangers,

&

& donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduiſe de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils ſont ſuſceptibles; ſoit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un ſiecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres; je crois qu'on peut conclurre de ces conſidérations diverſes que l'effet moral du Spectacle & des Théatres ne ſauroit jamais être bon ni ſalutaire en lui-même: puiſqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune ſorte d'utilité réelle, ſans inconvéniens qui la ſurpaſſent. Or par une ſuite de ſon inutilité même, le Théatre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favoriſant tous nos penchans, il donne un nouvel aſcendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y reſſent nous énervent, nous affoibliſſent, nous rendent plus incapables de réſiſter à nos paſſions; & le ſtérile intérêt qu'on prend à la vertu ne ſert qu'à contenter notre amour pro-

pre, ſans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne déſapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

Outre ces effets du Théatre, relatifs aux choſes repréſentées, il en a d'autres non moins néceſſaires, qui ſe rapportent directement à la Scene & aux perſonnages repréſentans, & c'eſt à ceux-là que les Génevois déja cités attribuent le goût de luxe, de parure, & de diſſipation dont ils craignent avec raiſon l'introduction parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théatre, qui peut amener ce goût par ſon appareil & la parure des Acteurs. N'eut-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domeſtiques, & d'offrir une reſſource aſſurée à l'oiſiveté, il n'eſt pas poſſible que la commodité d'aller tous les jours régulierement au même lieu s'oublier ſoi-même & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces chan-

changemens feront-ils avantageux ou nuifibles? C'eft une queftion qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il eft fûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point; c'eft donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut eftimer les différences.

Quand les amufemens font indifférens par leur nature, (& je veux bien pour un moment confiderer les Spectacles comme tels,) c'eft la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais; fur-tout lorfqu'ils font affés vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & fubftituer leur goût à celui du travail. La raifon veut qu'on favorife les amufemens des gens dont les occupations font nuifibles, & qu'on détourne des mêmes amufemens ceux dont les occupations font utiles. Une autre confidération générale eft qu'il n'eft pas bon de laiffer à des hommes oififs & corrompus le choix de leurs amufemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclina-

tions vicieuſes, & ne deviennent auſſi malfaiſans dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Mais laiſſez un peuple ſimple & laborieux ſe délaſſer de ſes travaux, quand & comme il lui plait; jamais il n'eſt à craindre qu'il abuſe de cette liberté, & l'on ne doit point ſe tourmenter à lui chercher des divertiſſemens agréables : car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abſtinence & la faim aſſaiſonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaiſirs de gens épuiſés de fatigue, pour qui le repos ſeul en eſt un très doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, déſœuvrés, ſans Religion, ſans principes, dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres & n'inſpire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun, dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du public, ne ſe montre que par ſon crédit & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes; la Police ne ſauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'appli-

pli-

pliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper c'eſt les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient ; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de famille, ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou ſur celle de leurs fils.

MAIS dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur tous une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des ſujets. Si le pays ſans commerce, nourrit

les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oisiveté à laquelle une vie simple & facile ne les porte déja que trop, il faut la leur rendre insupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un tems dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plûpart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une stupide inaction n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément si l'on songeoit que la plûpart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plûpart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y décou-

découvrir dans l'obſcurité quelque homme ingénieux qui vous ſurprendra par ſes talens, par ſes ouvrages, que vous ſurprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'induſtrie, croira ne vous montrer que des choſes communes á Paris. Telle eſt la ſimplicité du vrai génie: il n'eſt ni intrigant, ni actif; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne ſonge point à le chercher; il ne ſe compare à perſonne; toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul; inſenſible aux outrages, & peu ſenſible aux louanges, s'il ſe connoit, il ne s'aſſigne point ſa place & jouit de lui-même ſans s'apprécier.

Dans une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, ſans doute, que dans une capitale: parce que les paſſions ſont moins vives & les beſoins moins preſſans; mais plus d'eſprits originaux, plus d'induſtrie inventive, plus de choſes vraiment neuves: parce qu'on y eſt moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du ſien dans tout ce

qu'il fait : parce que l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquile solitude: parce qu'en voyant moins, on imagine davantage : enfin, parce que, moins pressé du tems, on a plus le loisir d'etendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse aux environs de Neufchâtel un spectacle assés agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impots, de subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif

ventif que leur donna la Nature. L'hiver ſurtout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec ſa nombreuſe famille, dans ſa jolie & propre maiſon de bois (k) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amuſans, qui chaſſent l'ennui de ſon azile, & ajoûtent à ſon bien-être. Jamais Menuiſier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profeſſion n'entra dans le pays; tous le ſont pour eux-mêmes, aucun ne l'eſt pour autrui ; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui compoſent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été

(k) Je crois entendre un bel-eſprit de Paris ſe récrier, pourvu qu'il ne liſe pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'eſt ſur-tout aux Dames que ces Meſſieurs démontrent) qu'il eſt impoſſible qu'une maiſon de bois ſoit chaude. Groſſier menſonge ! Erreur de phyſique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonſtration ſans replique. Tout ce que je ſais, c'eſt que les Suiſſes paſſent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maiſons de bois.

été fait de la main du maître. Il leur reſte encore du loiſir pour inventer & faire mille inſtrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont pluſieurs même parviennent juſqu'à Paris, entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font auſſi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroit incroyable, chacun réunit à lui ſeul toutes les profeſſions diverſes dans leſquelles ſe ſubdiviſe l'horlogerie, & fait tous ſes outils lui-même.

Ce n'eſt pas tout: ils ont des livres utiles & ſont paſſablement inſtruits; ils raiſonnent ſenſément de toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit (1). Ils font des ſyphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barome-

(1) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des ſuffrages de l'Académie des Sciences. C'eſt M. Rivaz, célebre Valeiſan. Je ſais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ſes compatriotes; mais enfin c'eſt en vivant comme eux, qu'il apprit à les ſurpaſſer.

rometres, des chambres noires; leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtrumens de toute eſpece; vous prendriez le poële d'un Payſan pour un attelier de mécanique & pour un cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſavent un peu deſſiner, peindre, chiffrer; la plûpart jouent de la flute, pluſieurs ont un peu de muſique & chantent juſte. Ces arts ne leur ſont point enſeignés par des maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus ſavoir la muſique, l'un me diſoit l'avoir appriſe de ſon pere, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours ſue. Un de leurs plus fréquens amuſemens eſt de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pſeaumes à quatre parties; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis ſi long-tems oubliée de nos ſavans Artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpi-

pitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du-reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Helas ! il est sur la route du mien !

Après cette légere idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense ; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle ; & cherchons

ce

ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail: il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense: deuxieme préjudice.

Un

UN travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de rencherir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (m), & se pourvoiront chés les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit: troisieme préjudice.

DANS les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables; & comme il faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hyver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voila des dépenses publiques; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts: quatrieme préjudice. LES

(m) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

Les femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe: cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite; sans avoir égard à l'espece du Spectacle & à ses effets moraux; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au-reſte, il ne faut point ſe récrier contre la chimere de ma ſuppoſition ; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre ſenſibles du plus au moins ſes ſuites inévitables. Otez quelques circonſtances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*, & *mutatis mutandis*, l'exemple a ſon application.

Ainsi quand il ſeroit vrai que les Spectacles ne ſont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les deſtine. En certains lieux, ils ſeront utiles pour attirer les étrangers ; pour augmenter la circulation des eſpeces ; pour exciter les Artiſtes ; pour varier les modes ; pour occuper les gens trop riches ou aſpirant à l'être ; pour les rendre moins malfaiſans ; pour diſtraire le peuple de ſes miſeres ; pour lui faire oublier ſes chefs en voyant ſes baladins ; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté eſt perdue ; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice ; pour empêcher, en un mot, que les mauvaiſes mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres

lieux,

lieux, ils ne ferviroient qu'à détruire l'amour du travail; à décourager l'induftrie; à ruiner les particuliers; à leur infpirer le goût de l'oifiveté; à leur faire chercher les moyens de fubfifter fans rien faire; à rendre un peuple inactif & lâche; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper; à tourner la fageffe en ridicule; à fubftituer un jargon de Théatre à la pratique des vertus; à mettre toute la morale en métaphyfique; à traveftir les citoyens en beaux efprits, les meres de famille en Petites-Maîtreffes, & les filles en amoureufes de Comédie. L'effet général fera le même fur tous les hommes; mais les hommes ainfi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage; tous contracteront un caractere de moleffe, un efprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préfervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il réfulte une conféquence directement contraire à celle que

je tirois des premieres; savoir que, quand le peuple est corrompu, les Spectacles lui sont bons, & mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entredétruire & les Spectacles rester indifférens à tous; mais il y a cette différence que, l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'esprit des Pieces, est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien; au-lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, résultant de l'existence même du Spectacle, est un effet constant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il suit de-là que, pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théatre en quelque Ville, il faut premierement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoiqu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

Pour

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs! Voila qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce feroit la premiere fois. Mais quels font les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens? Des loix féveres & bien exécutées. C'eft au moins avouer qu'ils ont befoin d'être contenus, & que les moyens n'en font pas faciles. Des loix féveres? La premiere eft de n'en point fouffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la févérité des autres? Des loix bien exécutées? Il s'agit de favoir fi cela fe peut: car la force des loix a fa mefure, celle des vices qu'elles répriment a auffi la fienne. Ce n'eft qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la premiere furpaffe l'autre, qu'on peut s'affurer de l'éxécution des loix. La connoiffance de ces

rapports fait la véritable ſcience du Légiſlateur : car, s'il ne s'agiſſoit que de publier édits ſur édits, réglemens ſur réglemens, pour remédier aux abus, à meſure qu'ils naiſſent, on diroit, ſans doute, de fort belles choſes ; mais qui, pour la plûpart, reſteroient ſans effet, & ſerviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plûtot que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inſtitution des loix n'eſt pas une choſe ſi merveilleuſe, qu'avec du ſens & de l'équité, tout homme ne pût très bien trouver de lui-même celles qui, bien obſervées, ſeroient les plus utiles à la Société. Où eſt le plus petit écolier de droit qui ne dreſſera pas un code d'une morale auſſi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'eſt pas de cela ſeul qu'il s'agit. C'eſt d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il eſt fait, & aux choſes ſur leſquelles on y ſtatue, que ſon exécution s'enſuive du ſeul concours de ces convenances ; c'eſt d'impoſer au Peuple à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puiſſe comporter

dans

dans la ſituation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laiſſer ſubſiſter les déſordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir, par des loix qui ne ſeront point obſervées : car ſans remédier au mal, c'eſt encore avilir les loix.

Une autre obſervation, non moins importante, eſt que les choſes de mœurs & de juſtice univerſelle ne ſe reglent pas, comme celles de juſtice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix ; ou ſi quelquefois les loix influent ſur les mœurs, c'eſt quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une ſorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obſerver les loix, mais de les aimer, afin que l'obſervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'eſprit de l'inſtitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs,

intimément unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flatons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un Spectacle sans aucun risque : car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi, mais dans les autres, ce sont leurs jugemens qui reglent tout ; rien ne paroît bon ni désirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel, & le seul bonheur que la plûpart des hommes connoissent est d'être estimés heureux.

Quant au choix des instrumens propres à diriger l'opinion publique ; c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous, & que ce n'est pas ici le lieu de résoudre

ſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible que ces inſtrumens ne ſont ni des loix ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux : je le tire de votre patrie, c'eſt celui du tribunal des Marêchaux de France, établis juges ſuprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agiſſoit-il dans cette inſtitution ? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront l'épée à la main. Il s'enſuit de là ;

Premierement, que la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec le plus grand ſoin tout veſtige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'honneur & l'infamie : jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de Gardes armés.

més. Simplement un Appariteur qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'enſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. De-là réſultoit naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion; &, quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſement: car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des juſtes occaſions de montrer ſon courage & de celles où l'honneur offenſé demande ſatisfaction, que d'anciens militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi ſous les lauriers, & prouvé cent fois

fois au prix de leur ſang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il ſuit, en troiſieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir ſuprême que le jugement du public, le ſouverain devoit ſe garder, ſur toutes choſes, de méler ſes déciſions arbitraires parmi des arrêts, faits pour repréſenter ce jugement, &, qui plus eſt, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au-contraire de mettre la Cour-d'honneur au deſſus de lui, comme ſoumis lui-même à ſes décrets reſpectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duéliſtes indiſtinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une oppoſition choquante entre l'honneur & la loi: car la loi même ne peut obliger perſonne à ſe déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme eſt poltron, le Roi, malgré toute ſa puiſſance, aura beau le déclarer brave, perſonne n'en croira rien; & cet homme, paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mépriſé. Quant à ce que diſent les édits, que c'eſt offenſer Dieu de ſe

battre, c'eſt un avis fort pieux ſans doute; mais la loi civile n'eſt point juge des péchés, &, toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la Religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au-lieu de ſe battre, il faut s'addreſſer aux Marêchaux: condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas: car, quant aux ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut ſubſtituer inſenſiblement au féroce préjugé qu'elle attaque; mais il n'en eſt

eſt pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le nôtre eſt lié ſe trouve attaqué; Dès-lors il n'y a plus d'accommodement poſſible. Si mon pere a reçu un ſoufflet, ſi ma ſœur, ma femme, ou ma maîtreſſe eſt inſultée, conſerverai-je mon honneur en faiſant bon marché du leur? Il n'y a ni Marêchaux, ni ſatisfaction qui ſuffiſent, il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laiſſent que le choix du ſupplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui ſe rapporte à mon ſujet, n'eſt-ce pas un concert bien entendu entre l'eſprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théatre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve?

Ainsi l'on a beau faire; ni la raiſon, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne ſerviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & ſauver les lâches; mais heureuſement ils ſont trop abſur-

des

des pour pouvoir être employés, & n'ont ſervi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me ſemble, ſoumettre abſolument les combats particuliers à la jurisdiction des Marêchaux, ſoit pour les juger, ſoit pour les prévenir, ſoit même pour les permettre. Non ſeulement il falloit leur laiſſer le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils uſaſſent quelquefois de ce droit, ne fut-ce que pour ôter au public une idée aſſés difficile à détruire & qui ſeule annulle toute leur autorité, ſavoir que, dans les affaires qui paſſent par devant eux, ils jugent moins ſur leur propre ſentiment que ſur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occaſion néceſſaire; il n'y en avoit pas même à s'en abſtenir, quand les raiſons de l'accorder n'étoient pas jugées ſuffiſantes; mais il y en aura toujours à leur dire: je ſuis offenſé, faites en ſorte que je ſois diſpenſé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels ſecrets ſe-

ſeroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offenſé pouvant ſe deffendre & le courage ſe montrer au champ d'honneur, on eut très juſtement ſuſpecté ceux qui ſe ſeroient cachés pour ſe battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eut jugé s'être mal (n) battus, ſeroient, en qualité de vils aſſaſſins, reſtés ſoumis aux tribunaux criminels. Je conviens que pluſieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant ſolemnellement autoriſés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eut été pour la ſauver dans la ſuite à des infinités d'autres, au-lieu que, du ſang qui ſe verſe malgré les édits, naît une raiſon d'en verſer davantage.

Que ſeroit-il arrivé dans la ſuite? A meſure que la Cour-d'honneur auroit acquis de l'autorité ſur l'opinion du peuple, par la ſageſſe

(n) Mal, c'eſt-à-dire, non ſeulement en lâche & avec fraude, mais injuſtement & ſans raiſon ſuffiſante; ce qui ſe fut naturellement préſumé de toute affaire non portée au tribunal.

geſſe & le poids de ſes déciſions, elle ſeroit devenue peu-à-peu plus ſévere, juſqu'à ce que les occaſions légitimes ſe réduiſant tout à fait à rien, le point d'honneur eut changé de principes, & que les duels fuſſent entierement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais auſſi l'on a fait un établiſſement inutile. Si les duels aujourd'hui ſont plus rares, ce n'eſt pas qu'ils ſoient mépriſés ni punis; c'eſt parce que les mœurs ont changé (o): & la preuve que ce changement vient de cauſes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que

(o) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaiſir groſſier en leur faiſant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtreſſe; en vivant plus familierement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de ſe battre pour elles. L'ivreſſe & l'amour ôtés, il reſte peu d'importans ſujets de diſpute. Dans le monde on ne ſe bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne ſe battent plus que pour des paſſe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le ſervice. Dans ce ſiecle éclairé chacun ſait calculer, à un écu près, ce que valent ſon honneur & ſa vie.

que l'opinion publique n'a nullement changé ſur ce point, c'eſt qu'après tant de ſoins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raiſon d'un affront, l'épée à la main, n'eſt pas moins déshonoré qu'auparavanr.

Une quatrieme conſéquence de l'objet du même établiſſement, eſt que, nul homme ne pouvant vivre civilement ſans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince juſqu'au Soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point, doivent reſſortir à cette Cour-d'honneur; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions; les autres, de leurs diſcours & de leurs maximes: tous également ſujets à être honorés ou flétris ſelon la conformité ou l'oppoſition de leur vie ou de leurs ſentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation &, réformés inſenſiblement par le Tribunal, ſur ceux de la juſtice & de la raiſon. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'eſt couper les rejettons & laiſſer la racine: car ſi le point d'honneur fait agir la Nobleſſe, il fait parler le peuple; les uns ne ſe battent

battent que par ce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'eftime publique eft l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je fuis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens fans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie la maniere de penfer des hommes.

De ce principe il fuit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverfes conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, felon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établiffement eft bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au feul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'inftituant on y eût porté tous les démêlés perfonnels, exiftans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les feules loix de l'honneur; que ces jugemens euffent été féveres; qu'il y eût eu des ceffions de pas & de rang, perfonnelles & indépendantes du droit des places,

des

des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur; que toutes ces peines eussent eu par le concours de l'autorité suprême les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annulle point ses décisions; que le tribunal n'eut point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eut jamais rien fait à demi; que le Roi même y eut été cité, quand il jetta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un Gentilhomme (p); qu'il eut comparu en accusé avec sa partie; qu'il eut été jugé solemnellement, condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait; & que le Tribunal lui eut en même tems décerné un prix d'honneur, pour la modération du Mo-

(p) M. de Lauzun. Voila, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un ſigne très ſimple, mais viſible, porté par le Roi durant toute ſa vie, lui eut été, ce me ſemble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le ſujet des chants de plus d'un Poëte. Il eſt certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes ſont ſoumis plus que perſonne au jugement du public, & peuvent, par conſéquent, ſans s'abbaiſſer, comparoître au tribunal qui le repréſente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choſes-là, & je crois qu'il les eût faites, ſi quelqu'un les lui eût ſuggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres ſemblables, il eſt fort douteux qu'on eût réuſſi: parce qu'une pareille inſtitution eſt entierement contraire à l'eſprit de la Monarchie; mais il eſt très ſûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point-d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu mépriſables des loix qui paſſoient leur pouvoir.

Ce-

CEPENDANT en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, Bête féroce! Le veux-tu boire? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion? Tels sont les préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués.

L'opinion, reine du monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Je finis cette longue digreſſion, qui malheureuſement ne ſera pas la derniere; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *ſi parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus ſimples. Un des infaillibles effets d'un Théatre établi dans une auſſi petite ville que la nôtre, ſera de changer nos maximes, ou ſi l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera néceſſairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais ſurement moins convenables à notre conſtitution. Je demande, Monſieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup ſur les mœurs, c'eſt ſeulement par ſon inſtitution primitive: quand une fois il les a déterminées, non ſeulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la

pente

pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique ſi difficiles à gouverner, ſont pourtant par elles-mêmes très mobiles & changeantes. Le hazard, mille cauſes fortuites, mille circonſtances imprévues font ce que la force & la raiſon ne ſauroient faire; ou plutôt, c'eſt préciſément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien: comme les dés qui partent de la main, quelque impulſion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aiſément le point qu'on deſire.

Tout ce que la ſageſſe humaine peut faire, eſt de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais ſi-tôt qu'on les ſouffre & qu'on les autoriſe, on eſt rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais ſe répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cauſe? A l'imitation de l'établiſſement dont je viens de parler, nous propoſerez-vous d'inſtituer des Cenſeurs? Nous en avons déja (q); & ſi toute

(q) Le Conſiſtoire, & la chambre de la Réforme.

toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes; quand nous aurons ajoûté une nouvelle inclinaison à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La premiere marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-tems ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théatre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assés précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire:

tout

tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore, si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y menent une vie scandaleuse; que les uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que

peu ſcrupuleux ſur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profeſſion eſt déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, ſont par-tout mépriſés (r), & qu'à Paris même, où ils ont plus de conſidération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troiſieme obſervation, non moins importante, eſt que ce dédain eſt plus fort par-tout où les mœurs ſont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de ſimplicité où le métier de Comédien eſt preſque en horreur. Voila des faits inconteſtables. Vous me direz qu'il n'en réſulte que des préjugés. J'en conviens: mais ces préjugés étant univerſels, il faut

(r) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer. Chés eux les grands talens annobliſſent dans les moindres états; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la profeſſion des Comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

faut leur chercher une cauſe univerſelle, & je ne vois pas qu'on la puiſſe trouver ailleurs que dans la profeſſion même à laquelle ils ſe rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne ſe rendent mépriſables que parce qu'on les mépriſe; mais pourquoi les eut-on mépriſés s'ils n'euſſent été mépriſables? Pourquoi penſeroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en diſtingât? Voila ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les juſtifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, ſi je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naiſſance du Chriſtianiſme, &, non ſeulement courans vaguement dans l'eſprit du peuple, mais autoriſés par des loix expreſſes qui déclaroient les Acteurs infâmes, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des proſtituées. Ici toute autre raiſon manque, hors celle qui ſe tire de la nature de la choſe. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que

contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (s), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant, on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous: car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes, mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'AI lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités; mais cette distinction est insoutenable: car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement

(s) Tite live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390. à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théatres pour le même sujet & sûrement cela seroit plus raisonnable.

ment ſynonimes, & n'avoient d'autre différence, ſinon que l'un étoit Grec & l'autre Etruſque. Ciceron, dans le livre de l'Orateur, appelle Hiſtrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome, Eſope & Roſcius; dans ſon plaidoyé pour ce dernier, il plaint un ſi honnête-homme d'exercer un métier ſi peu honnête. Loin de diſtinguer entre les Comédiens, Hiſtrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux des Comédies, la loi couvre indiſtinctement du même opprobre tous ceux qui montent ſur le Théatre. *Quiſquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis eſt.* Il eſt vrai, ſeulement, que cet opprobre tomboit moins ſur la repréſentation même, que ſur l'état où l'on en faiſoit métier: puiſque la Jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement, à la fin des grandes Pieces, les Attellanes ou Exodes, ſans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient eſclaves, & traités comme tels, quand le public n'étoit pas content d'eux.

Je ne ſache qu'un ſeul Peuple qui n'ait

pas

pas eu là-dessus les maximes de tous les autres, ce sont les Grecs. Il est certain que, chés eux, la profession du Théatre étoit si peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chés les Grecs, aussi bien que la Comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets; &, quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déja pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des Baladins. 3°. Tous les sujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire

toire de leur pays. 4o. Ce Peuple, enthousiaſte de ſa liberté juſqu'à croire que les Grecs étoient les ſeuls hommes libres par nature, ſe rappelloit avec un vif ſentiment de plaiſir ſes anciens malheurs & les crimes de ſes Maîtres. Ces grands tableaux l'inſtruiſoient ſans ceſſe, & il ne pouvoit ſe défendre d'un peu de reſpect pour les organes de cette inſtruction. 5o. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, ſur leur Théatre, ce mêlange ſcandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaiſes mœurs. 6o. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la meſquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théatres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice; ils n'étoient point renfermés dans d'obſcures priſons; leurs Acteurs n'avoient pas beſoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient paſſer la porte, pour être ſûrs de leur ſouper.

Ces grands & ſuperbes Spectacles donnés ſous le Ciel, à la face de toute une nation, n'oſ-

n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théatre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infames, étoit-

ce

ce dans le deſſein d'en déshonorer la profeſſion? Quelle eut été l'utilité d'une diſpoſition ſi cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient ſeulement authentique le déshonneur qui en eſt inſéparable: car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choſes, elles ne font que la ſuivre, & celles-là ſeules ſont obſervées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés; mais de ſavoir premierement ſi ce ne ſont que des préjugés; ſi la profeſſion de Comédien n'eſt point, en effet, déshonorante en elle-même: car, ſi par malheur elle l'eſt, nous aurons beau ſtatuer qu'elle ne l'eſt pas, au-lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

QU'EST-CE que le talent du Comédien? L'art de ſe contrefaire, de revêtir un autre caractere que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe auſſi naturellement que ſi l'on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce

que

que la profeſſion du Comédien ? Un métier par lequel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte ſi, lâchement traveſtis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & expoſer vos Majeſtés aux huées de la populace ? Quel eſt donc, au fond, l'eſprit que le Comédien reçoit de ſon état ? Un mélange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes de perſonnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je ſais que le jeu du Comédien n'eſt pas celui d'un fourbe qui veut en impoſer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet

pour

pour la perſonne qu'il repréſente, ni qu'on le croie affecté des paſſions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle eſt, il la rend tout à fait innocente. Auſſi ne l'accuſé-je pas d'être préciſément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théatre, ne ſervent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la paſſion, n'abuſeront-ils jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes? Ces valets filoux, ſi ſubtils de la langue & de la main ſur la Scene, dans les beſoins d'un métier plus diſpendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de diſtractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

L'Orateur, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur perſonne ainſi que le Comédien. La différence eſt très grande. Quand l'Orateur ſe montre, c'eſt pour parler & non pour ſe donner en ſpectacle: il ne repréſente que lui-même, il ne fait que ſon propre rôle, ne parle qu'en ſon propre nom, ne dit ou ne doit dire que ce qu'il penſe; l'homme & le perſonnage étant le même être, il eſt à ſa place; il eſt dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de ſon état. Mais un Comédien ſur la Scene, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annule avec ſon héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſeroient bien fâchés de reſſembler? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats

lérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes-gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah, pourquoi! Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siecle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si naturelle que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours

les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque ſexe par les penchans qui lui ſont propres. Les Angloiſes ſont douces & timides. Les Anglois ſont durs & féroces. D'où vient cette apparente oppoſition ? De ce que le caractere de chaque ſexe eſt ainſi renforcé, & que c'eſt auſſi le caractere nationnal de porter tout à l'extrême. A cela près, tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaiſirs de la table ; tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé; tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une paſſion; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale, &, s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer ; la paix domeſtique plait à tous deux ; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs paſſions ; pour tous deux l'amour eſt terrible & tragique, il décide

de du ſort de leurs jours, il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie; enfin tous deux ſe plaiſent à la campagne, & les Dames Angloiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitaires, qu'elles vont ſe montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives & des Romans dont l'Angleterre eſt inondée (t). Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils ſont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclurre pour les autres. Toute la différence conſiſte en

(t) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce ſoit, de Roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

en ce que la vie des femmes eſt un développement continuel de leurs mœurs, au-lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaiſirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime eſt générale, & juſques-là tout le monde ſera d'accord avec moi. Mais ſi j'ajoûte qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domeſtique; ſi je dis que les paiſibles ſoins de la famille & du ménage ſont leur partage, que la dignité de leur ſexe eſt dans ſa modeſtie, que la honte & la pudeur ſont en elles inſéparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'eſt déja s'en laiſſer corrompre, & que toute femme qui ſe montre ſe déshonore: à l'inſtant va s'élever contre moi cette philoſophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites erreurs

erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'eſt rien. Elle n'eſt qu'une invention des loix ſociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des beſoins que nous donna la Nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte auſſi indifférent en ſoi, & auſſi utile dans ſes effets que celui qui concourt à perpétuer l'eſpece? Pourquoi, les deſirs étant égaux des deux parts, les démonſtrations en ſeroient elles différentes ? Pourquoi l'un des ſexes ſe refuſeroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur ſont communs? Pourquoi l'homme auroit-il ſur ce point d'autres loix que les animaux?

Ces pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'eſt pas à l'homme, c'eſt à ſon Auteur qu'il les faut addreſſer. N'eſt-il pas plaiſant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un ſentiment naturel, ſi cette honte ne m'eſt pas moins naturelle que ce ſentiment même? Autant vaudroit me demander auſſi

pourquoi j'ai ce ſentiment. Eſt-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature? Par cette maniere de raiſonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme eſt exiſtant, devroient nier qu'il exiſte.

J'ai peur que ces grands ſcrutateurs des conſeils de Dieu n'aient un peu légerement peſé ſes raiſons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoiqu'ils en diſent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaiſirs de l'amour, eſt quelque choſe. Elle eſt la ſauvegarde commune que la Nature a donnée aux deux ſexes, dans un état de foibleſſe & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu; c'eſt ainſi qu'elle couvre leur ſommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce tems de ténebres ils ſoient moins expoſés aux attaques les uns des autres; c'eſt ainſi qu'elle fait chercher à tout animal ſouffrant la retraite & les lieux déſerts, afin qu'il ſouffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repouſſer.*

A l'égard de la pudeur du ſexe en parti-

cu-

culier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle deſtinoit à ſe défendre ? Les deſirs ſont égaux ! Qu'eſt-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les ſatisfaire ? Que deviendroit l'eſpece humaine, ſi l'ordre de l'attaque & de la défenſe étoit changé ? L'aſſaillant choiſiroit au hazard des tems où la victoire ſeroit impoſſible ; l'aſſailli ſeroit laiſſé en paix, quand il auroit beſoin de ſe rendre, & pourſuivi ſans relâche, quand il ſeroit trop foible pour ſuccomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en diſcorde ne laiſſant jamais partager les deſirs, l'amour ne ſeroit plus le ſoutien de la Nature, il en ſeroit le deſtructeur & le fléau.

Si les deux ſexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eut point été ſauvée ; des feux toujours languiſſans dans une ennuyeuſe liberté ne ſe fuſſent jamais irrités, le plus doux de tous les ſentimens eut à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eut été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt au

fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mêlange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Pourquoi, disent-ils, ce qui n'est pas honteux à l'homme, le seroit-il à la femme? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis? Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés! Comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes considérations nous manqueroient,

nous

nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle seroit sans replique. Ainsi l'a voulu la Nature, c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination (v) : il faut bien que quel-

(v) Distingons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés, & n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même ; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses misteres, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui ; sa grossiereté n'est point passionnée, elle est outrageante ; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage, & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satire ; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire en sorte qu'on les partage, d'asservir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas

quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable, & dépravée; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

COMMENT peut-on disputer la vérité de ce sentiment? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la Nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timi-

pas encore assés d'être aimé, les désirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire; il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'amant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'est l'art de celui qui sait aimer; s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête; il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la sert; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eut peut-être abandonné.

timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient, & foibles afin qu'elles cedent? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié, moins de vitesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre? Assujéties aux incommodités de la grossesse, & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assés fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assés foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voila précisément le point où les a placé la Nature.

PASSONS du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus

soi-

ſoignée, & où l'on rafine inceſſamment ſur les loix ſociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire (x). Dans nos montagnes les femmes ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir, elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes, & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes Villes la pudeur eſt ignoble & baſſe ; c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'ARGUMENT tiré de l'exemple des bêtes ne conclud point, & n'eſt pas vrai. L'homme n'eſt point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans ſon eſpece les premiers rapports de la Société pour donner à ſes ſentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes.

(x) Je m'attends à l'objection. Les femmes ſauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues ? Je répons que les nôtres en ont encore moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet eſſai, au ſujet des filles de Lacédémone.

bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

MALGRE' cela, où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins, pour dérober aux sens un objet de dégoût; je les vois ensuite, au lieu de fuir, s'empresser d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, si non d'être pris par des hommes? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux tems de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la sote brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe

lombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle même auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction? De légers coups de bec le réveillent; s'il ſe retire, on le pourſuit; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquete. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas mieux, & Virgile eut pu tirer d'un colombier l'une de ſes plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un ſentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en ſeroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domeſtique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modeſtie qui leur ſont propres ſont des inventions ſociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne offenſe les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un ſpectacle

aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement la maison ? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir? Quoiqu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public, & sa beauté même, qui plait sans intéresser, n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle est commune à tous les

peuples du monde; par-tout on considere les femmes à proportion de leur modestie; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manieres de leur sexe, elles en négligent les devoirs; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme, elles s'avilissent par cette odieuse imitation, & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

Je sais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chés tous les anciens peuples policés elles vivoient très renfermées; elles se montroient rarement en public; jamais avec des hommes, elles ne se promenoient point avec eux; elles n'avoient point la meilleure place au Spectacle, elles ne s'y mettoient point en montre (y); il ne leur étoit pas

(y) Au Théatre d'Athenes, les femmes occupoient

pas même permis d'aſſiſter à tous, & l'on ſait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oſeroient montrer aux Jeux Olympiques.

DANS la maiſon, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles ſe préſentoient rarement à table; les honnêtes femmes en ſortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroiſſoient point au commencement. Il n'y avoit aucune aſſemblée commune pour les deux ſexes; ils ne paſſoient point la journée enſemble. Ce ſoin de ne pas ſe raſſaſier les uns des autres faiſoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaiſir; il eſt ſûr qu'en général la paix domeſtique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (z) qu'il n'en regne aujourd'hui.

TELS

poient une Galerie haute appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues; mais il paroit par l'avanture de Valerie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

(z) On en pourroit attribuer la cauſe à la faci-

Tels étoient les uſages des Perſes, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaiſes plaiſanteries d'Hérodote qui ſe réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes ſortoient des bornes de cette modeſtie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte? On peut comprendre auſſi par la *Liſiſtrata* d'Ariſtophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs; & dans Rome déja corrompue, avec quel ſcandale ne vit-on point encore les Dames Romaines ſe préſenter au Tribunal des Triumvirs?

Tout eſt changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe; la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une

cilité du divorce; mais les Grecs en faiſoient peu d'uſage, & Rome ſubſiſta cinq cens ans avant que perſonne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

une autre maniere de vivre que favoriſerent les livres de chevalerie, où les belles Dames paſſoient leur vie à ſe faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems, les idées de liberté qu'ils inſpirent s'introduiſirent, ſur-tout dans les Cours & les grandes villes, où l'on ſe pique davantage de politeſſe; par le progrès même de cette politeſſe, elle dut enfin dégénerer en groſſiereté. C'eſt ainſi que la modeſtie naturelle au ſexe eſt peu-à-peu diſparue, & que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous ſavoir combien ces uſages, contraires aux idées naturelles, ſont choquans pour qui n'en a pas l'habitude? Jugez en par la ſurpriſe & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aſpect de ces manieres ſi nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays, & il eſt à croire que celles qui le cauſent en feroient moins fieres, ſi la ſource leur en étoit mieux connue. Ce n'eſt point qu'elles en impoſent,

c'eſt plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur chaſſée par la femme de ſes diſcours & de ſon maintien, ſe réfugie dans le cœur de l'homme.

REVENANT maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet eſt de ſe montrer au public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſiſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très peu modeſte

te (a), ſans ceſſe entourées d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront, à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi vendues! Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables: l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus; & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de la chaſteté, quand la pudeur même eſt éteinte?

Supposons, ſi l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions; ſuppoſons

Qu'il en ſoit juſqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-deſſus ce que je n'ai jamais

(a) Que ſera-ce en leur ſuppoſant la beauté qu'on a raiſon d'exiger d'elles? Voyez les Entretiens ſur *le fis naturel*, p. 183.

jamais ni vu ni oui dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel? L'immodestie tient si bien à leur état, & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la premiere à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théatre aussi bien que sa dignité, & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

Aprés ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs; sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer com-

comment d'un état déshonorant naiſſent des ſentimens déshonnêtes, ni comment les vices diviſent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas ſur mille ſujets de diſcorde & de querelles, que la diſtribution des rôles, le partage de la recette, le choix des Pieces, la jalouſie des applaudiſſemens doivent exciter ſans ceſſe, principalement entre les Actrices, ſans parler des intrigues de galanterie. Il eſt plus inutile encore que j'expoſe les effets que l'aſſociation du luxe & de la miſere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déja trop dit pour vous & pour les hommes raiſonnables; je n'en dirois jamais aſſés pour les gens prévenus qui ne veulent pas voir ce que la raiſon leur montre, mais ſeulement ce qui convient à leurs paſſions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profeſſion du Comédien, que ferons-nous, Monſieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen; c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent

de ſa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'eſt défendre à l'homme d'être malade.

S'ENSUIT-IL delà qu'il faille mépriſer tous les Comédiens? Il s'enſuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modeſtie, des mœurs, de l'honnêteté eſt, comme vous l'avez très bien dit, doublement eſtimable: puiſqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme, & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie, & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait? Les grand Acteurs portent avec eux leur excuſe; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

SI j'ai reſté ſi long-tems dans les termes de la propoſition générale, ce n'eſt pas que je n'euſſe eu plus d'avantage encore à l'appliquer préciſément à la Ville de Geneve; mais

mais la répugnance de mettre mes Concitoyens ſur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin, & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, ſi je ne cherchois, ſur nôtre ſituation particuliere, ce qui réſultera de l'établiſſement d'un Théatre dans nôtre ville, au cas que votre avis & vos raiſons déterminent le gouvernement à l'y ſouffrir. Je me bornerai à des effets ſi ſenſibles qu'ils ne puiſſent être conteſtés de perſonne qui connoiſſe un peu notre conſtitution.

GENEVE eſt riche, il eſt vrai; mais, quoiqu'on n'y voie point ces énormes diſproportions de fortune qui appauvriſſent tout un pays pour enrichir quelques habitans & ſement la miſere autour de l'opulence, il eſt certain que, ſi quelques Genevois poſſedent d'aſſés grands biens, pluſieurs vivent dans une diſette aſſés dure, & que l'aiſance du plus grand nombre vient d'un travail aſſidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richeſſe poſitive. Il y a bien des villes plus pau-

pauvres que la nôtre où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ſes plaiſirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuiſe pas, & que ſon tems n'étant d'aucun prix, il peut le perdre ſans préjudice. Il n'en va pas ainſi parmi nous, qui, ſans terres pour ſubſiſter, n'avons tous que notre induſtrie. Le peuple Genevois ne ſe ſoutient qu'à force de travail, & n'a le néceſſaire qu'autant qu'il ſe refuſe tout ſuperflu : c'eſt une des raiſons de nos loix ſomptuaires. Il me ſemble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve, c'eſt l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout eſt en mouvement, tout s'empreſſe à ſon travail & à ſes affaires. Je ne crois pas que nulle autre auſſi petite ville au monde offre un pareil ſpectacle. Viſitez le faux-bourg St. Gervais: toute l'horlogerie de l'Europe y paroit raſſemblée. Parcourez le Molard & les rues baſſes, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confuſément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de

mer.

mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aſpect des fabriques d'indienne & de toile peinte ſemblent vous tranſporter à Zurich. La ville ſe multiplie en quelque ſorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, ſur ce premier coup d'œil, en eſtimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du tems, la vigilance, l'auſtere parcimonie; voila les tréſors du Genevois, voila avec quoi nous attendons un amuſement de gens oiſifs, qui, nous ôtant à la fois le tems & l'argent, doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou ſix fois plus peuplé entretient exactement un Théatre, & que, quand ce Théatre eſt un Opera, la ville n'y ſauroit ſuffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richeſſes de ce grand Royaume, en entretient trois aſſés médiocrement, & un quatrieme en certains tems de l'année. Suppoſons ce quatrieme

me (b) permanent. Je vois que, dans plus de ſix cens mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oiſiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cens Spectateurs, tout compenſé. Dans le reſte du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois l'Ille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oiſifs qui paſſent leur vie à attendre qu'il ſoit midi & huit heures, avoir un Théatre de Comédie: encore faut-il des taxes involontaires pour le ſoutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de ſiéges de Parlemens & de Cours ſouveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure?

POUR

(b) Si je ne compte point le Concert Spirituel, c'eſt qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres, il n'en eſt que le ſupplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire; mais auſſi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas ſix mois. En recherchant, par comparaiſon, s'il eſt poſſible qu'une troupe ſubſiſte à Geneve, je ſuppoſe par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

Pour juger ſi nous ſommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaiſon bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, ſi plus de ſix cent mille habitans ne fourniſſent journellement & l'un dans l'autre aux Théatres de Paris que douze cens Spectateurs, moins de vingt quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & ſuppoſer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de déſœuvrés à Geneve qu'à Paris; ſuppoſition qui me paroît inſoutenable.

Or ſi les Comédiens François, penſionnés du Roi, & propriétaires de leur Théatre, ont bien de la peine à ſe ſoutenir à Paris avec une aſſemblée de trois cens Spectateurs par repréſentation (c), je demande comment les

(c) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'aſſemblée eſt nombreuſe, trouveront cette eſtimation trop foible; mais ceux qui pendant dix ans les auront ſuivis, comme moi, bons

les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des Ouvriers mal adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujétira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théatre; jamais Cléopatre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la Troupe de

bons & mauvais jours, la trouveront surement trop forte.

de Geneve, étant bien moins nombreuſe que celle de Paris, pourra ſubſiſter à bien moindres fraix. D'accord: mais cette différence ſera-t-elle en raiſon de celle de 48 à 300? Ajoutez qu'une Troupe plus nombreuſe a auſſi l'avantage de pouvoir jouer plus ſouvent, au-lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent, tous ne ſauroient jouer tous les jours; la maladie, l'abſence d'un ſeul Comédien fait manquer une repréſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime exceſſivement la campagne: on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs entretiennent ce goût ſalutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors & les maiſons de campagne étant ſi près, fort peu de gens aiſés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant paſſé la journée à ſes affaires, part le ſoir à portes fermantes, & va dans ſa petite retraite reſpirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui ſoit ſous le Ciel. Il y

a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie, & pendant toute la belle saison il ne restera presque pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'est toute autre chose : on allie fort bien la Comédie avec la campagne; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles, que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voila donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide? Pour moi je ne vois aucun autre remede à cela que de chan-

changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre fureté à nos plaifirs, & de laiffer une Place-Forte ouverte pendant la nuit (d), au milieu de trois Puiffances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'eft pas tout : il eft impoffible qu'un établiffement fi contraire à nos anciennes maximes foit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la moleffe s'élever fur les ruines de notre antique fimplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Penfez-vous qu'ils iront autorifer cette inno-

(d) Je fais que toutes nos grandes fortifications font la chofe du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions affés de troupes pour les défendre, cela feroit fort inutile encore : car furement on ne viendra pas nous affiéger. Mais pour n'avoir point de fiége à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute furprife : rien n'eft fi facile que d'affembler des gens de guerre à notre voifinage. Nous avons trop appris l'ufage qu'on en peut faire, & nous devons fonger que les plus mauvais droits hors d'une place, fe trouvent excellens quand on eft dedans.

innovation de leur préſence, après l'avoir hautement improuvée? Soyez ſûr que pluſieurs vont ſans ſcrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve: parce que le bien de la patrie leur eſt plus cher que leur amuſement. Où ſera l'imprudente mere qui oſera mener ſa fille à cette dangereuſe école, & combien de femmes reſpectables croiroient ſe déshonorer en y allant elles-mêmes? Si quelques perſonnes s'abſtiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'eſt uniquement par un principe de Religion qui ſurement ne ſera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotiſme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (e).

J'AI

(e) Je n'entens point par là qu'on puiſſe être vertueux ſans Religion; j'eus long-tems cette opinion trompeuſe, dont je ſuis trop déſabuſé. Mais j'entens qu'un Croyant peut s'abſtenir quelquefois, par des motifs de vertus purement ſociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéreſſent point immédiatement la conſcience, comme eſt celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'eſt pas bon qu'on les ſouffre.

J'ai fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un Théatre de Comédie ſe ſoutienne à Geneve par le ſeul concours des Spectateurs. Il faudroit donc de deux choſes l'une ; ou que les riches ſe cotiſent pour le ſoutenir, charge onéreuſe qu'aſſurément ils ne feront pas d'humeur à ſupporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le ſoutienne à ſes propres fraix. Mais comment le ſoutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant, ſur les dépenſes néceſſaires auxquelles ſuffit à peine ſon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien deſtinera-t-il à cet uſage important les ſommes que l'économie & l'intégrité de l'adminiſtration permet quelquefois de mettre en réſerve pour les plus preſſans beſoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garniſon & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magiſtrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute reſſource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui ſoit praticable, c'eſt la voie des taxes & impoſitions, c'eſt d'aſſembler nos Citoyens &

Bourgeois en conſeil général dans le temple de St Pierre, & là de leur propoſer gravement d'accorder un impôt pour l'établiſſement de la Comédie. A Dieu ne plaiſe que je croie nos ſages & dignes Magiſtrats capables de faire jamais une propoſition ſemblable ; & ſur votre propre Article, on peut juger aſſés comment elle ſeroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce ſeroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit ſe faire qu'à la faveur de quelque vice ſecret qui, nous affoibliſſant encore dans notre petiteſſe, nous perdroit enfin tôt ou tard. Suppoſons pourtant, qu'un beau zele du Théatre nous fît faire un pareil miracle; ſuppoſons les Comédiens bien établis dans Geneve, bien contenus par nos loix, la Comédie floriſſante & fréquentée ; ſuppoſons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au-reſte qui me ſemblent peu compatibles, car celui des Spectacles n'étant

que

que de ſuppléer aux mœurs eſt nul par-tout où les mœurs exiſtent.

Le premier effet ſenſible de cet établiſſement ſera, comme je l'ai déja dit, une révolution dans nos uſages, qui en produira néceſſairemenr une dans nos mœurs. Cette révolution ſera-t-elle bonne ou mauvaiſe ? C'eſt ce qu'il eſt tems d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien conſtitué où l'on ne trouve des uſages qui tiennent à la forme du gouvernement & ſervent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, ſi mal à propos tournées en dériſion par les Auteurs du Spectateur ; à ces coteries, ainſi devenues ridicules, ont ſuccédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries ſemblables ſont maintenant établies à Geneve ſous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monſieur, de juger par votrè Article que vous n'avez point obſervé ſans eſtime le ton de ſens & de raiſon qu'elles y font régner. Cet uſage eſt ancien parmi nous, quoique ſon

nom ne le ſoit pas. Les coteries exiſtoient dans mon enfance ſous le nom de *ſociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous raſſemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occaſionnent, le goût de la chaſſe commun à tous les Genevois, réuniſſant fréquemment les hommes, leur donnoient occaſion de former entr'eux des ſociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaiſons d'amitié; mais ces aſſemblées n'ayant pour objet que le plaiſir & la joie ne ſe formoient gueres qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, où la néceſſité des affaires obligeoit de s'aſſembler plus ſouvent & de délibérer de ſang-froid, firent changer ces ſociétés tumultueuſes en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triſte cauſe ſont ſortis de très bons effets (f).

Ces cercles ſont des ſociétés de douze ou quinze

(f) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

quinze perſonnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de proviſions néceſſaires. C'eſt dans cet appartement que ſe rendent tous les après-midi ceux des aſſociés que leurs affaires ou leurs plaiſirs ne retiennent point ailleurs. On s'y raſſemble, & là, chacun ſe livrant ſans gêne aux amuſemens de ſon goût, on joue, on cauſe, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y ſoupe, mais rarement: parce que le Genevois eſt rangé & ſe plaît à vivre avec ſa famille. Souvent auſſi l'on va ſe promener enſemble, & les amuſemens qu'on ſe donne ſont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuſte. Les femmes & les filles, de leur côté, ſe raſſemblent par ſociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion eſt un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intariſſable babil. Les hommes, ſans être fort ſéverement exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſés rarement; & je penſerois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais

Tels font les amuſemens journaliers de la bourgeoiſie de Geneve. Sans être dépourvus de plaiſir & de gaieté, ces amuſemens ont quelque choſe de ſimple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines; mais, dès l'inſtant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les ſociétés! Voila la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe néceſſairement; & ſi vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême: c'eſt qu'un Théatre, qui n'eſt qu'un point dans cette ville immenſe, ſera dans la nôtre un grand objet qui abſorbera tout.

Si vous me demandez enſuite où eſt le mal que les cercles ſoient abolis...... Non, Monſieur, cette queſtion ne viendra pas d'un Philoſophe. C'eſt un diſcours de femmes ou de jeune-homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira ſentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre: car pour cette fois, quoique je m'addreſſe à vous, j'écris

cris pour le peuple & ſans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premierement que, ſi c'eſt une mauvaiſe choſe que l'odeur du tabac, c'en eſt une fort bonne de reſter maître de ſon bien, & d'être ſûr de coucher chez ſoi. Mais j'oublie déja que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, conſultons le bien de la Société ; nous trouverons que les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre conſtitution: car ce ſexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous, & ne voulant plus ſouffrir de ſéparation, faute de pouvoir ſe rendre hom-

hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assés indifférent pourvu qu'il soit obéi; mais dans une République, il faut des hommes (g).

Les Anciens passoient presque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil,

(g) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au-lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage: elles préferent l'honneur à la vie; quand elles se battent, elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

ſoleil, & preſque toujours tête nue (h). A tout cela, point de femmes ; mais on ſavoit bien les trouver au beſoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger & non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs ; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces

(h) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammetique, on diſtinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes : au-lieu que les Perſes, toujours coëffés de leurs groſſes thiares, avoient les crânes ſi tendres qu'on les briſoit ſans effort. Hérodote lui-même fut, long-tems après, témoin de cette différence.

ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller & venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la Nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casaniere, en prescrit aux hommes une toute opposée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait assés transpirer, font peu d'exercice & ne se promenent point, au-moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise; au-lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfans

auprès

auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique: on a quitté la paume, comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des Armées Grecques & Romaines: le chemin, le travail, le fardeau du Soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'espece a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu? Au-contraire: les Barbares du nord qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une

d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & ſubjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plûpart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes (i), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refuſée, au-lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainſi que faiſoient auſſi celles de Sparte. La femme ſe rendoit robuſte, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si

(i) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie; & cette différence étoit ſi grande, dit Tite Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la diſcipline prévalurent tellement ſur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

Si ce ſoin de contrarier la Nature eſt nuiſible au corps, il l'eſt encore plus à l'eſprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuſer les femmes, & qui paſſe ſa vie entiere à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuiſés de travaux dont elles ſont incapables, nos eſprits ont beſoin de délaſſement. Livrés à ces puériles habitudes à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations (k): agréables, ſi l'on veut, mais petits

(k) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réuſſir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légereté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philoſophie & du raiſonnement. Elles peuvent acquérir de la ſcience, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore, cette brulante éloquence, ces tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſemens juſqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes: ils ſont tous froids

tits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand' peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plupart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Il

froids & jolis comme elles; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame; ils feroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſavent ni décrire ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſache, & une autre, mériterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or par tout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer: & voila ce qui détermine celui de notre ſiecle.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces uſages, les femmes y perdent. On les flatte ſans lés aimer; on les ſert ſans les honorer; elles ſont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis eſt que les premiers, ſans avoir les ſentimens des autres, n'en uſurpent pas moins tous les droits. La ſociété des deux ſexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; & c'eſt ainſi que l'eſprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend aſſés peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galants, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſés nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout

ce mauſſade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne feroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brulantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les deſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

Nos cercles conſervent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, diſpenſés de rabaiſſer leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raiſon, peuvent ſe livrer à des diſ-

difcours graves & férieux fans crainte du ridicule. On ofe parler de patrie & de vertu fans paffer pour rabâcheur, on ofe être foi-même fans s'affervir aux maximes d'une caillete. Si le tour de la converfation devient moins poli, les raifons prennent plus de poids; on ne fe paie point de plaifanterie, ni de gentilleffe. On ne fe tire point d'affaire par de bons mots. On ne fe ménage point dans la difpute: chacun, fe fentant attaqué de toutes les forces de fon adverfaire, eft obligé d'employer toutes les fiennes pour fe défendre; c'eft ainfi que l'efprit acquiert de la jufteffe & de la vigüeur. S'il fe mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins groffiers ne font pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu ruftaut eft préférable encore à ce ftile plus recherché dans lequel les deux fexes fe féduifent mutuellement & fe familiarifent décemment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, eft auffi mieux affortie à fon tempérammenț. On ne refte

point toute la journée établi ſur une chaiſe. On ſe livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, pluſieurs cercles ſe tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours ſpatieuſes pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chaſſe; & il ne faut pas croire que cette chaſſe ſe faſſe auſſi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier ſous ſes pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes inſtitutions raſſemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des ſoldats, & par conſéquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuſe d'un défaut les ſociétés des femmes, c'eſt de les rendre médiſantes & ſatyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on penſe bien auſſi que les maris abſens y ſont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de ſa voiſi-

voiſine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours eſt-il inconteſtablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux qu'une femme diſe avec ſes amies du mal de ſon mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en faſſe, qu'elle critique le déſordre de ſa voiſine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoiſes diſent aſſés librement ce qu'elles ſavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accuſations qu'elles croient fauſſes; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par leur ſilence & par leurs diſcours, cachent de peur de repréſailles le mal qu'elles ſavent & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſéveres obſervatrices? Elles font preſque dans notre ville la fonction de Cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, ſurveil-

lans les uns des autres, s'accufoient publiquement par zele pour la juftice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne refta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaifes, la haine des vices qui les démafque en devint un. Aux citoyens zélés fuccéderent des délateurs infames, & au-lieu qu'autrefois les bons accufoient les méchans, ils en furent accufés à leur tour. Grace au Ciel, nous fommes loin d'un terme fi funefte. Nous ne fommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles feront plus circonfpectes: on fe ménagera davantage, quand on aura plus de raifons de fe ménager, & quand chacune aura befoin pour elle-même de la difcrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

QU'ON ne s'allarme donc point tant du caquet des fociétés de femmes. Qu'elles médifent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médifent entr'elles. Des femmes véritable-

ment

ment corrompues ne sauroient supporter longtems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médisance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoiqu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, sans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa maniere (1). Ces aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne sais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais el-

(1) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assés de tems pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

elles ſe ſont paſſées d'eux ; & tandis qu'elles critiquoient ſi ſéverement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont auſſi leurs inconvéniens, ſans doute ; quoi d'humain n'a pas les ſiens ? On joue, on boit, on s'enyvre, on paſſe les nuits ; tout cela peut être vrai, tout cela peut être exageré. Il y a partout mêlange de bien & de mal, mais à diverſes meſures. On abuſe de tout : axiome trivial, ſur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La regle pour choiſir eſt ſimple. Quand le bien ſurpaſſe le mal, la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvéniens ; quand le mal ſurpaſſe le bien, il la faut rejetter même avec ſes avantages. Quand la choſe eſt bonne en elle-même & n'eſt mauvaiſe que dans ſes abus, quand les abus peuvent être prévenus ſans beaucoup de peine, ou tolérés ſans grand préjudice, ils peuvent ſervir de prétexte & non de raiſon pour abolir un uſage utile ; mais ce qui eſt mauvais en ſoi ſera toujours mauvais

vais (m), quoiqu'on faſſe pour en tirer un bon uſage. Telle eſt la différence eſſentielle des cercles aux ſpectacles.

Les citoyens d'un même Etat, les habitans d'une même ville ne ſont point des Anachoretes, ils ne ſauroient vivre toujours ſeuls & ſéparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche deſpotiſme qui s'allarme à la vue de ſept ou huit hommes aſſemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent ſur leurs miſeres.

Or de toutes les ſortes de liaiſons qui peuvent raſſembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe: parce qu'elle ne veut ni ne peut ſe cacher, qu'elle eſt publique, permiſe, & que l'ordre & la regle y regnent. Il eſt même facile à démontrer que les

(m) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre phyſique il n'y a rien d'abſolument mauvais. Le tout eſt bien.

les abus qui peuvent en résulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis: à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, & surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au-moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant (n). Pour une querelle passa-

(n) Ne calomnions point le vice-même, n'a-t-il pas asses de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus

paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En oſera-t-on dire autant des vices qu'on ſubſtitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes ſans défauts & retenus en toute choſe? Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui ab-

Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſang-froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons ſûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans deſſeins.

abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien.

Je le répete, il vaudroit mieux être ſobre & vrai, non ſeulement pour ſoi, même pour la Société: car tout ce qui eſt mal en morale eſt mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal perſonnel, le magiſtrat ne voit que les conſéquences publiques; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre; ainſi tout ce qu'on a raiſon de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périſſent par le déſordre des femmes. La raiſon de cette différence eſt claire: le premier de ces deux vices détourne des autres, le ſecond les engendre tous. La diverſité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeuneſſe & l'abat moins aiſément; un

un ſang ardent lui donne d'autres deſirs; dans l'âge des paſſions toutes s'enflamment au feu d'une ſeule, la raiſon s'altere en naiſſant, & l'homme encore indompté devient indiſcipli-nable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un ſang à demi-glacé cherche un ſecours qui le ranime, qu'une liqueur bien-faiſante ſupplée aux eſprits qu'il n'a plus (o); quand un vieillard abuſe de ce doux reme-de, il a déja rempli ſes devoirs envers ſa pa-trie, il ne la prive que du rebut de ſes ans. Il a tort, ſans doute: il ceſſe avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il ſe rend plutôt l'ennemi pu-blic, par la ſéduction de ſes complices, par l'exemple & l'effet de ſes mœurs corrompues, ſur-tout par la morale pernicieuſe qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriſer. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point exiſté.

De la paſſion du jeu naît un plus dange-reux

(o) Platon dans ſa République permet aux ſeuls vieillards l'uſage du vin, & même il leur en permet quelquesfois l'excès.

reux abus, mais qu'on prévient ou réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point; & ſi-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoiqu'on en diſe, que ces moyens oiſifs & trompeurs de remplir ſa bourſe, prennent jamais grand crédit chez un peuple raiſonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre enſemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts: car ces défauts ne ſont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les compoſent; & il n'y a point dans la vie ſociale de forme imaginable ſous laquelle ces mêmes défauts ne produiſent de plus nuiſibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection; mais le mieux poſſible ſelon la nature de l'homme &

la

la constitution de la Société. Il y a tel Peuple à qui je dirois : détruisez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienséance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

DEUX ans seulement de Comédie & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera dissoudre ; il s'en détachera trop de membres; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-tems les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des Dames & Demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étala-

ge dans des loges comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théatre que l'exercice á Plain-Palais ; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fut-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité, & je doute un peu que des Pariſiens à Geneve y conſervent long-tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le diſſimuler, les intentions ſont droites encore ; mais les mœurs inclinent déja viſiblement vers la décadence, & nous ſuivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laiſſons pas de craindre le ſort. Par exemple, on m'aſſure que l'éducation de la jeuneſſe eſt généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut gueres ſe prouver

qu'en

qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il eſt certain que les enfans ſont mieux la révérence; qu'ils ſavent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leur ferois, moi, donner le fouet; qu'ils ſavent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde ſans modeſtie & ſans diſcrétion. On me dit que cela les forme; je conviens que cela les forme à être impertinens & c'eſt, de toutes les choſes qu'ils apprennent par cette méthode, la ſeule qu'ils n'oublient point. Ce n'eſt pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils ſont deſtinés à déſennuyer, on a ſoin de les élever précisément comme elles: on les garantit du ſoleil, du vent, de la pluie, de la pouſſiere, afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entierement du contact de l'air, on fait du-moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes

à tout autre uſage qu'aux ſoins auxquels ils ſont deſtinés; & la ſeule choſe que les femmes n'exigent pas de ces vils eſclaves eſt de ſe conſacrer à leur ſervice à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les diſtingue d'elles, c'eſt que la Nature leur en ayant refuſé les graces, ils y ſubſtituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déja vu pluſieurs de ces jeunes Demoiſelles en juſte-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli paraſol verd à la main, contrefaire aſſés mal-adroitement les hommes.

On étoit plus groſſier de mon tems. Les enfans ruſtiquement élevés n'avoient point de teint à conſerver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chaſſe, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les ſociétés. Timides & modeſtes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de friſure à conſerver; ils ſe défioient à la lutte, à la courſe,

ſe, aux coups; ils ſe battoient à bon eſcient, ſe bleſſoient quelquefois, & puis s'embraſſoient en pleurant. Ils revenoient au logis ſuans, eſſoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliçons; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour ſervir la patrie & du ſang à verſer pour elle. Plaiſe à Dieu qu'on en puiſſe dire autant un jour de nos beaux petits Meſſieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne ſoient pas des enfans à trente!

Heureusement ils ne ſont point tous ainſi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudeſſe, conſervatrice de la bonne conſtitution ainſi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, ſeront contraints étant grands de ſe plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'eſpere, ce que furent leurs ancêtres ou du-moins ce que leurs peres ſont aujourd'hui. Mais ne nous flatons pas de

conſerver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquiſe.

Je reviens à nos Comédiens & toujours en leur ſuppoſant un ſuccès qui me paroît impoſſible ; je trouve que ce ſuccès attaquera notre conſtitution, non ſeulement d'une maniere indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverſes parties de l'Etat, pour conſerver le corps entier dans ſon aſſiete.

Parmi pluſieurs raiſons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choiſir une qui convient mieux au plus grand nombre: parce qu'elle ſe borne à des conſidérations d'intérêt & d'argent, toujours plus ſenſibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'eſt pas en état de voir les liaiſons avec leurs cauſes, ni l'influence ſur le deſtin de l'Etat.

On peut conſidérer les Spectacles, quand ils réuſſiſſent, comme une eſpece de taxe qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple : en ce qu'elle lui fournit une

une continuelle occaſion de dépenſe à laquelle il ne réſiſte pas. Cette taxe eſt mauvaiſe: non ſeulement parce qu'il n'en revient rien au ſouverain; mais ſur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au delà de ſes forces & ſoulage le riche en ſuppléant aux amuſemens plus coûteux qu'il ſe donneroit au défaut de celui-là. Il ſuffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'eſt, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les rempliſſent. A la Comédie Françoiſe, les premieres loges & le théatre ſont à quatre francs pour l'ordinaire & à ſix quand on tierce; le parterre eſt à vingt ſols, on a même tenté pluſieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théatre n'eſt que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers ſont d'une opulence exceſſive, & la plûpart des autres n'ont rien (p). Il en eſt de

(p) Quand on augmenteroit la différence du prix

de ceci comme des impôts ſur le bled, ſur le vin, ſur le ſel, ſur toute choſe néceſſaire à la vie, qui ont un air de juſtice au premier coup d'œil, & ſont au fond très iniques: car le pauvre qui ne peut dépenſer que pour ſon néceſſaire eſt forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépenſe en impôts, tandis que ce même néceſſaire n'étant que la moindre partie de la dépenſe du riche l'impôt lui eſt preſque inſenſible (q). De cette maniére,

prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, miſes à trop bas prix, ſeroient abandonnées à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenſeroit toujours au delà de ſes moyens. C'eſt une obſervation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raiſon de ce déſordre eſt que les premiers rangs ſont alors un terme fixe dont les autres ſe rapprochent toujours, ſans qu'on le puiſſe éloigner. Le pauvre tend ſans ceſſe à s'élever au deſſus de ſes vingt ſols; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'aſile au delà de ſes quatre francs; il faut, malgré lui, qu'il ſe laiſſe accôſter &, ſi ſon orgueil en ſouffre, ſa bourſe en profite.

(q) Voila pourquoi les *impoſteurs* de Bodin & autres fripons publics établiſſent toujours leurs me-

niére, celui qui a peu paie beaucoup & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande juſtice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles? Je répondrai, premierement ceux qui les établiſſent & lui en donnent la tentation ; en ſecond lieu, ſa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, ſans eſpoir de les voir finir, lui rend quelque délaſſement plus néceſſaire pour les ſupporter. Il ne ſe tient point malheureux de travailler ſans relâche, quand tout le monde en fait de même; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille de ſe priver des récréations des gens oiſifs ? Il les partage donc ; & ce même amuſement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de

monopoles ſur les choſes néceſſaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, ſans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faſte étoit attaqué, tout ſeroit perdu ; mais, pourvu que les grands ſoient contens, qu'importe que le peuple vive ?

de dépenses, soit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il suit évidemment, ce me semble, que les Spectacles modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit Etat, & surtout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut être assés indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre : car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une Démocratie où les sujets & le souverain ne sont que les mémes hommes considérés sous différens rapports, sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'Etat

périsse

périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; & cette différence, portée au delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du Prince; mais dans une République elle peut aiſément le mettre au-deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai ſouverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la République. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſais: c'eſt que, le tems ſeul donnant à l'ordre des choſes une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès ſucceſſif juſqu'à ſon dernier terme, c'eſt une grande imprudence de l'accélérer encore

par

par des établiſſemens qui la favoriſent. Le grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eût bien ſu dire: Spectacles & Comédies dans toute petite Republique & ſur-tout dans Geneve, affoibliſſement d'Etat.

Si le ſeul établiſſement du Théatre nous eſt ſi nuiſible, quel fruit tirerons-nous des Pieces qu'on y repréſente? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour leſquels elles ont été compoſées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inſtruction ce qu'on leur a donné pour cenſure, ou du-moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations ſur les choſes du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous repréſentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiſſance & de la grandeur. Dequoi nous ſervira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puiſſans pour cela? Que nous importe d'aller étudier ſur la Scene les devoirs des rois, en négligeant de remplir les nôtres? La ſtérile admiration des

vertus

vertus de Théatre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen? Au-lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un marquis c'eſt un marquis enfin. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſés heureux pour n'en point avoir; & qui ſait combien de courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les marquis du ſiecle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélerat eſt toujours mépriſable & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon banniſſoit Homere de ſa République & nous ſouffrirons Moliere dans la nôtre! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il nous peint, même

me à ceux qu'il nous fait aimer?

J'EN ai dit assés, je crois, sur leur chapitre & je ne pense guères mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doucereux, si tendres, qui, sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes-gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théatre François ne respire que la tendresse: c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du-moins qu'on y rend la plus chere aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte: je sais que l'homme sans passions est une chimere; que l'intérêt du Théatre n'est fondé que sur les passions; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en

en ſont pénétrés ; mais, quand ces deux paſſions ſont éteintes, il ne reſte que l'amour propre ment dit, pour leur ſuppléer : parce que ſon charme eſt plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes : c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentimens que comme bon ſentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien réglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il

qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises qu'on feroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles sont assés bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne: parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison, la beauté n'est pas étrangere, ni sans empire ; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour ; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes, les femmes, de les inspirer ; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à

qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre; il ſe pare de ſon enthouſiaſme; il uſurpe ſa force; il affecte ſon langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par degrés de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui ſait ſe reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſpérer de s'arrêter? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe? On triomphe aiſément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour & l'a ſu vaincre, ah! pardonnons à ce mortel, s'il exiſte, d'oſer prétendre à la vertu!

Ainſi de quelque maniere qu'on enviſage

les choſes, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pieces de Théatre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, juſqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne ſera qu'un faux goût, ſans tact, ſans délicateſſe, ſubſtitué mal-à-propos parmi nous à la ſolidité de la raiſon. Le goût tient à pluſieurs choſes: les recherches d'imitation qu'on voit au Théatre, les comparaiſons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions ſur l'art de plaire aux ſpectateurs, peuvent le faire germer, mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on ſoit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réuſſir à les trouver. Une partie de ces choſes nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquerir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels? Une

Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ferons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes Pieces; mais, les recevant pour telles fur la parole d'autrui, nous ferons difpenfés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoiffeurs, les arbitres du Théatre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ferons que plus ridicules. On ne l'eft point pour manquer de goût, quand on le méprife; mais c'eft l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'eft-ce au fond que ce goût fi vanté? L'art de fe connoître en petites chofes. En vérité, quand on en a une auffi grande à conferver que la liberté, tout le refte eft bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens : c'eft que, pour nous approprier les Drames de notre Théatre, nous les compofions nous-mêmes, & que nous ayons des

Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (r). Il est sûr que des Pieces tirées comme celles des Grecs des malheurs passés de la patrie, ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier? des Lévrery? Ah, dignes citoyens! Vous fûtes des héros, sans-doute; mais votre obscurité vous avilit, vos

(r) Si quis ergo in nostram urbem venerit, qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venerabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem, & jucundum: dicemus autem non esse ejusmodi hominem in republicâ nostrâ, neque fas esse ut insit, mittemusque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

vos noms communs déshonorent vos grandes ames (s), & nous ne ſommes plus aſſés grands nous-mêmes pour vous ſavoir admirer. Quels ſeront nos tyrans? Des Gentils-hommes de la cuillier (t), des Eveques de Geneve, des

(s) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté; il rendit ſon épée avec cette fierté qui ſied ſi bien à la vertu malheureuſe; puis il continua de jouer avec ſa belette, ſans daigner répondre aux outrages de ſes gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier; non pas en imitant puérilement ſes diſcours & ſes manieres, mais en mourant volontairement comme lui: ſachant bien que l'exemple de ſa mort feroit plus utile à ſon pays que ſa vie. Avant d'aller à l'échaffaut, il écrivit ſur le mur de ſa priſon cette épitaphe qu'on avoit faite à ſon prédéceſſeur.

Quid mihi mors nocuit? Virtus poſt fata vireſcit:

Nec cruce, nec ſævi gladio perit illa Tyranni.

(t) C'étoit une confrairie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur

des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maiſon avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du reſpect? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (v) & l'Antechriſt n'y euſſent auſſi fait leur rôle. Chés les Grecs, peuple d'ailleurs aſſés

leur aſſociation, portoient une cuiller pendue au cou.

(v) J'ai lu dans ma jeuneſſe une Tragédie de l'eſcalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me diſoit que cette piece ayant une fois été repréſentée, ce perſonnage en entrant ſur la Scene ſe trouva double, comme ſi l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'inſtant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la repréſentation. Ce conte eſt burleſque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve: cependant, qu'on ſe prête aux ſuppoſitions, on trouvera dans cette double apparition un effet théatral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus ſimple & plus terrible encore; c'eſt celui de la main ſortant du mur & traçant des mots inconnus au feſtin de Balthazar. Cette ſeule idée fait friſſonner. Il me ſemble que nos Poëtes Lyriques ſont loin de ces inventions ſublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations ſans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue; mais ébranler l'imagination.

aſſés badin, tout étoit grave & ſérieux, ſi-tôt qu'il s'agiſſoit de la patrie ; mais dans ce ſiecle plaiſant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puiſſance, on n'oſe parler d'héroïſme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie, il n'y faut pas ſonger. Elle cauſeroit chés nous les plus affreux déſordres ; elle ſerviroit d'inſtrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville eſt ſi petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en ſatyres & perſonalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frapante: c'eſt au Théatre qu'on y prépara l'éxil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate ; c'eſt par la fureur du Théatre qu'Athenes périt & ſes déſaſtres ne juſtifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon, aux premieres repréſentations de Theſpis. Ce qu'il y a de bien ſûr pour nous, c'eſt qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les

citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers François & des Pieces de Théatre, talens qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que Mr. de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut absolument un Théatre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses Pieces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des Comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore, & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation: au-contraire, ce même goût

goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déja tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à peu près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la disgrace. Les Magiſtrats leur en imposeront : ſoit. Mais ces Magiſtrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le feront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours. Bientôt les Comédiens, ſûrs de l'impunité,

punité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'eſt par eux qu'aura commencé le déſordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeuneſſe, les riches, les gens oiſifs, tout ſera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favoriſera leur licence: chacun, cherchant à les ſatisfaire, croira travailler pour ſes plaiſirs. Quel homme oſera s'oppoſer à ce torrent, ſi ce n'eſt peut-être quelque ancien Paſteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le ſens & la gravité paſſeront pour pédanterie chés une jeuneſſe inconſidérée ? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manége à leurs ſuccès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'Etat (x). On verra les aſpirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages; les élections ſe feront dans

(x) On doit toujours ſe ſouvenir que, pour que la Comédie ſe ſoutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'eſt que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raiſon veut donc qu'en examinant les effets du Théatre, on les meſure ſur une cauſe capable de le ſoutenir.

dans les loges des Actrices, & les chefs d'un Peuple libre feront les créatures d'une bande d'Histrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoiqu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voila, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au-moins que, dans un aussi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désor-

dres

dres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect? Tout est-il perdu sans cela? Notre ville est-elle si grande, le vice & l'oisiveté y ont-ils déja fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans Spectacles? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passageres & une Comédie à demeure, entre les poliçonneries d'un Charlatan & les représentations régulieres des Ouvrages Dramatiques, entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théatre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être en-

fans

ſant qui veut ſans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux : on s'en rebutera plus vîte ; s'ils ſont groſſiers, ils ſeront moins ſéduiſans. Le vice ne s'inſinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant ſon image ; & les mots ſales ſont plus contraires à la politeſſe qu'aux bonnes mœurs. Voila pourquoi les expreſſions ſont toujours plus recherchées & les oreilles plus ſcrupuleuſes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeuneſſe qui les écoute ? Si font bien les diſcrets propos du Théatre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une ſeule repréſentation de l'Oracle.

Au-reſte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puſſions nous paſſer entierement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous ſuſſions tirer nos plaiſirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chaſſer les Bateleurs, il ne s'enſuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu

dans

dans votre propre pays, la ville de Marſeille ſe défendre long-tems d'une pareille innovation, réſiſter même aux ordres réitérés du Miniſtre, & garder encore, dans ce mépris d'un amuſement frivole, une image honorable de ſon ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la ſienne!

Qu'on ne penſe pas, ſur-tout, faire un pareil établiſſement par maniere d'eſſai, ſauf à l'abolir quand on en ſentira les inconvéniens: car ces inconvéniens ne ſe détruiſent pas avec le Théatre qui les produit, ils reſtent quand leur cauſe eſt ôtée, &, dès qu'on commence à les ſentir, ils ſont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne ſe rétabliront pas comme ils ſe feront corrompus; nos plaiſirs mêmes, nos innocens plaiſirs auront perdu leurs charmes; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oiſiveté devenue néceſſaire, les vuides du tems que nous ne ſaurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes; les Comédiens en partant nous laiſſeront l'ennui pour arrhes de

leur retour; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la Comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire: après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République? Au-contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis? Nous avons déja plusieurs de ces fêtes publiques; ayons en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes

tes images de la ſervitude & de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne ſont pas là vos fêtes! C'eſt en plein air, c'eſt ſous le ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

MAIS quels ſeront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, ſi l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne auſſi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, raſſemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les ſpectateurs en ſpectacle; rendez les acteurs eux-mêmes; faites que chacun ſe voie & s'aime dans les autres, afin que tous en ſoient mieux unis. Je n'ai pas beſoin de renvoyer aux jeux des an-

anciens Grecs : il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtens encore, & je les trouve préciſément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues ; des prix publics ; des Rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſemens ſi utiles (y) & ſi agréables ; on ne peut

(y) Il ne ſuffit pas que le peuple ait du pain & vive dans ſa condition. Il faut qu'il y vive agréablement : afin qu'il en rempliſſe mieux les devoirs, qu'il ſe tourmente moins pour en ſortir, & que l'ordre public ſoit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penſe à ce que chacun ſe plaiſe dans ſon état. Le manége & l'eſprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'un aſpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer ſon métier pour le bien faire. L'aſſiete de l'Etat n'eſt bonne & ſolide que quand, tous ſe ſentant à leur place, les forces particulieres ſe réuniſſent & concourent au bien public ; au-lieu de s'uſer l'une contre l'autre, comme elles font dans tout Etat mal conſtitué. Cela poſé, que doit-on penſer de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaiſirs & toute eſpece d'amuſement, comme autant de diſtractions qui le détournent de ſon travail ? Cette maxime eſt barbare & fauſſe. Tant pis, ſi le peuple

peut trop avoir de ſemblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes? La République a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſoldats? Pourquoi, ſur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes ſur le Lac? Y auroit-il au monde

ple n'a de tems que pour gagner ſon pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juſte & bienfaiſant, qui veut qu'il s'occupe, veut auſſi qu'il ſe délaſſe : la nature lui impoſe également l'exercice & le repos, le plaiſir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amuſemens qui lui faſſent aimer ſon état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainſi perdus feront mieux valoir tous les autres. Préſidez à ſes plaiſirs pour les rendre honnêtes ; c'eſt le vrai moyen d'animer ſes travaux.

monde un plus brillant ſpectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux, élégamment équippés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis ſervir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſés magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus: ce n'eſt plus ce peuple ſi rangé qui ne ſe départ point de ſes regles économiques; ce n'eſt plus ce long raiſonneur qui peſe tout juſqu'à la plaiſanterie à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, carreſſant; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux, comme il eſt toujours ſur ſes levres; il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs; il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenans. Toutes les ſociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette: ce ſeroit

l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'HIVER, tems consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la Nature ; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination, & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la Société est le mariage. Toutes les fausses Religions combattent la Nature ;

la

la nôtre ſeule, qui la ſuit & la regle, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas & que tout bon Gouvernement condamne; mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée où les yeux du public inceſſamment ouverts ſur elles les forcent à la réſerve, à la modeſtie, à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable, ſalutaire, propre à la vivacité des jeunes-gens, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont on n'oſeroit ſortir un inſtant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du-moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de

s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes-gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gene servile, & la tristesse, & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la Raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténebres,

bres, & jamais l'innocence & le miſtere n'habiterent long-tems enſemble.

Pour moi, loin de blâmer de ſi ſimples amuſemens, je voudrois au-contraire qu'ils fuſſent publiquement autoriſés, & qu'on y prévînt tout déſordre particulier en les convertiſſant en bals ſolemnels & périodiques, ouverts indiſtinctement à toute la jeuneſſe à marier. Je voudrois qu'un Magiſtrat (z), nommé par le Conſeil, ne dédaignât pas de préſider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y aſſiſtaſſent, pour veiller ſur leurs enfans, pour être témoins de leur grace &

(z) A chaque corps de métier, à chacune des ſociétés publiques dont eſt compoſé notre Etat, préſide un de ces Magiſtrats, ſous le nom de *Seigneur-Commis.* Ils aſſiſtent à toutes les aſſemblées & même aux feſtins. Leur préſence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'aſſociation; mais elle maintient tout le monde dans le reſpect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au ſein de la joie & du plaiſir. Cette inſtitution eſt très belle, & forme un des grands liens qui uniſſent le peuple à ſes chefs.

& de leur adreſſe, des applaudiſſemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainſi du plus doux ſpectacle qui puiſſe toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en géneral toute perſonne mariée y fût admiſe au nombre des ſpectateurs & des juges, ſans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en danſant elle-même: car à quelle fin honnête pourroit-elle ſe donner ainſi en montre au public? Je voudrois qu'on formât dans la ſalle une enceinte commode & honorable, deſtinée aux gens âgés de l'un & de l'autre ſexe, qui ayant déja donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits enfans ſe préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne ſortît ſans ſaluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes-gens vinſſent, avant de commencer leur danſe & après l'avoir finie, y faire une profonde réverence, pour s'accoutumer de bonne heure à reſpecter la vieilleſſe. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette aſſemblée un certain coup d'œil attendriſſant, & qu'on ne

vît

vit quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de ſouvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un ſpectateur ſenſible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune perſonne qui, durant les précédens, ſe ſeroit comportée le plus honnêtement, le plus modeſtement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du Parquet, fût honnorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (a), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même aſſemblée on la reconduisît en cortege, que le peré & la mere fuſſent félicités & remerciés d'avoir une fille ſi bien née & de l'élever ſi bien. Enfin je voudrois que, ſi elle venoit à ſe marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un préſent, ou lui accordât quelque diſtinction publique, afin que cet honneur fût une choſe aſſés ſérieuſe pour ne pouvoir jamais devenir un ſujet de plaiſanterie.

IL

(a) Voyez la note précédente.

Il eſt vrai qu'on auroit ſouvent à craindre un peu de partialité, ſi l'âge des Juges ne laiſſoit toute la préférence au mérite ; & quand la beauté modeſte ſeroit quelquefois favoriſée, quel en ſeroit le grand inconvénient ? Ayant plus d'aſſauts à ſoutenir, n'a-t-elle pas beſoin d'être plus encouragée ? N'eſt-elle pas un don de la Nature, ainſi que les talens ? Où eſt le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puiſſent contenter l'amour-propre, ſans offenſer la vertu ?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, ſous un air de galanterie & d'amuſement, on donneroit à ces fêtes pluſieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeuneſſe, ayant des rendez-vous ſûrs & honnêtes, ſeroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque ſexe ſe livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaiſirs qui lui ſont propres, & s'en conſoleroit plus aiſément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particu-

liers

liers de tout état auroient la ressource d'un spectacle agréable, sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, seroit là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, & d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix, si nécessaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere seroient un peu plus consultées; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintien-

droient

droient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande famille, & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la République (b).

SUR

(b) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire: cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser: il ne peut souffrir la Comédie, j'aime la Comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des Comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particuliérement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les Poëtes dont je suis forcé de censurer les Pieces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût, & je serai piqué contre les vivans. La vérité est que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses Pieces & manquant de livres, il ne m'est pas assés resté dans la mémoire pour le citer. Quant

à

Sur ces idées, il feroit aifé d'établir à peu de fraix & fans danger, plus de fpec-
tacles

à l'Auteur d'Atrée & de Catilina ; je ne l'ai jamais vu qu'une fois & ce fut pour en recevoir un fervice. J'eftime fon génie & refpecte fa vieilleffe ; mais, quelque honneur que je porte à fa perfonne, je ne dois que juftice à fes Pieces, & je ne fais point acquiter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'infpirent quelque fierté, c'eft par la pureté d'intention qui les dicte, c'eft par un défintereffement dont peu d'auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne fouilla le defir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai prefque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero:* voila la devife que j'ai choifie & dont je me fens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaife foi. L'amour du bien public eft la feule paffion qui me fait parler au public ; je fais alors m'oublier moi-même, &, fi quelqu'un m'offenfe, je me tais fur fon compte de peur que la colere ne me rende injufte. Cette maxime eft bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuifent à leur aife & fans crainte de repréfailles, aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haîne leur en impofe, & furtout à moi qui, reftant en paix tandis qu'on m'ou-

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages qu'il n'y a

m'outrage, n'ai du-moins que le mal qu'on me fait & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi; l'intérêt ni la crainte ne sauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance!

a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reſte de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la Patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, ſi j'y étois moins inutile. Je ſais que nous ſommes forcés d'aller chercher au-loin les reſſources que notre terrain nous refuſe, & que nous pourrions difficilement ſubſiſter, ſi nous nous y tenions renfermés; mais au-moins que ce banniſſement ne ſoit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a beni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du ſpectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes-gens; enrichir leur pays de leur richeſſe; & jouir modeſtement chés eux des biens honnêtement acquis chés les autres. Sera-ce avec des Théatres, toujours moins parfaits chés nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monſieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on les peut ramener.

ner. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence, une voix secrette leur crie incessamment au fond de l'ame: ah! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse? Où est la concorde des citoyens? Où est la fraternité publique? Où est la pure joie & la véritable allegresse? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter,

à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

Ainsi rappelloit ſes citoyens, par des fêtes modeſtes & des jeux ſans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais aſſés citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainſi dans Athenes parmi les beaux-arts, ainſi dans Suſe au ſein du luxe & de la moleſſe, le Spartiate ennuyé ſoupiroit après ſes groſſiers feſtins & ſes fatigans exercices. C'eſt à Sparte que, dans une laborieuſe oiſiveté, tout étoit plaiſir & ſpectacle; c'eſt là que les plus rudes travaux paſſoient pour des récréations, & que les moindres délaſſemens formoient une inſtruction publique; c'eſt là que les citoyens, continuellement aſſemblés, conſacroient la vie entiere à des amuſemens qui faiſoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne ſe délaſſoit qu'à la guerre.

J'entends déja les plaiſans me demander ſi, parmi tant de merveilleuſes inſtructions, je ne veux point auſſi, dans nos Fêtes Génevoiſes, introduire les danſes des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois

 bien

bien nous croire les yeux & les cœurs assés chastes pour supporter un tel spectacle, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui? Tout est dit, en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuse, leurs mœurs pures & severes, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient seules rendre innocent sous leurs yeux, un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût? Ne sait-on pas

que

que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mêlange de vêtemens rend les nudités obſcenes? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné: c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages; c'eſt elle qui prend ſoin d'irrirer les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les deſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pékin que n'eut fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & ſi peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire deſirer davantage, quand l'obſtacle qu'on oppoſe aux yeux ne ſert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une

partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose,

Heu! male tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la derniere: je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables: sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (c); sans affaires & sans plaisirs, au moins

(c) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assés simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de St. Gervais avoit fait l'exercice, &, selon la coutume, on avoit soupé par compagnies; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblerent après le soupé dans la place de St. Gervais, & se mirent à danser tous ensemble, officiers & sol-

moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils paſſoient, dans cette douce uniformité, la jour-

ſoldats, autour de la fontaine, ſur le baſſin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danſe de gens égayés par un long repas ſembleroit n'offrir rien de fort intéreſſant à voir; cependant, l'accord de cinq ou ſix cens hommes en uniforme, ſe tenant tous par la main, & formant une longue bande qui ſerpentoit en cadence & ſans confuſion, avec mille tours & retours, mille eſpeces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au ſein du plaiſir, tout cela formoit une ſenſation très vive qu'on ne pouvoit ſupporter de ſang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes ſe releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de ſpectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-tems à leurs fenêtres, elles deſcendirent; les maîtreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin, les enfans même eveillés par le bruit accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue; ce ne furent qu'embraſſemens, ris, ſantés, carreſſes. Il réſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſaurois peindre, mais que, dans l'allegreſſe univerſelle, on éprouve aſſés naturellement au milieu de tout ce qui nous

 eſt

journée, ſans la trouver trop longue, & la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, pren-

dre

eſt cher. Mon pere, en m'embraſſant, fut ſaiſi d'un treſſaillement que je crois ſentir & partager encore. Jean-Jaques, me diſoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils ſont tous amis, ils ſont tous freres; la joie & la concorde regne au milieu d'eux. Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danſe, il n'y eut plus moyen: on ne ſavoit plus ce qu'on faiſoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivreſſe plus douce que celle du vin. Après avoir reſté quelque tems encore à rire & à cauſer ſur la place, il fallut ſe ſéparer, chacun ſe retira paiſiblement avec ſa famille; & voila comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaiſirs, mais en allant les partager. Je ſens bien que ce ſpectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres: il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentimens de la Nature ne regnent que ſur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie?

dre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant.

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans, & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

Nous le ſommes maintenant,
A l'epreuve à tout venant.

Enſuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

VOILA, Monſieur, les ſpectacles qu'il

faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assés pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses peres! C'est le dernier voeu par lequel je finis mes écrits, c'est celui par lequel finira ma vie.

F I N.

AVIS

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Mr. Rousseau m'ayant adressé les corrections & les additions suivantes pour être placées en leur lieu, je n'ai pu les y faire entrer, ces feuilles étant déja toutes imprimées. Je crois faire plaisir au public & remplir les vues de l'Auteur en les ajoutant à la fin de son ouvrage. *A Amsterdam le* 15. *Juillet* 1758.

Pag. 4. *Ligne* 18. JE NE prétends point pour cela *ajoutez* juger ni blâmer &c.

Ibid. 4. *Ligne* 21. à moins qu'ils ne la reconnoissent *ajoutez* & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne sais &c

Ibid. 4. *Ligne* 23. Ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal *ajoutez* & même sur quelques notions confuses de cette secte & de son fondateur, je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais en général &c

Pag. 7. *Ligne* 5, 6. *de la note* une absurdité palpable, une chose très clairement fausse. *lisez* une absurdité palpable, une chose évidemment fausse.

Pag. 9. *Ligne* 13. Mais pour être philosophes & tolérans, *ajoutez une étoile après ce mot* tolérans *, *& la note suivante au bas de la page*

* Sur la Tolérance Chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circon-

ſpection dans la cenſure des erreurs ſur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette cenſure la douceur du Chrétien, la raiſon du Sage, & le zele du Pasteur.

Pag. 16. *Ligne* 13. des Spectacles d'une infinité d'eſpeces; *ajoutez une étoile après ce mot* eſpeces *, *& la note ſuivante au bas de la page.*

* „ Il peut y avoir des ſpectacles blâmables en „ eux-mêmes, comme ceux qui ſont inhumains, ou „ indécens & licentieux : tels étoient quelques-uns „ des ſpectacles parmi les Payens. Mais il en eſt „ auſſi d'indifférens en eux-mêmes qui ne deviennent „ mauvais que par l'abus qu'on en fait. Par „ exemple, les Pieces de Théatre n'ont rien de „ mauvais entant qu'on y trouve une peinture des „ caracteres & des actions des hommes, où l'on „ pourroit même donner des leçons agréables & utiles „ pour toutes les conditions; mais ſi l'on y débite „ une morale relâchée, ſi les perſonnes qui „ exercent cette profeſſion menent une vie licentieuſe „ & ſervent à corrompre les autres, ſi de tels „ ſpectacles entretiennent la vanité, la fainéantiſe, „ le luxe, l'impudicité, il eſt viſible alors que la „ choſe tourne en abus, & qu'à moins qu'on ne „ trouve le moyen de corriger ces abus ou de s'en „ garantir, il vaut mieux renoncer à cette ſorte d'a„ muſement". *Inſtruction Chrét. T. III. L. III. Ch.* 16. (*qu'on trouve chez Rey à Amſterdam*)

Voila l'état de la queſtion bien poſé. Il s'agit de ſavoir ſi la morale du Théatre eſt néceſſairement relâchée, ſi les abus ſont inévitables, ſi les inconvéniens

niens dérivent de la nature de la chose, ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

Pag. 28. *Ligne* 15 faire naître *lisez* produire.

Pag. 28. *à la fin de la note, ajoutez ce qui suit.*

* Je puis citer en exemple de cela la petite Piece de Nanine qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la Nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

Pag. 33. *Ligne* 17. *& suivantes:* passageres, stériles & sans effet tous les devoirs de la vie humaine, à peu près comme ces honnêtes-gens qui pensent avoir fait un acte de charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste. *Mettez* passageres, stériles & sans effet tous les devoirs de l'homme, à nous faire applaudir de notre courage en louant celui des autres, de notre humanité en plaignant les maux que nous aurions pu guérir, de notre charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste.

Pag. 37. *Ligne* 17. extraordinaires *lisez* peu communs

Pag. 176. *à la note ajoutez ce qui suit.*

S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

Pag. 207. *à la note.* Platon dans sa République, *lisez* dans ses loix.

ERRATA

E R R A T A.

Pag.	Ligne	
42.	6.	grand-maître, *lisez* grand maître.
150.	3.	celle, *lisez* celles
151.	7.	*Ces pourquoi*, *lisez* *Tes pourquoi.*
167		*à la fin de la note*, fis, *lisez* fils
170.	18.	grand, *lisez* grands.
172.	18.	fauxbourg, *lisez* quartier
175.	8.	vingt quatre, *lisez* vingt-quatre
181.	4.	faudroit, *lisez* faudra
186.	20.	femmes, *lisez* femme
230.	7.	cuiller, *lisez* cuilliére
240.	21.	rendez les, *lisez* rendez-les

AVIS pour le RELIEUR.

Les trois Cartons pages 113, 114. 155, 156. 243, 244. doivent être placés proprement.

CATA-

CATALOGUE
DES
LIVRES.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

A.

ASTarbé Tragédie par Mr. Colardeau, representée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27. Février 1758. 8. *Amst.* 1758. 10 *s.*

L'Ami des Hommes ou Traité de la Population par Mr. le Marquis de Mirabeau en 3 *vol.* 12. 1758. *f* 3. 15 *s.*

Annales Politiques de feu Mr. Castel, Abbé de St. Pierre de l'Académie Françoise, 8. 2 *vol.* (*Geneve*) 1757. à *f* 2. 10 *s.*

Apologie de Mr. l'Abbé de Prades, la Thése en Latin & François, 12. 3 *vol.* *Amst.* 1753.

Examen de la Thése & observations sur l'Apologie, par Mr. Boullier 12. *Amst.* 1753. 4 *vol.* à *f* 2.

B.

BIble (la Sainte) ou le Vieux & le Nouveau Testament, avec un Commentaire Littéral composé de notes choisies tirées des divers Auteurs Anglois, in 4. 7 *vol.* à *f* 21. pour l'année 1758. seulement.

——— le Livre de Josué séparé à *f* 3. 6 *s.*

——— les Livres des Juges & de Ruth 7 partie avec le portrait de l'Auteur peint par *Liotard*, gravé par *Houbraken*, 4. *Amst.* 1758. à *f* 3. 10 *s.*

Bibliotheque de Campagne ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur, 12. 12 *vol.* *la Haye* 1752-1758. à *f* 12.

——— idem chaque Tome séparément, à *f* 1.

C.

CAbinet des Fées de Mad. d'Aunoy, 12. 8 *vol.* 14 *parties avec fig.* *Amst.* 1754. à *f* 10.

Ciceron (Pensées de), par Mr. l'Abbé d'Olivet, 12. *Amst.* 1746. à *f* 1,

D.

DIscours sur l'Origine & les Fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rousseau citoyen de Geneve, 8. 1 *vol.* *Amst.* 1755. à *f* 1. 10 *s.*

Dictionnaire (nouveau) de Bayle, par Mr. de Chauffepied, *fol.* 4 *vol.* à *f* 44.

——— ——— idem Tom. 3. 4. sépaté 1755.

——— ——— de Furetiére, *fol.* 4 *vol.* grand papier, *la Haye* 1727.

——— ——— Idem petit papier. à *f* 40.

E.

ENtretiens (les) des Voyageurs sur Mer, 12. 4 *vol.* *fig.* *la Haye* 1740. à *f* 6.

L'Esprit des Maximes Politiques, pour servir de suite à l'Esprit des Loix du Président de Montesquieu par Mr. Pecquet, 4. 1 *vol.* Amst. 1758. à *f* 5. 5 *s.*

Essai

Essai sur l'Histoire Générale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations dépuis Charlemagne jusqu'à la prise de Port Mahon en 1756. par Mr. De Voltaire, in 8. 7 *vol.* *Amst.* 1757. *a laquelle on a joint une table Générale des Matieres exactement travaillée* à *f* 9.

F.

Fils (le) Naturel où les Epreuves de la Vertu, Comédie en Cinq Actes, & en prose avec l'Histoire véritable de la piece par Mr. Diderot, 1 *vol.* 12. *Amst.* 1757. à *f* o. 12 *s.*

H.

Histoire de Catilina tirée de Plutarque, de Cicéron, de Dion, de Saluste, &c. 8. *Amst.* 1749. à 8 *s.*

——— des Passions, 12. 2 *vol.* *Amst.* 1751. à *f* 1.

——— d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prevot d'Exil 12. 2 *vol.* *Amst.* 1741. à *f* 1.

——— Critique des Manichée & du Manichéisme, par Mr. de Beausobre, 4. 2 *vol.* *Amst.* 1734-1740.

——— du Marquis de Cressy, 12. 1 *vol.* *Amst.* 1758. à 10 *s.*

——— (Nouvelle) des Ordres Monastiques, extrait de tous les Auteurs qui ont conservé à la postérité ce qu'il y a de plus curieux dans chaque Ordre, &c. 12. 7 *vol.* *Londres* 1759. à *f* 7. 10 *s.*

——— de Suede, par le Baron de Puffendorf. 12. 3 *vol.* *Amst.* 1748. à *f* 4. 10 *s.*

Houteville Religion prouvée par les Faits, 12. 4 *vol.* *Amst.* 1744. à *f* 4. 10 *s.*

Hypocondre, ou la Femme qui ne parle point, Comédie en 5 Actes en Vers par Mr. J. B. Rousseau, *Amst.* 1751. à 11 *s.*

I.

Illustres Françoises, Histoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Historiques & Critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 *vol.* *fig.* *Amst.* 1750. à *f* 4.

Instructions Chrétiennes de Mr. Vernet, 8. 5 *vol.* à *f* 5. 5 *s.*

Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Europe, par Pufendorff; complettée & continuée jusqu'en 1743. par Bruzen de la Martiniere, 12. 11 *vol.* *fig.* *Amst.* 1743-1748. à *f* 22.

Journal des Sçavans depuis son commencement, 1665. jusques en Décembre 1753. en 170 *vol.* 12. *fig.* *Amst.* à *f* 170.

——— ——— idem *chaque tome séparement.*

Journal des Sçavans combiné avec les *Mémoires de Trevoux* Janvier 1754. jusques à Aoust 1758. en 73 tomes où 76 parties à 10 *s.*

Supplement aux Journaux des Sçavans & de Trevoux, où Lettres Critiques sur les divers Ouvrages périodiques de France, à *f* 3. pour l'Année.

Iphigénie en Tauride, tragédie par Mr. De La Touche, 8 *Amst.* 1758. à 10 *s.*

Journées Amusantes, par Mad. de Gomes, 12. grand papier, 8. *vol.* *fig.* *Londres* 1751. à *f* 5. 10 *s.*

Lettre

L.

LEttre du Roi de Pologne Staniflas I. à la Reine de France fa fille. où il raconte la maniere dont il eft forti de Dantzig durant le fiége de cette ville, 12. 1758. à 5 *f.*

—— d'Héloïfe à Abailard *en Vers* traduction libre de Pope, 12. *Amft.* 1758. à 3 *f.*

LETTRES fur le Teftament politique du Card. de Richelieu, par Mr. de Foncemagne de l'Acad. 12. *Amft.* 1750. à 5 *f.*

Liberté de confcience refferrée dans des bornes légitimes *en trois parties*, 8. 1 *vol. Londres* 1754. à *f.* 1. 5 *f.*

M.

MEMOIRES du Card. de Retz, 8. 4 *vol. Amft.* 1741.

—— de Joly & de Mad. la Ducheffe de Nemours, 8. 3 *vol. Amft.* 1738. à *f* 2. 10 *f.*

—— fur le rang & la préféance entre les Souverains, &c. par Rouffet, 4. *Amft.* 1746. à *f* 2.

O.

OBfervateur Hollondois, ou Lettres de Mr. van ***, à Mr. H***, de la Haye fur l'Etat préfent des affaires de l'Europe en 41 Cahiers, in 8. 1757-1758.

Obfervations fur l'art de faire la guerre, 8. 3 *parties Amft.* 1744. à 15 *f.*

OEUVRES de Mathématique du P. Pardies, 12. 3 *vol. fig.* 5 edit. *Amft.* 1725. à *f* 3.

—— de François Rabelais, 4. 3 *vol. fig. Amft.* 1741.

—— de Louïs Racine, contenant les Poëfies nouvelles, des Réflexions fur la Poëfie, les Mémoires fur la Vie & les Ouvrages de J. Racine, les Lettres de J. Racine à Boileau, & les Réponfes, &c. 12. 6 *vol. Amft.* 1750. Cette édition eft la plus complette à tous égards. à *f* 5.

Orefte tragédie par Mr. De Voltaire. 8. 1750. à 10 *f.*

P.

PHilofophie (la) applicable à tous les objets de l'Efprit & de la Raifon par l'Abbé Terraffon, 8. 2 *vol. Paris* 1754. à *f* 1. 5 *f.*

Penfées fur l'Interprétation de la Nature, par Diderot, 12. 1754. à 6 *f.*

Piéces de Litterature des années 1751, 1752, 1753. 12. *Amft.* 1754. à 15 *f.*

Porte-Feuille de J. B. Rouffeau, 12. 2 *vol. Amft.* 1751.

Principes du Droit de la Nature & des Gens, extrait du grand ouvrage latin de Mr. De Wolff par Mr. Formey, 12. 3 *vol. Amft.* 1758. à *f* 3.

—— Le même Ouvrage en 1 *vol.* in 4. à *f* 4.

Pfeaumes grand 12, tout en Muf. gros caractere, *Amft.* 1754.

—— les mêmes, premier Verfet en Mufique, *ibid.* 1754.

Pfaphion ou la Courtifanne de Smirne, 8. 1749. à 10 *f.*

R.

REcueil de Lions deffinés d'après nature, par divers Maîtres & gravés par B. Picart divifés en 6 livres, chacun de 6 Feuilles où 42 Planches, 4. 1729. à *f* 4.

—— de Voyages an Nord, contenant des Mémoires très-

utiles

utiles au Commerce & à la Navigation, des Relations de la Tartarie, Siberie, Corée, Japon, Nord de l'Amerique, Miſſiſſipi, Géorgie, Nord de l'Europe, Ruſſie, Samojecie Iſlande, Groenland &c. 12. 10 *vol. fig. Amſt.* 1723. à *f* 15.

—— de Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement des Hollandois aux Indes Orientales, &c. 12. 12 *vol. fig. Amſt.* 1754. à *f* 18.

—— de Voyages de Fr. Coréal aux Indes Occidentales, Mexique, Perou, Chili, &c. avec les plans des principales Villes occupées par les Eſpagnols en Amérique, &c, 12. 3 *vol. fig.* ibid. à *f* 4. 10 *ſ.*

Réflexions ſur la Rhétorique, ſur la Poëtique, Dialogues ſur l'Eloquence par Meſſire François de Salignac de la Motte Fenelon, &c. 12. *Amſt.* 1730.

—— Sur la Poëſie Françoiſe par le Pere du Cerceau, ſur l'Eglogue & ſur la Poëſie Paſtorale par l'Abbé Genêt, &c. 12. *ibid.* 1730. à *f* 2. 10 *ſ.*

Relation abregée concernant la Republique des Jeſuites au Paraguai in 8. 1748. *Amſt.* à 6 *ſ.*

S.

SUite de la défenſe de l'Eſprit des Loix. 8. *Amſt.* 1751. à 5 *ſ.*

T.

TEſtament (nouveau) mis en Catéchiſme par demandes & par Réponſes, où l'on a conſervé le Texte ſacré en ſon entier, avec des courtes explications & annotations pour en faciliter l'intelligence par Mr. Polier Profeſſeur à Lauſanne in 8. 6 *vol.* 1756. à *f* 5. 5 *ſ.*

Traité de l'exiſtence de Dieu, de la Religion naturelle &c. par Mr. Clarke, 8. 3 *vol. Amſt.* 1727.

Triumvirat (le) ou la Mort de Ciceron tragédie par Mr. de Crebillon de l'Académie Françoiſe, repreſentée par les Comédiens François le 20 Décembre 1754. 8. *Amſt.* 1755. à 10 *ſ.*

V.

VIſites charitables par Drelincourt, 8. 3 *vol. Amſt.* 1732. à *f* 7.

Vie de Grotius avec l'hiſtoire de ſes ouvrages & des négociations auxquelles il fut employé, par Mr. de Burigny avec de nouvelles remarques 12 2. *vol. Amſt.* 1745. à *f* 1. 15. *ſ.*

—— le même. 4. 1 *vol.* à *f* 2.

—— (la) & les avantures du petit Pompée, Hiſtoire critique trad. de l'Anglois 12. 2 *vol. Amſt.* 1751. à *f* 1.

X.

XErxès Tragédie de Crebillon. 3. *Amſt.* 1749.

Anti Lucretius, ſive de Deo & Natura. libri novem E. S. R. E. Cardinalis Melchioris de Polignac Opus Poſt-humum; 8. 2 vol. Amſt. 1748. à *f* 1. 10. *ſ.*

Caſtruccii Bonamici de Rebus ad Velitras Geſtis Commentarius ad Trajanum Aquavivam Aragonium S. R. E. Principem Card. Montis &c. 8. Amſt. 1748. à 10. *ſ.*

Rumphy Herbarium Amboinenſe continens plantas quæ in Amboinâ & adjecentibus Inſulis reperiuntur, ſtudio Burmanni 4. tom. fol. cum 389. Tabulis Aeneis Amſt. 1741. à *f* 40.

LETTRE
D'UN HOMME DE PROVINCE
A
MONSIEUR ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENÉVE,

AU SUJET

De la VIIe. Lettre du VIIe. Tome de l'Année Littéraire 1755.



M. DCC. LVI.

La Critique pouvant être conſidérée comme une oſtentation de ſa ſupériorité ſur les autres, & ſon effet ordinaire étant de donner des momens délicieux pour l'orgueil humain, ceux qui s'y livrent méritent bien toujours de l'équité, mais rarement de l'indulgence. Défenſe de l'eſprit des Loix, page 177.

MONSIEUR,

LORSQUE votre excellent Discours sur les inconvéniens qui avoient accompagné les progrès des Arts & des Sciences, parut, j'étois bien éloigné de penser qu'on pût prendre un parti différent du vôtre. L'opinion que vous souteniez étoit tellement la mienne, je la croyois si bien fondée, que j'avois été surpris que l'Académie de Dijon en eût pû faire la matiere d'un problême.

Mais à quel point ma surprise n'augmenta-t-elle pas lorsque je vis toute la République Littéraire soulevée contre vous, & que j'entendis Chefs & Plébéiens crier au paradoxe? Dans les mouvemens de cette surprise, je mis plusieurs fois la main à la plume pour joindre mes forces aux vôtres; mais ayant examiné d'un sens plus rassis, & la nature de la question dont il s'agissoit & la maniere vague & superficielle dont votre opinion étoit attaquée, je ne fus pas longtems à m'appercevoir que la vérité de cette opinion, & la supériorité des talens que vous aviez montré en la défendant, étoient précisément ce qui vous avoit suscité ce grand nombre d'adversaires.

Je vis que les uns, & c'étoit la seule partie respectable, jaloux de conserver une illusion qui augmentoit les occasions d'exercer leur bienfaisance, sembloient craindre devoir, pour ainsi dire, rétrecir

la ſphére de leur générosité; que les autres, & c'étoit le plus grand nombre, indignés de voir ébranler les Autels qu'ils s'étoient érigés à eux-mêmes, ne combattoient pour les Lettres que parce qu'ils devoient aux Lettres tout leur luſtre, & en quelque façon leur exiſtence.

Ainſi, convaincu qu'il ne s'agiſſoit, de la part de vos adverſaires, que de prèjugés ou d'interêts, conconſidérant d'ailleurs que l'opinion que vous défendiez n'auroit pas tant choqué ſi elle eût été moins vraie, & qu'elle ne choquoit dans le fond que par les conſéquences, je pris le parti du ſilence, & je me contentai de rire en ſecret de la foibleſſe de ces beaux eſprits, qui ne prenant pas garde à l'intervalle immenſe que nos mœurs & le ton de toutes les nations policées ont mis entre cette vérité de pure ſpéculation & ſes effets réels, craignoient que votre opìnon une fois approuvée, ne diminuât le nombre de leurs admirateurs, & ne ramenât dans la ſuite la barbarie des premiers ſiécles.

Un ſeul de vos adverſaires me rendit le ſilence pénible, c'eſt le même qui me force aujourd'hui à le rompre au ſujet de votre nouveau Diſcours. Cet Auteur qui, conduit par une animoſité perſonnelle, & peut-être par un motif encore moins noble & plus littéraire, vous diſpute audacieuſement juſqu'aux talens mêmes dont l'éclat lui eſt inſupportable, & qui s'imaginant tenir en main le ſcéptre de la littérature, décide d'un ton ridiculement deſpotique ſur une matiere qu'il n'entend pas.

Il vous eſt impoſſible, Monſieur, de méconnoître à ces traits cet Ariſtarque inſtrus, qui ſe donnant pour ſucceſſeur à l'Ab. D. F. n'a hérité de lui que les défauts qu'on lui reprochoit, ſans pouvoir eſperer de

jamais atteindre à cette ſupériorité de lumieres, de pénétration & de bon ſens qui rendoit ſon maître ſi redoutable, & ſur-tout à cette adreſſe avec laquelle il ſavoit cacher les motifs ſecrets de ſes jugemens.

Oui, Monſieur, c'eſt lui, c'eſt cet Ecrivain périodique, qui, comme dit très-bien un des premiers génies de notre ſiécle, rend deux fois par mois au public un compte exact de ſes lectures qu'on ne lui demande pas. C'eſt cet Auteur qui, fier d'une certaine érudition claſſique, & à la faveur d'un ſtyle, quelquefois brillant à la vérité, mais preſque toujours ſouillé par le poiſon de l'envie, & ſans ceſſe dégradé par l'affectation puérile de bons mots & de fades plaiſanteries, dicte magiſtralement des préceptes que tout le monde ſait, parce qu'ils ne ſont pas de lui, & rend, de ſon autorité privée, des jugemens dont il croit modeſtement faire dépendre la réputation des Auteurs qu'il met en piéces.

C'eſt ſur-tout dans la Lettre par laquelle cet Auteur attaque votre dernier Diſcours, qu'on voit répandus avec profuſion tous les vices d'une mauvaiſe critique, & qu'on démêle ſans peine le caractére général de M. F. & ſon animoſité particuliere contre vous, & contre les plus illuſtres perſonnages de la République des Lettres. Cette Lettre eſt telle en un mot, qu'elle renferme ſeule tous les défauts dont fourmillent la plûpart de ſes autres Lettres, & qu'on ne peut la lire ſans une véritable indignation.

Ce ſentiment eſt peu fait pour vous, Monſieur, vous êtes dans une trop grande diſproportion avec votre critique ; mais il eſt un autre ſentiment qui peut vous conſerver chacun dans la poſition qui vous convient ; & c'eſt, ſelon toute apparence, à celui-là que vous vous en tiendrez. Pour moi, qui n'ai ni votre mérite

ni votre flégme, je me livre au premier avec d'autant moins de réserve que je n'ai aucun rang à ménager dans la République des Lettres, & que de quelque succès que soit suivie mon entreprise, je vous aurai toujours rendu publiquement un hommage que je renfermois avec peine en moi-même, & que je souhaiterois être pour vous de quelque prix, s'il n'y avoit pas trop d'ambition dans un tel desir.

Mon dessein dans cette Lettre est de poursuivre M. Freron avec autant d'ardeur qu'il a montré d'acharnement à vous défigurer dans son injuste critique. La disproportion de talens sera assez compensée par la bonté de ma cause; & si vous daignez me suivre de l'œil dans la carriere que je vais m'ouvrir, je me trouverai trop payé de ma bonne volonté & de mes efforts.

Pour ôter, avant tout, à votre adversaire la ressource maligne de me faire regarder comme un enthousiaste, ou comme un homme qui veut chercher, en vous défendant, la gloire qu'il a crû s'acquerir lui-même en s'attaquant à tout ce que nous avons de plus grands génies; je le préviens que je me propose de vous faire part dans une seconde Lettre de mes réflexions sur quelques-unes de vos opinions particulieres qui ne se trouvent pas d'accord avec mon sentiment. Il verra dans cette Lettre la différence qu'il y a entre une critique injuste & partiale, & les remarques d'un homme qui cherche à s'instruire plûtôt qu'à endoctriner ceux qui en savent plus que lui. Mais je brûle d'en venir aux mains avec ce faux Aristarque; je vais le suivre pas à pas; & si je ne puis venir à bout de rabattre son orgueil, je réussirai du moins à mettre dans tout leur jour ses paralogismes, ses infidélités & sa malignité.

Il débute, Monsieur, avec sa maladresse & son pédantisme ordinaire, par annoncer ce qu'on doit attendre de sa critique, & par décider que vous avez réduit en paradoxe *les Elemens Philosophiques concernant le citoyen*, par Hobbes; *le droit de la nature & des gens*, par Puffendorf; *le droit de la guerre & de la paix*, par Grotius; *le Traité de la Nature*, par Mallebranche; *les Loix Civiles*, par Domat; *le Gouvernement Civil*, par Locke; *l'Esprit des Loix*, par le Président de Montesquieu; *& le Droit naturel & politique*, par feu M. Burlamaqui. Tous ces Ouvrages, ajoute-t-il, sont ce que nous avons de meilleur, relativement au sujet sur lequel vous vous êtes, à son avis, exercé *bien gratuitement* après tous ces grands hommes.

Je suis bien certain que ce premier morceau, malgré la formidable énumération d'Auteurs qu'il contient, n'est pas ce qui a le plus coûté à M. F. quand il ne s'agit que de copier les noms des Auteurs & les titres de leurs Ouvrages, c'est bien-tôt fait. Cependant, j'ose lui dire qu'il étoit nécessaire qu'il nous citât quelque chose de ce *meilleur*, *relativement* au sujet que vous avez traité; peut-être aurions-nous deviné par la comparaison ce que veulent dire des *Ouvrages Philosophiques* réduits en paradoxe.

Mais comment ce critique peut-il vous reprocher de vous être exercé *gratuitement* sur la question dont il s'agit? Tous les grands hommes qu'il vient de nommer ont dit ce qu'il y avoit de meilleur à dire sur cette question; ils ne l'ont donc pas traitée comme vous, qui réduisant leurs sentimens en paradoxe, avez fait un Ouvrage qui n'est *ni utile*, *ni instructif*, *ni agréable*. Mais enfin, quel que soit cet Ouvrage, il est toujours nouveau; il n'est donc pas gratuit. Je

n'entens rien à ceci, à moins que *gratuitement* dans l'esprit du critique, ne veuille dire *paradoxalement*.

Tout ce qui perce à travers ces obscurités, c'est, Monsieur, la malignité de ce critique. Il a voulu dire que vous étiez trop petit pour traiter un sujet sur lequel de grands hommes avoient dit quelque chose. Mais où a-t-il pris la mesure dont il se sert pour distinguer les proportions entre les gens de mérite? La tient-il du public? Non très-certainement; c'est au taux de son orgueil & de son animosité qu'il apprécie les hommes.

Il faut voir ce gentil Aristarque sur votre Epitre Dédicatoire : c'est-là qu'il fait briller avec avantage le merveilleux talent qu'il a de dépecer les meilleurs Ouvrages, & d'en présenter les membres épars sous des qualifications arbitraires, dans le dessein de jetter du ridicule sur ce qu'il y a de meilleur, & en même tems de plus respectable. Je ne m'arrêterai point à ses insipides turlupinades. Malheur à lui! & à quiconque ne sera pas frappé d'admiration, & ne se sentira pas touché à la lecture de cette Epitre inimitable, vrai chef-d'œuvre dans ce genre, où sous les traits variés de l'éloquence la plus insinuante, on voit régner l'esprit de patriotisme, les sentimens les plus affectueux que la nature puisse inspirer, & sur-tout cette noble liberté qui sied si bien à la vertu & qui est elle-même une vertu dans une République.

L'endroit le plus odieux de la critique de cette Piéce, & que je ne puis m'empêcher de relever, est celui où M. F. tourne en ridicule le témoignage courageux & touchant que vous rendez, Monsieur, à la mémoire de votre pere. Il faut être bien possedé de la fureur de faire de l'esprit pour oser plaisanter sur

des ſentimens qui font autant d'honneur à votre cœur auprès des honnêtes gens, que la mauvaiſe plaiſanterie de ce critique avilit le ſien aux yeux de tout le monde. C'eſt à cet endroit reſpectable qu'il donne ironiquement le titre d'Oraiſon Funébre. Puiſſiez-vous, Monſieur, pour me ſervir d'un des traits familiers à M. F. faire bien-tôt avec des couleurs auſſi propres l'Oraiſon Funébre de ſes feuilles périodiques!

Vous avez fait entrer dans l'éloge des Miniſtres de Genéve, l'intelligence qu'ils entretiennent avec les gens de lettres. Ce critique qui ſaiſit avec avidité toutes les occaſions de vous courir ſus, rapelle ici, pour vous faire tomber en contradiction, votre opinion touchant l'inutilité des Arts & des Sciences. Je profiterai de ſa mauvaiſe volonté pour dire plus en détail que je n'ai fait, mon ſentiment ſur cette fameuſe queſtion qui a occaſionné la diſpute à laquelle M. F. donne ailleurs naïvement l'epithete d'importune: & ſans craindre la *ſaciété* du public, dont il ſera permis de douter tant que nous n'en aurons pas d'autre preuve que le témoignage de ce critique, je tâcherai d'étayer votre opinion de quelques réflexions que, peut-être, vous ne déſapprouverez pas entierément.

Je remarquerai d'abord que dans le grand nombre d'adverſaires qui ſe ſont élevés contre cette opinion, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul Philoſophe. Les Philoſophes étoient cependant les ſeuls Juges compétens; & il n'étoit ni juſte ni naturel de s'en rapporter dans cette affaire aux gens de lettres, trop intéreſſés à vous donner le tort pour y manquer. Auſſi n'a-t-on jamais vû dans aucune autre queſtion philoſophique plus de clameurs, plus de déciſions & moins d'exa-

men. Tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a écrit ſur cette matiere, ſe réduit à ceci.

Le ſentiment de M. Rouſſeau eſt un paradoxe inſoutenable, outre le cri général de la République des Lettres & de tout homme raiſonnable, il s'éleve contre lui une foule de raiſons, toutes plus frapantes les unes que les autres. Si cette opinion affreuſe prévaloit, que deviendroient ces Arts ſi néceſſaires, ſi utiles, ſi agréables? Ces Arts dont les heureux ſecours ne ſe bornant pas à nous mettre en état de ſatisfaire à nos beſoins les plus naturels, & par-là les plus preſſans, nous procurent encore des commodités innombrables, & un ſuperflu préférable à tout le reſte, puiſque c'eſt lui ſeul qui nous diſtingue, & qui nous fait ſentir la ſupériorité de notre exiſtence?

Que deviendroient ces Sciences admirables qui devant leur naiſſance aux Arts, ont enſuite, par un juſte retour, contribué à les perfectionner?

Que deviendroient ces Loix reſpectables, monumens de l'intelligence ſublime & de la ſageſſe profonde des Philoſophes qui les ont dictées?

Que deviendroit cette multitude d'Ouvrages d'eſprit de toute eſpéce, qui, vainqueurs du tems & des révolutions, aſſûrent l'immortalité aux anciens, & mettent les modernes en état d'y prétendre?

Que deviendroient enfin les Académies, s'écrie pathétiquement un de vos adverſaires? Hélas! tout diſparoîtroit. L'eſpéce humaine replongée dans l'ignorance & la barbarie, ne feroit plus que végéter. Les beſoins ſatisfaits groſſierement, tiendroient alors lieu de plaiſirs: un bon ſens mauſſade, & approchant plus de l'inſtinct que de l'eſprit, ſeroit le ſeul partage de l'homme ainſi dégradé. La brutalité, la violence

& même la cruauté, n'ayant plus de frein, désoleroient la société, & ne laisseroient de lieu qu'à la loi du plus fort.

Voilà, Monsieur, à peu près, ce que tous ceux qui ont écrit contre votre premier Discours nous ont donné pour des raisons. Un Philosophe qui auroit voulu examiner à fond la question dont il s'agissoit, seroit remonté à l'origine des Arts & des Sciences, les auroit suivis dans leurs progrès; & parvenu au période où ils se trouvent portés, il auroit réduit à leur juste valeur les avantages qu'on exageroit avec tant d'ostentation; ensuite nous faisant part de ses observations, & adressant la parole aux admirateurs des Belles-Lettres, il leur auroit dit: Dans l'examen que j'ai fait des différentes faces sous lesquelles l'histoire, les découvertes faites dans le nouveau monde, & les conjectures tirées de la nature de l'homme, nous présentent la société, j'ai vû que les hommes les plus heureux & les plus tranquilles étoient ceux dont les besoins & les commodités se trouvoient renfermés dans les objets qui les environnoient, & qu'ils pouvoient se procurer sans peine & sans art.

J'ai vû que les hommes n'ont été malheureux qu'à proportion que leurs desirs se multipliant avec les objets de leur jouissance, ils sont sortis des bornes que la nature leur avoit marquées.

J'ai vû le malheur de l'homme aller en augmentant à mesure que les Arts multipliant en apparence ses commodités & ses plaisirs, multiplioient réellement ses besoins & ses vices.

J'ai vû ces Arts si favorables à leurs inventeurs, ne servir dans la suite qu'à faire jouir d'heureux fainéans, & à avilir ceux qui les professoient. Parmi

ces heureux fainéans, il s'en eſt trouvé qui profitant de l'inutilité où ils vivoient, ont ſû tirer parti des Arts pour acquerir des connoiſſances qui ſans rien ajoûter de réel à leur exiſtence, flattoient cependant leur orgueil, & leur attiroient l'admiration du vulgaire ſtupide.

Les hommes, ajouteroit notre Philoſophe, en reprenant d'un peu plus haut, s'étant éloignés de leur ſimplicité primitive, & leurs deſirs s'entrechoquant par les obſtacles que chacun avoit à ſurmonter de la part de ſon ſemblable, eurent d'abord recours à la violence pour ſe procurer par la force ce que le droit naturel ne leur donnoit pas plus qu'aux autres. Mais comme cette maniere de jouir étoit pire que la privation même, il fallut en venir à des Loix, qui dans le commencement ne conſiſterent peut-être que dans de ſimples conventions : mais à meſure que les beſoins ſe multiplierent, que les Arts & les Sciences ſe perfectionnerent, & qu'il ſe trouva des hommes puiſſans pour les dicter, & des eſclaves pour les recevoir, ces Loix devinrent plus compliquées & plus nombreuſes ; elles formerent enfin un corps immenſe & un objet particulier de ſcience, lorſque les peuples devenus plus ingénieux, & s'étant procuré par des conquêtes ou par le commerce, les richeſſes & l'abondance de toutes ſortes de choſes, il y eut pour les particuliers une infinité de manieres d'acquerir & de conſerver ce qu'ils poſſedoient. Les Loix s'accrurent donc ſucceſſivement à meſure que les différens genres de pactions ſe multipliant avec les objets de poſſeſſion, multiplierent auſſi les connoiſſances de l'homme; mais la multitude de ces Loix ne put jamais égaler les moyens que l'audace & l'adreſſe de l'homme éclairé employerent pour les violer, & avec elles,

les paſſions qu'elles protégeoient & faiſoient naître tour à tour.

Ainſi, concluroit cet obſervateur, il eſt aiſé de voir que les Arts ſont nés de la cupidité qu'ils ont à leur tour fait monter à l'excès ; que les Sciences ſont un des ſuperflus introduits par les Arts, & que les Loix néceſſitées par la corruption & les vices que les Arts & les Sciences ont porté dans la ſociété, ſont dûes autant à la malice ingénieuſe des hommes, qu'à la pénétration & à la ſageſſe des Légiſlateurs.

Enſuite appréciant à leur juſte valeur les Arts & les Sciences portés au point où nous les voyons aujourd'hui, il diroit à leurs admirateurs : Qu'a gagné la ſociété dans la multiplication, dans le *perfectionnement* des Arts ? Des commodités, des agrémens, des aiſances ſans nombre, me direz-vous. Hé bien, je vous l'accorde ; mais comment pouvez-vous être aſſez aveuglés pour ne pas voir que tous ces avantages multiplient pour ceux qui ſont en état de ſe les procurer, les occaſions de privation, & augmentent les beſoins de ceux qui ne peuvent en jouir ? Et n'eſt-il pas certain que la privation d'un bien dont on a joui, eſt ſans proportion plus amere, plus douloureuſe que la jouiſſance de ce bien n'avoit été agréable ?

Au ſurplus, quand la poſſeſſion de tous ces avantages ſeroit imperturbable, à quoi nous menent-ils ? augmentent-ils nos facultés naturelles, nos forces, notre ſanté ? prolongent-ils notre vie ? Point du tout ; ils font préciſément le contraire ; &, graces à la perfection où l'on a porté les Arts, les ſens au lieu d'être plus fins, plus ſubtils, ſont pour la plûpart émouſſés : les forces ménagées par des ſecours qui les rendent inutiles, ſont totalement détruites par

l'ufage fréquent des douceurs que procurent les Arts; ces douceurs épuifent la fanté avec les forces, hâtent notre fin, & au bout du compte un homme à portée de jouir de tout ce que l'induftrie humaine a inventé de commodités & d'agrémens, meurt accablé de leur ufage, auquel l'habitude l'avoit rendu prefqu'infenfible.

A l'égard des Sciences, continueroit le Philofophe, elles paroiffent encore moins utiles que les Arts, parce que leurs prétendus avantages fe communiquent moins, & fe font moins généralement fentir. Elles font cependant plus d'illufion que les Arts, parce qu'elles femblent élever l'âme, & infpirent à l'homme une haute opinion de lui-même. C'eft par elles qu'il fe croit feparé des autres êtres animés par un intervale immenfe, & qu'il fent jufqu'où peut aller la portée de l'intelligence humaine. Mais ne s'exagere-t-il pas un peu trop à lui-même cette fupériorité? Et fi on le privoit du feul avantage ineftimable de l'immortalité de fon ame, feroit-il impoffible, en examinant les chofes à la rigueur, de lui prouver qu'il y a plus d'endroits, & d'endroits effentiels qui le raprochent des animaux, qu'il n'y en a qui l'élevent au-deffus d'eux. Mais fans entrer dans un examen qui nous meneroit trop loin, dites-nous, ô Savans! de quoi nous vous fommes redevables!

Eft-ce d'avoir cherché avec un foin laborieux les différens rapports qui peuvent fe trouver entre les différentes modifications de la matiere? d'avoir calculé, combiné ces différens rapports?

Eft-ce d'avoir trouvé par le fecours des objets qui étoient à la portée de tous vos fens, les moyens de mefurer les diftances entre d'autres objets que vous ne pouviez atteindre que de la vûe? d'en avoir fû

déterminer les mouvemens, prévoir les révolutions?

Eſt-ce d'avoir tenté d'expliquer comment une ſubſtance ſpirituelle pouvoit être miſe en action par une ſubſtance matérielle, & agir à ſon tour ſur la matiere? tandis que bien-loin de connoître la matiere, vous n'en connoiſſez qu'un petit nombre de propriétés; & qu'à l'égard de la ſubſtance ſpirituelle, vous êtes ſi éloignés d'en avoir aucune idée proprement dite, que vous n'en pouvez donner de ſon exiſtence que par des négations, c'eſt-à-dire, en niant de la ſubſtance ſpirituelle tout ce que vous affirmez de la matiere.

Eſt-ce enfin par les découvertes que vous avez faites dans la morale que nous devons vous eſtimer? Mais vous en êtes encore à vous connoître vous-mêmes; & tandis que vous vous conſommez en vains raiſonnemens ſur des principes ſyſtématiques, vous perdez & faites perdre de vûe aux autres le ſeul principe fondamental de la morale, je veux dire la révélation qui connoiſſant la foibleſſe de notre raiſon, n'a pas abandonné à l'incertitude de nos lumieres, cette partie ſi précieuſe, mais l'a au contraire fixée irrévocablement, en nous preſcrivant d'une maniere claire & préciſe nos obligations & nos devoirs.

Convenez, diroit notre Obſervateur aux Savans, que tout cela ne vaut pas le bruit que vous faites, & que ſi les Arts & les Sciences n'ont pas rendu l'homme vicieux, ils ont occaſionné des développemens qui ont réellement augmenté la ſomme de ſes vices: convenez, diroit-il aux admirateurs des Arts & des Sciences, que ces vertus ſociales que vous faites tant valoir, ces mœurs douces & polies que vous mettez en oppoſition avec la ruſtique ſimplicité, la

férocité, la barbarie des nations non civilisées, masquent, mais ne cachent pas aux yeux d'un observateur exercé, des cœurs aussi féroces, & quelquefois plus barbares que ceux des hommes les plus sauvages.

Convenez qu'en mettant nos mœurs en parallele avec les mœurs des nations grossieres, vous sentez de l'horreur pour certaines coutumes barbares en usage chez quelqu'une de ces nations, tandis que vous voyez avec indifférence des coutumes autorisées par nos mœurs & nos loix, & adoucies dans notre esprit par l'habitude, qui, quoique moins barbares par l'apparence, le sont beaucoup plus par les effets : en quoi vous êtes à peu près semblables à cet Historien Espagnol * qui décrivant de la maniere la plus touchante & la plus capable d'inspirer de l'horreur, la barbarie des Méxicains qui avoient sacrifié à leur Divinité quelques Prisonniers Espagnols, en leur fendant la poitrine, leur arrachant le cœur, & le présentant tout fumant à cette Divinité infernale, passe légerement sur le massacre d'une multitude innombrable de ces Méxicains, dont tout le crime étoit d'avoir voulu repousser d'injustes usurpateurs, & ne dit pas un mot de la cruelle avarice de ses compatriotes qui faisoient tranquillement griller à petit feu les pieds des plus riches de cette nation infortunée, pour les obliger à indiquer les endroits qui recéloient leurs trésors.

Convenez enfin que les hommes sont par tout les mêmes quant au fond ; & qu'en retranchant le pouvoir que vous attribuez aux différens climats, & la variété des circonstances originaires & particulieres à

* *Antonio de Solis.*

chaque

chaque peuple, il ne feroit peut-être pas impossible de calculer les vices & les vertus de tous les peuples, ainsi que les différentes modifications de ces vices & de ces vertus, si l'on pouvoit déterminer exactement le nombre & le dégré de connoissances de chaque peuple, & le nombre d'objets de cupidité : qu'au reste, les Arts & les Sciences peuvent bien énerver les hommes, mais non point les changer ; & que si des mœurs cultivées excluent les crimes réfléchis & barbares, comme un de nos premiers beaux esprits l'a dit des mœurs françoises, il faut en avoir l'obligation à la foiblesse d'organisation, à une certaine légereté de caractére & à la paresse d'ame qu'occasionnent ces mœurs, & qui ne comportent pas une certaine continuité dans les mouvemens violens : qu'au surplus, à la place de ces crimes noirs & réfléchis qui révoltent par leur atrocité, il régne parmi des nations très-policées des vices qui ne font gueres plus d'honneur à l'humanité, & qui font plus de tort à une grande partie de la société, que certains crimes caractérisés n'en font aux particuliers : d'ailleurs, les grands crimes ne sont que rares parmi ceux que l'éducation fait participer aux mœurs douces & polies ; & il n'y a malheureusement que trop d'exemples qui prouvent qu'un violent interêt peut suppléer au défaut de l'organisation & sortir l'ame de cette espéce de létargie où la tiennent enchaînée le luxe & toutes les commodités qu'il a introduites.

Mais enfin, faut-il renoncer aux Arts & aux Sciences, aux Belles-Lettres ? Faut-il se hâter de retomber dans les ténébres de l'ignorance & de la barbarie dont tant de nations sont sorties depuis tant de siécles ? Non sans doute, il n'est ni possible de le desirer, ni raisonnable de l'esperer ; & c'est une injustice qu'on vous a faite, Monsieur, en cherchant à soulever tous les esprits con-

tre vous par la peinture affectée de ces conſéquences. Il faudroit connoître l'homme moins encore qu'on ne le connoît, pour croire qu'une opinion philoſophique, quelque bien fondée qu'elle ſoit, puiſſe avoir des effets contre leſquels conſpirent, non-ſeulement l'orgueil des Sçavans & des gens de lettres, mais encore la prévention des ignorans. Cette prévention eſt la baſe la plus inébranlable de la réputation des gens à talens, parce qu'elle eſt inacceſſible aux efforts de la raiſon & du bon ſens.

D'ailleurs, ſi cela ne ſuffiſoit pas pour diſſiper les allarmes des lettrés & des amateurs, n'avoient-ils pas encore pour eux ceux mêmes qui s'efforcent de prouver l'inutilité des Arts & des Sciences ? Car enfin, il faut en convenir de bonne foi, la diſtance eſt immenſe entre la ſpéculation & la pratique. Ce penchant, ſoit inné, ſoit acquis, que nous avons tous pour la ſociété ; cette fureur bien innée de chercher à nous y diſtinguer par tous les moyens que le haſard des circonſtances met à notre portée, nous rendent chers & précieux ceux mêmes de ces moyens dont la réflexion nous fait ſentir en général le peu de ſolidité ; & en cela, comme en toute autre choſe, la raiſon a beau nous éclairer, c'eſt l'illuſion qui nous conduit.

Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veuille vous diſputer l'avantage d'être une exception à la régle générale ; mais Philoſophe comme vous l'êtes, peut-être ne diſconviendriez-vous pas, ſi l'on vous preſſoit un peu fort, que vous devez votre façon de penſer pratique à quelque circonſtance ſinguliere ; peut-être même iriez-vous juſqu'à avouer qu'attendu la conſtitution morale de notre être, la verité que vous avez gagnée ne vaut pas les illuſions dont vous vous êtes défait.

Mais au reste, la question que vous avez traitée, & sur laquelle j'ai hasardé mes réflexions, n'est ni moins intéressante, ni moins curieuse que tant d'autres qui ont exercé les plus belles plumes de l'univers. C'est une question proposée par des Philosophes qui n'a pas plû à des gens d'esprit; mais leur vanité blessée les mettoit-elle en droit de faire à ces Philosophes un crime de leur curiosité, & à vous, Monsieur, un plus grand de vos lumieres?

Je termine ici une digression qui peut-être vous paroîtra moins longue encore que déplacée; mais les Philosophes connoissent trop bien de quelles foiblesses les hommes sont capables, pour n'être pas indulgens. Je m'étois essayé sur cette question avant que votre Discours parût; & pour ne pas perdre tout ce que j'avois fait alors, j'ai saisi l'occasion, ou plûtôt le prétexte qui s'est présenté d'en donner cette espéce d'exquisse. Que M. F. se pardonne de m'avoir ouvert un tel champ, c'est probablement la seule obligation que je lui aurai de ma vie. Je reprens la trace de ce critique.

Vous avez dit, Monsieur, dans un endroit de votre Préface, que ce n'étoit pas une légere entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un état, (l'état de nature) qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, & qui probablement n'existera jamais.

Dans le commencement de votre Discours vous dites de ceux qui ont parlé du droit naturel, qu'il ne leur est pas même venu dans l'esprit de douter que l'état de nature eût existé, tandis qu'il est évident par la lecture des livres sacrés, que le premier homme ayant reçû immédiatement de Dieu des lumieres &

des préceptes, n'étoit point lui-même dans cet état; & qu'en ajoûtant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien, il faut nier que même avant le déluge les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature.

Vous dites tout de suite » Commençons donc par » écarter tous les faits, car ils ne touchent pas à la » question. Il ne faut pas prendre les recherches dans » lesquelles on peut entrer à ce sujet pour des véri- » tés historiques, mais seulement pour des raisonne- » mens hypothétiques & conditionnels, &c.

» La Religion, ajoutez-vous encore, nous ordon- » ne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hom- » mes de l'état de nature, ils sont inégaux, parce » qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous » défend pas de former des conjectures tirées de la » seule nature de l'homme & des êtres qui l'environ- » nent, sur ce qu'auroit pû devenir le genre humain » s'il fût resté abandonnné à lui-même.

J'ai entendu tout simplement en lisant ces trois endroits de votre ouvrage, que le pur état de nature pouvoit, philosophiquement parlant, n'avoir point existé; que même, en ajoutant aux écrits de Moïse la foi qui leur est dûe, il faut nier que cet état ait existé, même avant le déluge; mais que la Religion nous enseignant que Dieu a tiré lui-même les hommes de l'état de nature, il falloit croire que cet état avoit existé; que cependant la Religion ne nous défendoit pas de former des conjectures sur ce qu'auroit pû devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même.

Mais c'est bien autre chose en vous lisant dans M. Freron. Plus de distinction entre l'hypotése philosophique, l'autorité des livres de Moïse, & le précepte

de la Religion. Tout est, Monsieur, sur Votre compte, vous dites là; l'*Etat de nature n'existe plus, n'existera probablement jamais, & n'a peut-être jamais existé, il faut nier que les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature. La Religion nous ordonne de croire que Dieu ayant tiré lui-même les hommes de l'état de nature, ils sont inégaux.* Il faut voir aussi le brillant & léger morceau de Logique antithètique qui suit ces morceaux de découpure; & comme les contradictions que l'ingénieux Critique a sçû créer par cet arrangement, y sont joliment ballottées. L'admirable talent que celui de la Critique! surtout quand il est employé avec adresse, au moyen de deux ou trois morceaux détachés finement d'un Ouvrage, & ensuite rapprochés les uns des autres, sans autre distinction que quelques petits points, on donne carriere à sa bonne volonté & à son imagination, & l'on est en état, quand on veut, de faire déraisonner la raison même. Oui assurément cela est merveilleux, & très-propre surtout à donner une juste idée des Livres & du talent des Auteurs, à ceux qui ne sont pas à portée d'en juger par eux-mêmes.

Rien de plus vrai & de plus frappant que cet endroit de votre Préface; » Tous les progrès de » l'espéce humaine, l'éloignant sans cesse de son » état primitif, plus nous accumulons de nouvelles » connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens » d'acquérir la plus importante de toutes; & c'est » en ce sens à force d'étudier l'homme, que nous » nous sommes mis hors d'état de le connoître. » Oui, Monsieur, les connoissances que nous acquérons, l'étendue qu'elles paroissent donner à notre ame, la haute idée qu'elles nous inspirent de nous

mêmes ſont les plus grands obſtacles qui ſe ſoient oppoſés à la connoiſſance de l'homme. Comment en effet venir à bout de diſſiper entierément les illuſions de l'amour propre ? Comment pouvoir réduire l'homme, cet être capable de tant de belles connoiſſances, au point de petiteſſe où il faut qu'il ſoit réduit ſi l'on veut le connoître ! Cette idée même de vouloir ſe connoître a quelque choſe de ſi grand, de ſi ſublime, qu'elle ſuffit ſeule pour empêcher la réduction qu'il faudroit faire. Voilà, Monſieur, les préventions avec leſquelles les gens de génie ſe ſont mis à la recherche dont nous parlons ; faut-il s'étonner après cela s'ils y ont fait ſi peu de progrès ? Ils ont voulu meſurer l'homme d'après l'idée de grandeur qu'ils s'en étoient faite ; & comme il s'en falloit beaucoup que le réſultat d'un détail bien approfondi, répondît à une ſi haute idée ; & que cependant cette idée leur étoit chere, ils l'ont calfeutrée de certaines définitions qui ne définiſſent rien ; mais qui ſervent ſelon eux à prouver que l'homme eſt un être indéfiniſſable. C'eſt, diſent-ils, un compoſé de grandeur & de miſere, de force & de foibleſſe, de lumieres & de ténébres, de vices & de vertus ; tel eſt le réſultat de toutes les recherches des premiers Philoſophes, & le texte de celles qu'ont entrepris ceux qui les ont ſuivis, ne ſommes-nous pas bien avancés ?

M. Fréron n'attaque pas le Philoſophique de cet endroit de votre Préface, & il ſeroit à ſouhaiter pour lui qu'il eût toujours été auſſi ſobre, car ſon fort n'eſt pas de parler Philoſophie ; tous ſes Ouvrages en ſont une preuve, & nous aurons dans la ſuite de cette Lettre plus d'une occaſion de nous en convaincre. Il ne trouve point non plus ici le petit mot pour

rire ; mais comme il falloit qu'il y trouvât quelque chose, il y trouve, Monsieur, une contradiction avec ce qui suit dans la même Préface ; & voici comme il s'y prend.

Il vous Paraphrase à son ordinaire, & dit, M. *Rousseau croit appercever les véritables fondemens du droit naturel dans ces deux principes ; l'un est le soin de notre propre conservation, l'autre est la répugnance que nous avons de voir souffrir ou périr notre semblable. Voilà*, continue le Critique, *les seuls fondemens du droit naturel, que personne, suivant l'avis de M. Rousseau n'a vûs jusqu'à présent ; mais qu'on pourroit peut-être connoître un jour, à force de recherches & d'expériences ; surquoi il est à propos de remarquer*, c'est toujours le Critique qui parle, *que M. Rousseau a dit plus haut qu'en acquérant de nouvelles connoissances l'homme s'éloigne sans cesse de son état primitif, & se met hors d'état de connoître sa véritable nature : il dit maintenant qu'à force d'étude & d'expériences ; c'est-à-dire, à force d'acquérir des connoissances nouvelles, on pourra parvenir à connoître la nature de l'homme dans son état naturel & primitif.*

Voici à présent, Monsieur, comme j'aurois exposé votre sentiment si avec le même respect que j'ai pour la vérité, j'avois eu la vanité d'entreprendre l'analyse des Ouvrages d'autrui.

M. Rousseau, aurois-je dit, prétend dans sa Préface, que la connoissance de l'homme qui seroit très-nécessaire pour traiter pertinemment la question proposée sur la cause de l'inégalité parmi les hommes, est la plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines ; que l'homme ne peut venir à bout de se voir tel que l'a formé la nature à travers tous les changemens que la succession des temps

& des choses a du produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de son propre fonds, d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif; que tous les progrès de l'esprit humain l'éloignant sans cesse de cet état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, celle de nous mêmes.

Ce n'est, dirois-je, d'après vous, Monsieur, que dans ces changemens successifs de la constitution humaine, qu'il faut chercher la premiere origine des différences qui distinguent les hommes. M. Rousseau, continuerois-je, ajoute qu'il n'ose pas se flatter d'avoir vû ce qui lui paroît si difficile à voir; qu'il a commencé quelques raisonnemens, hasardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question, que dans l'intention de l'éclaircir, & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément, dit M. Rousseau, aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme.

Mais, assure notre Philosophe, les plus grands Philosophes ne seront pas trop bons, pour découvrir & diriger les expériences qui peuvent conduire à la connoissance de l'homme naturel; & pour déterminer quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la Société, il ajoute que ces recherches si difficiles à faire, & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui dérobent la connoissance des fondemens réels de la Société.

Qu'auroit vû le Lecteur dans cette courte ana-

lyſe, où j'ai ſuivi autant, je crois, qu'il ſoit poſſible le fil de vos idées? Il auroit vû, Monſieur, ce que tout autre qu'un Critique acharné, a vû dans votre Préface même; il auroit vû les obſtacles qui dérobent en général l'homme à ſa propre vûe; il auroit vû les recherches qu'il étoit néceſſaire de faire pour détruire ces obſtacles, & la difficulté de trouver & d'exécuter, dans le ſein de la Société, les expériences qui peuvent conduire à la connoiſſance de l'homme naturel, & conſéquemment à celle des fondemens réels de la Société.

Mais ces recherches, dira M. Fréron, ces expériences ne ſont-elles pas des connoiſſances nouvelles, & n'avez-vous pas dit plus haut qu'à meſure que nous acquérions de nouvelles connoiſſances, nous nous ôtions les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, celle précisément qui feroit l'objet de ces recherches? Mauvais ſophiſme! qui porte ſur l'abus que fait le Critique du mot connoiſſance, en confondant artificieuſement le ſens de ce mot, qui dans un autre endroit veut dire évidemment les connoiſſances qui ornent & en orgueilliſſent l'eſprit, avec le ſens tout différent de ce même mot appliqué aux recherches dont il s'agit, mot qui, dans ce cas, ne peut ſignifier que des connoiſſances préciſément deſtructives de l'empire des premieres, & auſſi difficiles à acquérir, qu'il eſt difficile d'en tenter la recherche. En un mot, il n'y a pas plus de contradiction dans tout ceci qu'il n'y en auroit dans un homme qui long-temps dupe de certaines connoiſſances, ſe ſeroit cru en état de juger hardiment de tout, & qui dans un bon inſtant de réflexion s'appercevant qu'il s'étoit mal-à-propos fait illuſion, & qu'il n'étoit pas tout à fait auſſi grand-homme qu'il

ſe le croyoit, renonceroit tout à coup à l'abus de ces connoiſſances, & préféreroit le parti de cultiver ſa raiſon & ſon cœur à celui de gâter ſon eſprit & de défigurer les ouvrages des autres.

M. Fréron ne vous pardonne pas, Monſieur, de vous être ſuppoſé dans le Lyceé d'Athènes, vous avez eu beau ne vous y placer que comme répétant les leçons de vos maîtres; vous avez eu beau faire d'une manière ingénieuſe, l'honneur à nos modernes de les comparer aux Platons, aux Xénocrates, vous n'avez pû vous ſauver du reproche de vanité. Tout autre que ce Critique auroit à ſa place craint la récrimination; mais il eſt trop convaincu de la ſupériorité de ſon mérite pour croire qu'il lui ſoit poſſible de paſſer les bornes de la modeſtie; ainſi lorſque d'un ton déciſif & abſolu, il prononce que votre Epître Dédicatoire n'en eſt pas une, que votre Préface eſt étranglée, & que votre Ouvrage en général, n'eſt ni utile, in inſtructif, ni agréable, il ne fait qu'uſer légitimement de ſes droits. Mais qui vous a donné à vous, Monſieur, celui d'élever la voix pour dire, *ô homme! Ecoute voici ton Hiſtoire?* Sçavez-vous bien que cela eſt ridicule, & qu'il n'eſt permis ni à vous ni à *certaine bande Anſéatique* de prétendus Philoſophes d'employer dans votre proſe, les tours que vous jugez les plus propres à la rendre ou plus forte, ou plus noble, ou plus perſuaſive, ſans en avoir auparavant obtenu la permiſſion de M. Fréron?

Mais quelle eſt cette bande Anſéatique de prétendus Philoſophes? Oh! Monſieur, cela ne ſe devine pas tout d'un coup, & je vous avouerai ingénument, que je me ſens très-flatté d'avoir découvert ces Philoſophes dans la Lettre même que j'exa-

mine. Ce n'eſt pas un petit effort d'imagination, & un Provincial peut certainement en tirer vanité. Ces prétendus Philoſophes ſont, Monſieur, les *Diderot*, les *Duclos*, les d'*Alembert*. Mais ſurquoi devinez-vous cela, me direz-vous? Surquoi? Sur la maniere ſeule dont leurs noms ſe trouvent écrits dans un autre endroit de cette Lettre. Prenez-garde, je vous prie, à ce tour d'imagination & de fineſſe de la part de M. Fréron, en rapportant dans cet endroit une de vos notes, où ſont énumérés tous les Grands Hommes, dont le témoignage doit avoir le plus d'autotité, il écrit les noms des vrais Philoſophes en caracteres Italiques, & ceux des prétendus Philoſophes en gros caracteres Romains, les grands Philoſophes en petites lettres, les petits Philoſophes en grandes lettres! Cela eſt admirable! & quel autre que M. Fréron pouvoit mettre de l'eſprit juſques dans la maniere d'écrire les noms propres! C'eſt donc en gros caracteres que ſont écrits les noms de Meſſieurs *Diderot*, *Duclos* & d'*Alembert*. Mais ne vous trompez-vous pas? Les caracteres ne pourroient-ils pas être en proportion avec le mérite de ces Meſſieurs? Non, Monſieur, je ne me trompe pas. M. Fréron faiſoit à M. de *Monteſquieu*, petit caractere, l'honneur de l'eſtimer. Cet Auteur immortel, avoit fourni à notre Critique la premiere occaſion de mettre au jour ſes talens Philoſophiques dans ces excellentes, & très-inſtructives réflexions qu'il nous a données ſur l'Eſprit des Loix, où M. Fréron, prouve dans plus d'un endroit, qu'il a quelque fois entendu ſon Auteur. Vous ſçavez d'un autre côté, que M. *de Buffon*, auſſi petit caractere, a fait une Hiſtoire Naturelle fort eſtimable, de l'aveu de ce Critique, & que M. l'Abbé *de Condillac*, encore petit carac-

tere, a donné au Public un très-bon traité des Syſtêmes.

Voulez-vous du plus ingénieux encore ? Faites attention à cet Ours Phyſique, à cet Ours Métaphyſique & Moral, ſubſtitués habilement à l'homme ſauvage Phyſique, à l'homme ſauvage Métaphyſique & Moral. Mais ne riez pas, s'il vous plaît, admirez ſeulement la juſteſſe de la comparaiſon, & ſurtout cette maniere vraiment Philoſophique, d'évaluer les proportions entre l'ame de l'homme & celle de l'ours, par moitié, par tiers, par quart, ou autre quantité quelconque. Mais pourquoi M. Fréron a-t-il pris un ours plutôt que tout autre animal ? Comptez, Monſieur, qu'il a eu ſes raiſons. Je voudrois bien avoir les miennes pour mettre ſur le tapis un Singe Critique. Je me plairois beaucoup à rechercher dans quelles proportions pourroit être l'eſprit total d'un tel Singe, avec la moindre partie de l'eſprit d'un bon Critique.

Nous voilà arrivés à du Philoſophique, nous allons voir comment s'en tirera le profond M. Fréron.

Vous avez dit qu'au commencement des Langues, l'infinitif fut le ſeul temps des verbes. Ignoriez-vous, Monſieur, que l'infinitif n'étoit pas un temps, mais un mode ? Non certainement. Vous vouliez dire, que quand les verbes commencerent à ſe former, ils n'eurent point d'abord de temps, & que l'infinitif ſe préſenta le premier ; vous vouliez le dire, & vous l'avez dit, pour tout homme qui cherche des idées plutôt que des mots. Mais cette minutie ne devoit arrêter que M. Fréron, paſſons à du plus ſérieux, à cet endroit où commence à ſe développer ſon génie Philoſophique.

Dire que l'on commença par l'infinitif, prononce notre Critique, c'eſt dire, contre votre propre ſentiment, que l'on commença par les idées abſtraites. Il explique enſuite, bien gratuitement pour le coup, comment l'infinitif contient une idée abſtraite. Voilà ce que c'eſt de ne pas entendre ce qu'on critique, & de vouloir faire venir ce que l'on cherche à l'idée que l'on a des choſes connues. Vous cherchez, Monſieur, quel dut être dans la formation du langage le premier temps des verbes, & vous trouvez que ce fut par l'infinitif qu'ils commencerent. Que fait M. Fréron? Il prend bonnement votre infinitif, unique partie du verbe dans le temps hypothètique dont vous parlez, pour l'infinitif des verbes qui ſont parvenus dans la ſuite à avoir toutes les modifications néceſſaires pour exprimer les temps, le nombre & les perſonnes, & ſans penſer que nous n'en ſommes venus à voir dans l'infinitif une idée abſtraite, que par le moyen de toutes les autres idées, que les autres modifications des verbes nous ont procurées, il veut que le premier mot que les hommes employerent pour marquer, action ou paſſion, s'il étoit infinitif, préſentât à l'eſprit de ces hommes groſſiers une idée abſtraite. S'il n'y avoit pas du ridicule à élever ſa voix, je m'écrierois : O Critiques, Ecoutez! & apprenez par l'exemple de M. Fréron, à être plus circonſpects que lui, ſur ce que vous n'entendrez pas! L'infinitif dont parle M. Rouſſeau, eſt le premier ſon qui accompagné d'un certain mouvement, ou d'un certain geſte, ou joint aux noms déja inventés de quelques objets, ſervit aux premiers hommes à marquer une action, une ſituation, ou un deſir. Il eſt certain que ces hommes n'ayant alors aucune idée de la durée, & en-

core moins de ſes modifications, ne purent par ce premier ſon, marquer aucun temps, & que ſi l'on ne peut diſconvenir qu'un tel ſon ne fut toujours accompagné d'une circonſtance préſente, il n'en eſt pas moins vrai qu'il ne pouvoit rien avoir en lui-même qui marquât plutôt le préſent que le paſſé ou le futur. Ce ſon avoit donc les qualités de l'infinitif, il a donc pu être appellé tel par M. Rouſſeau.

Il y a plus. On peut aſſurer que les connoiſſances de l'homme, & les manieres de les exprimer, s'étant réciproquement multipliées, les verbes en ſe perfectionnant retinrent chacun pour infinitif le premier ſon qui avoit ſervi à les former. En effet, quelle auroit été la raiſon des hommes pour donner à ce ſon une autre terminaiſon afin d'en faire un infinitif, tandis qu'il étoit tel originairement? Ce ſentiment peut trouver, même actuellement, une ſorte de preuve dans les Langues vivantes, s'il y en a qui ayent conſervé des verbes anciens dans leſquels l'infinitif ſerve à marquer différens temps, différentes perſonnes, différens nombres, par le moyens des différens ſons dont ils ſont précédés, comme je crois l'avoir reconnu dans la langue Angloiſe. C'eſt ſur quoi je m'en rapporte à M. Fréron, qui joint à tant d'autres connoiſſances, celle de la langue Angloiſe & de pluſieurs autres Langues.

Voici encore du Philoſophique. Il réſulte de ce que vous avez dit, Monſieur, dans le commencement de la premiere partie de votre Diſcours que toutes les connoiſſances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquierent que par l'enchaînement des idées, & ne ſe perfectionnent que ſucceſſivement, ſemblent être tout a fait hors de la portée de l'homme ſauvage, *faute de communication*

avec ses semblables. Cette proposition que M. Fréron a formée sur vos détails est si évidente par elle même, qu'il n'a pu à son sujet que continuer à montrer la fureur qu'il a d'attaquer tout ce qui vient de vous. *Il faut*, dit ce Critique, *convenir avec le Pere Buffier, que l'on ne sçauroit raisonner si l'on n'a pas de mémoire; il faut aussi tomber d'accord avec Wolf, que l'on ne sçauroit avoir de mémoire, si on n'a pas des signes pour retenir les pensées. Dès qu'on a des signes pour retenir les pensées, ont peut avoir de la mémoire, dès qu'on peut avoir de la mémoire, on peut raisonner : Or l'homme même sauvage auroit eu des signes, sçavoir les gestes & l'articulation, le raisonnement n'auroit donc pas été une chose impossible pour lui.* donnons à l'homme sauvage de M. Fréron *de la communication avec ses semblables*, le raisonnement de ce Critique sera bon, & ne dira rien de contraire à ce que vous avez dit: ainsi M. Fréron à qui il en coutoit peu d'ajouter cette petite condition à sa mineure, est coupable d'infidélité s'il l'a supprimée à dessein, & d'ignorance, s'il a cru vous faire déraisonner en déraisonnant lui-même.

Ce Critique continuant à nous donner des traits de son génie Philosophique, mais sans abandonner le soin précieux de faire briller son esprit, vous paraphrase encore ici, & vous fait dire : que l'homme dans l'état de nature n'auroit aucun des vices qui viennent de l'esprit, des connoissances, de la réflexion; que dans un état où il n'y auroit aucune espece de propriété, aucun rang, aucune préséance, on ne connoîtroit ni l'intérêt, ni l'ambition, ni tous les crimes que ces deux passions ont fait naître : que dans un état, enfin où toute espece de sociabilité seroit détruite, on seroit exempt de tous les vices de

la Société. Tout cela résulte véritablement de vos réflexions ; mais pourquoi le Critique n'a-t-il pas rapporté vos termes précis que voici ? » Il paroît » d'abord que les hommes dans cet état (l'état » de nature) n'ayant entre eux aucune sorte de re- » lation morale, ni de devoirs connus ne pouvoient » être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices » ni vertus. M. Fréron avoit de bonnes raisons pour préférer sa paraphrase à vos propres termes ; il vouloit d'abord se ménager l'avantage Philosophique de tirer lui-même de vos principes, la conséquence que l'homme dans l'état de nature n'auroit point eu de vertus ; avantage perdu pour lui ; s'il rapportoit le passage qu'on vient de voir. Un autre avantage bien plus solide, bien plus brillant, c'est d'avoir pu substituer un morceau très-sublime & très-instructif sur la liberté, aux raisons prises du *défaut de relation morale & de devoirs connus*, & cela pour prouver que vous aviez dit ce que vous aviez dit ; sçavoir, que l'homme dans l'état de nature n'auroit eu ni vices, ni vertus. Vous l'avez dit, il est vrai avec une sorte de restriction ; mais cette restriction s'évanouit dans la suite de vos réflexions, & cela n'a pas échappé à la pénétration du Critique. Nous lui avons, il faut l'avouer, de grandes obligations de son adresse à se créer les moyens de faire briller ses talens ; cette adresse nous a valu un excellent & très-ingénieux morceau de Logique sur la liberté, & une réflexion non moins instructive, non moins ingénieuse, par laquelle ce Philosophe incomparable nous apprend cette vérité ignorée jusqu'ici, que l'homme n'auroit pas même les vices de la bête, *si toute l'espece humaine étoit changée en une vaste forêt, & que chaque individu de*

vînt un arbre. Ce n'eſt pas là, Monſieur; de la Métaphyſique fauſſe & obſcure comme la vôtre.

Voici M. Fréron arrivé à la ſeconde partie de votre Diſcours, & au période de ſon génie auſſi brillant que profond. Soutenant toujours votre caractere, dit ce Critique, *vous êtes entouré de beaucoup de lueurs fugitives, ſans jamais voir la lumiere étincelante de l'évidence, & ſans jouir du repos imperturbable de la certitude.* La belle peinture! Les belles couleurs! Un Auteur qui par ſon caractere eſt entouré de beaucoup de *lueurs fugitives*, & ne peut à cauſe de ce caractere jamais voir *la lumiere étincelante de l'évidence*, ni jouir du *repos imperturbable* de la certitude. Il faut en convenir cela eſt magnifique. Mais l'habile peintre, ne s'eſt-t-il pas expoſé à de juſtes reproches? Pourquoi, s'il lui plaît avoir attendu juſqu'à préſent à nous apprendre, que ſi vous déraiſonniez ſans ceſſe, ſi vous tombiez à chaque pas dans des contradictions, c'étoit à cauſe de votre caractere? Auroit-il encore ſes raiſons? En attendant qu'il veuille nous les expliquer, voyons ſi le flambeau *étincelant* de ſa critique chaſſera entierement *ces lueurs fugitives*, & nous procurera la lumiere de l'évidence. Hélas! nous nous en flatterions vainement, puiſque ce flambeau ne peut pas même ſervir à celui qui le porte pour diſcerner ce qui eſt dans votre Ouvrage. C'eſt une eſpece de flambeau magique qui fait voir ce qui n'eſt pas, & dérobe à la vûe les objets qui ſont le plus à ſa portée.

Vous n'avez pas, dit M. Freron, expliqué le paſſage de l'état de non-propriété à celui de propriété. & qu'avez-vous donc fait, Monſieur, depuis la page 96 juſqu'à la 118? Qu'il me ſoit permis de croire que

dans cette partie de votre Discours vous avez expliqué par quelles gradations l'homme parvint à l'état de société, & de là à celui de propriété, ou que M. F me fasse la grace de m'indiquer ce que j'ai lû; car encore faut-il que j'aie lû quelque chose. Mais voici apparemment la raison qui a empêché ce critique de voir cette explication; c'est qu'elle ne vous étoit pas possible; Pourquoi? parce que l'homme auroit toujous ignoré le passage de l'état de non-propriété à celui de propriété, *supposé que la nature l'eût destiné à la non propriété, comme ce passage est ignoré par les* Lions. *Qu'est-ce qui eût porté effectivement l'homme sauvage a franchir la barriere? La nature? Elle lui crioit de la respecter. L'Art? il ne le connoissoit point.*

Je vais supposer que M. F. vous impute ici clairement d'avoir dit que l'homme étoit destiné par sa nature à la non-propriété. Je fais plus; je suppose que cette proposition soit clairement énoncée dans votre ouvrage, que ce critique tâche d'en prouver la fausseté; que dans toutes les opérations de la simple nature, il nous en montre une seule, soit dans celles qui regardent notre individu, soit dans celles qui concernent les objets dont il est environné; qu'il en montre, dis-je, une seule qui attribue à l'homme le moindre droit exclusif à la propriété.

C'est là ce qu'il falloit faire, & non pas de l'esprit. Que signifie en effet cette prétendue barriere que le critique veut nous faire voir dans votre hypothése? Tant s'en faut que la nature ait opposé aucune barriere à la cupidité, à l'ambition de l'homme; que c'est au contraire de sa main qu'il tient cette perfectibilité, cet amour du bien être qui ont donné la naissance à ces deux passions, & à toutes celles qui en dérivent. La nature ne crioit donc pas à l'homme de res-

pecter cette barriere imaginaire ; mais elle lui crioit de ſaiſir tous les moyens qui ſe préſenteroient de mieux être; & l'homme dont la perfectibilité n'acqueroit ſes développemens que ſucceſſivement, & à proportion que ces moyens de mieux être ſe multiplioient, ne s'appercevoit pas qu'à meſure qu'il comptoit s'avancer vers ſon bonheur, il s'en éloignoit réellement. Voilà, Monſieur, ſi je ne me trompe, votre doctrine ; voilà ce qu'auroit vû M. F. s'il avoit voulu le voir. Et ce que vous dites dans un endroit de votre Diſcours, que la nature nous avoit preſcrit une maniere de vivre ſimple, uniforme & ſolitaire, ne fait aucune contradiction ; c'eſt une ſimple peinture de l'homme, conſidéré comme ſortant immédiatement des mains de la nature, & n'ayant encore trouvé aucune occaſion propre au développement de ſes facultés morales. Je réſiſte aux idées qui me viennent ſur cette partie, & je les renvoie à ma Lettre ſuivante.

Mais de ce que la nature nous a donné de facultés, du développement deſquelles ont réſulté la ſociété & toutes ſes ſuites, doit-on conclure, comme l'a fait l'Auteur modéré d'une Lettre inſerée dans le Mercure d'Octobre 1755, que l'inégalité des conditions eſt naturelle à l'homme ? C'eſt, à mon avis, comme ſi l'on concluoit de toutes les différentes formes que l'induſtrie humaine a données à certaine partie de la matiere, que ces formes ſont naturelles à ces parties, ou, pour me ſervir d'une comparaiſon plus analogue à mon objet préſent, c'eſt comme ſi l'on diſoit que la nature ayant doué M. F. d'une certaine organiſation propre à en faire un bel eſprit, elle le deſtinoit à faire de mauvaiſes critiques de très-bons ouvrages.

La critique détaillée de la ſeconde partie de votre

Discours, est terminée, Monsieur, par une nouvelle contradiction que M. F. a sû créer encore par le pouvoir ordinaire de son talent admirable. Il vous fait dire dans la premiere partie, que selon la destination de la nature l'homme devoit être toujours sauvage; c'est-à-dire, vivre seul, & vivre conséquemment dans le meilleur état pour lui. Dans la seconde partie, vous dites que plus on y réfléchit, plus on trouve que l'état de société naissante étoit le meilleur à l'homme. *L'état de solitude est le meilleur, l'état de non solitude ou de société naissante est le meilleur de son côté; que M. Rousseau*, dit ce critique, *tâche donc de s'accorder avec lui-même*; & que M. F. tâche seulement de lire. Eh quoi! lui seroit-il plus difficile de vous comprendre, qu'il ne vous l'a été de vous rendre aussi clair? Je vais donc lire pour lui.

Vous avez, Monsieur, dans la premiere partie de votre discours, relevé les avantages physiques de l'homme sortant à peine des mains de la nature. Vous avez mis en opposition la santé, la force, l'agilité & le repos d'esprit dont il dut jouir dans cet état, avec les maladies, les fatigues, l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états de la société policée; & vous avez dit que nous aurions évité presque tous ces maux, en conservant la maniere de vivre simple, uniforme & solitaire qui nous est prescrite par la nature.

Dans la seconde partie, vous suivez les progrès des connoissances humaines, & vous arrêtant au point où l'homme placé à des distances égales de la stupidité des brutes, & des lumieres funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à per-

ſonne ; vous dites que ce période du développement des facultés humaines, tenant un juſte milieu entre l'indolence de l'état primitif, & la pétulante activité de notre amour propre, dut être l'époque la plus heureuſe & la plus durable ; & vous ajoutez que plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins ſujet aux révolutions, le meilleur à l'homme. Il faut renoncer à lire, ou convenir que vous avez dit & voulu dire que l'état primitif de l'homme étoit meilleur que celui où il ſe trouve actuellement, & que l'état moyen placé entre la ſtupide ſimplicité des premiers hommes & les ſubtils rafinemens des derniers, étoit le meillenr de tous.

Après s'être auſſi-bien tiré en détail de ſa critique ; M. F. ne pouvoit mieux faire que de la terminer par des traits généraux qui complétaſſent l'idée qu'on s'étoit déja formée de ſon grand ſens ; auſſi n'y manque-t-il pas.

Il commence d'abord par vous imputer le Plagiat ; & d'avoir tiré *du Gouvernement civil de* LOCK, tout le fonds & la plûpart des détails de votre ſeconde partie. Ce critique trouve dans le Livre du Philoſophe Anglois, plus de trente endroits que vous n'avez fait que revêtir de votre ſtyle ; & ces endroits ſont juſtement les meilleurs de votre Diſcours. Graces à la force de la verité, vous n'avez donc pas tout habillé en paradoxe ; & LOCK, compris dans le bataillon d'Auteurs qui ouvre la marche du critique, s'eſt donc heureuſement ſauvé du traveſtiſſement.

J'eſtime beaucoup LOCK d'avoir penſé comme vous, & je ne vous eſtime pas moins d'avoir penſé comme LOCK. Mais quel ſentiment puis-je avoir pour un critique qui n'a pas le jugement de voir que dans des matieres de bon ſens, deux obſervateurs de

génie qui travaillent avec un désintéressement égal, doivent nécessairement se rencontrer quelquefois, lorsqu'ils examinent le même objet chacun de son côté ? Je dirai plus, il y a moins à s'étonner que deux Philosophes dépouillés de toute prévention, & qui dans leurs recherches sur la même matiere n'abandonnent point le fil de l'expérience, se rencontrent quelquefois, qu'il n'est étonnant qu'ils ne se rencontrent pas toujours. Il n'en est pas, n'en déplaise à M. Freron, des objets philosophiques comme des matieres purement littéraires. Dans celles-ci l'imagination & la fantaisie font tous les frais ; point de régle fixe, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une chose jusqu'à présent indéfinie, & indéfinissable de sa nature, cette chose qu'on appelle goût, & qui varie presqu'autant que les individus pensans, ou, tout au moins, autant que les nations, les conditions & les coteries. Dans les matieres philosophiques, au contraire, il y a une régle fixe, invariable, de tous les païs, de tous les états ; cette régle est le bon sens, qui, dans le fonds, s'il m'est permis de définir, n'est autre chose que l'imagination retenue dans de justes bornes par l'expérience & la réflexion ; en sorte que si les Philosophes ne se rencontrent pas toujours, même en examinant le même objet moral, c'est qu'au lieu de cette régle commune & générale, ils suivent dans leur examen les préjugés reçûs ou les idées & l'autorité d'autrui. Ainsi, que les Philosophes parlent comme LOCK, tant que LOCK parlera conformément au sens commun & à l'expérience ; mais qu'ils l'abandonnent lorsqu'il s'écartera de ces deux seuls moyens de parvenir aux verités humainement morales. Loin qu'on ait à rougir de s'être rencontré avec lui, ou avec quelque génie de sa trempe, ces sortes de ren-

contres sont le plus fort témoignage de la verité des opinions & de la justesse d'esprit de ceux qui les défendent. Dans des Ouvrages tels que le vôtre, Monsieur, il ne s'agit donc pas de savoir si on a dit les mêmes choses avant vous, mais d'examiner si ce que vous dites est vrai.

Je sens qu'il me convient peu de me mettre sur les rangs, après avoir parlé de Philosophes; mais dussé-je essuyer l'un des meilleurs traits qui soient sortis de la plume de M. F. je ne puis m'empêcher de me féliciter dans cet endroit de m'être rencontré avec vous, non-seulement quant au fonds de vos prétendus paradoxes, mais encore dans quelques-unes de vos idées accessoires. Le plaisir que cela m'a fait, me dédommagera au centuple du soupçon de vous avoir copié, auquel je me suis exposé en parlant des Arts & des Sciences: ce plaisir est au reste indépendant de l'opinion d'autrui; & c'est cette considération qui m'a empêché de supprimer ou d'altérer les endroits qui peuvent donner lieu au soupçon dont il s'agit.

Me voilà parvenu à cet endroit de la Lettre de M. Freron, où il distingue si adroitement les vrais Philosophes d'avec les Philosophes *anséatiques*. Mais malheureusement pour les premiers, ils se trouvent confondus un peu plus bas, pêle-mêle avec les derniers; & c'est vous, Monsieur, qui leur avez valu cette disgrace. Notre critique, depuis si long-temps dans la possession imaginaire de distribuer la réputation, est bien éloigné de penser que tous les grands hommes que vous donnez pour seuls Juges compétens, lorsqu'il s'agira de décider si un être est homme ou bête, ayent l'autorité que vous leur attribuez; aussi décline-t-il leur Jurisdiction, & faisant, s'il m'est permis d'user d'un proverbe trivial, d'une pierre deux coups,

il trouve le secret de nous apprendre qu'il n'a pas l'honneur d'être ami de ces Messieurs : & comme il faut qu'il y ait toujours du plaisant & de l'ingénieux dans ce que dit M. Freron; il vous met, Monsieur, & se met lui-même très-finement à la place des PONGOS & des ORANGS-OUTANGS, & dit qu'avant de croire les Juges que vous indiquez, lorsqu'ils affirmeront d'un de ces animaux que c'est un homme, & de l'autre que c'est une bête, il commencera par s'informer si le premier n'est pas de leurs amis, de leurs partisans, de leurs prôneurs, & si le second n'est pas au nombre de leurs ennemis, de leurs rivaux, de leurs critiques; M. Freron, rival de ces grands hommes, quel orgueil, bon Dieu ! Je le lui pardonnerois cependant s'ils avoient été sensibles à ses critiques.

Il faut lire, Monsieur, le redoutable arrêt prononcé contre votre Ouvrage & contre vous par ce Juge aussi impartial qu'éclairé; il faut voir les raisons qu'il donne de la sévérité de son jugement, vous admirerez sans doute comme moi cet endroit où il prend pour un vice de logique d'avoir suivi l'homme depuis l'état de pure nature, jusqu'à celui où il se trouve actuellement, attendu que le premier état étant un état idéal, on n'en peut conclure à un état qui existe réellement, & sur l'existence duquel on a une certitude entiere.

Un autre endroit qui n'est pas moins digne de votre admiration, est celui où ce génie profond vous compare à un homme qui voudroit conjecturer la maniere dont operent les esprits purs, par la maniere dont opérent des esprits unis à des corps. Les esprits purs sont dans la comparaison, l'état actuel de l'homme; les esprits unis à des corps, sont l'état de pure nature. Voilà, Monsieur, ce qu'on appelle du solide.

bien différent *de vos conjectures vagues, de vos réflexions à perte de vûe qui ne ſont appuyées ſur rien.* Ne ſortez point à l'avenir, M. Freron l'ordonne de l'état de l'homme actuel, qui, tel qu'il eſt, *offre une matiere aſſez vaſte, aſſez belle à nos ſpéculations, à nos découvertes, à nos raiſonnemens.* Chercher ce que l'homme auroit été s'il avoit été autre choſe que ce qu'il eſt, c'eſt, ſelon ce critique, chercher ce que l'homme auroit été s'il n'avoit pas été homme. Ainſi, Monſieur, l'homme proprement dit, eſt cet être tantôt maître, tantôt eſclave, riche ou pauvre, dans les plaiſirs ou dans la douleur, plein de force ou de foibleſſe, doüé de toutes les qualités de l'eſprit, ou preſque brute. Ceſſez de mettre votre eſprit à la torture; voilà l'homme que vous allez chercher ſi loin, M. Freron vous le préſente; c'eſt la brillante récolte qu'il a faite dans *cette matiere ſi vaſte & ſi belle* que cet être offre à nos ſpéculations. Des raiſonnemens auſſi réguliers que le ſont ceux de ce critique; des comparaiſons auſſi juſtes, des découvertes auſſi profondes & auſſi inſtructives, ne lui donnent-ils pas un droit bien légitime d'attaquer par tout votre Logique, d'appuyer ſur l'inutilité de vos recherches, & de vous impoſer fiérement le ſilence? Taiſez-vous, Monſieur, obéiſſez; laiſſez parler M. Freron & les profonds Philoſophes, qui nous apprendront *que l'état de ſociété procure aux hommes toutes les connoiſſances, toutes les commodités & toutes les douceurs qui font la ſûreté, le bonheur & l'agrément de la vie, par les ſecours qu'ils y tirent les uns des autres; qu'on ne verroit dans l'homme hors de ſociété, que foibleſſe, ignorance & barbarie: qu'à peine pourroit-il ſatisfaire aux beſoins de ſon corps, & qu'il ſeroit toujours expoſé à périr ou de faim, ou de froid, ou par les dents de quelque bête féroce. Que l'on ſe*

figure, nous diront encore ces Philosophes, *un homme devenu grand sans avoir eu aucune éducation ni aucun commerce avec les autres hommes, ce seroit le plus misérable de tous les animaux.* C'est-là, Monsieur, ce qu'on appelle du sublime, du profond; il y a dans ce petit morceau *plus d'idées de Philosophie que vous n'en répandez dans tout un volume.* Gardez-vous bien d'opposer à cette image riante la peinture trop fidéle de ces hommes énorgueillis par leurs connoissances, & qui ne s'en servent que pour tyranniser ou avilir leurs semblables, ou pour en faire un honteux hommage au faste & à l'opulence; de ces hommes qui jouissant des commodités, des douceurs qu'on prétend faire la sûreté & le bonheur de la vie, se voient d'un œil sec & d'un front serein environnés d'une multitude presqu'innombrable d'autres hommes exténués par la faim, accablés par les maux qu'enfante la misere, & qui, couverts de tristes lambeaux, traînent par tout après eux le mépris & l'opprobre, sans pouvoir venir à bout d'arracher le moindre soulagement à quelques-uns de ces heureux du siécle, mille fois plus barbares dans le fonds que les bêtes féroces, qui enfin rassasiées abandonnent les restes de leur proie, & laissent la liberté de les emporter à celles de leurs semblables qui en ont besoin: ces mortels fortunés ont toujours l'œil de leur avarice ouvert, malgré leur satiété; & leur cœur endurci est toujours prêt à arracher la vie au premier malheureux qui oseroit toucher à leur abondant superflu. Retenez votre pinceau sur le parallele frappant & terrible entre les meurtres, le carnage, les tortures de toute espéce que les hommes policés ont éprouvé de tout tems de la part des hommes policés, & les dangers ausquels la foiblesse naturelle de l'homme l'auroit exposé de la part des bê-

tes féroces. N'offrez point sur-tout aux regards des Senéques de ce siécle cette disproportion immense qui se trouve entre le nombre de ceux qui jouissent des avantages introduits par les Arts, & celui des malheureux qui en maudissent l'invention, à laquelle ils doivent le sentiment de leur misere & de leur avilissement. Cette partie de la société est une espéce singuliere dans l'humanité, & qui ne semble destinée qu'à faire jouir cette autre espéce pour laquelle sont faits tous les avantages crayonnés dans l'image du Docteur cité par M. Freron. Quelque exacte, quelque vive que fût votre peinture, elle ne feroit aucun effet, on n'y verroit qu'une imagination déréglée, & des lointains à perte de vûe.

Laissez donc là toutes ces folies, & vous rendant plus utile au public, employez vos talens à nous donner des analyses estropiées de tous les ouvrages modernes. Prenez, quand les Auteurs ne vous plairont pas, le parti de bouleverser toutes leurs idées, de retrancher les milieux qui forment leur consonnance, pour les rendre disparates, absurdes, contradictoires. Mais avant que de vous livrer à un genre aussi utile, aussi instructif, aussi agréable, & qui procure de si grands avantages, de si belles leçons, & sur-tout tant de plaisirs à la société, prenez de M. Freron les instructions nécessaires; apprenez de lui cet art merveilleux par lequel on prouve au public le tort énorme qu'il a eu d'estimer la Henriade comme un Poëme unique dans notre langue, ou qui méritoit du moins les plus grands égards, pour avoir détruit le préjugé qui ne vouloit pas que le génie de la langue françoise comportât l'élevation & la force nécessaire dans un Poëme épique. Ce Coriphée des critiques vous apprendra encore comment on vient à bout de faire

croire à ceux qui n'ont lû ni la Mérope de M. de Voltaire, ni celle de M. Clément, que la premiere n'a ſur celle-ci que l'avantage de la primauté ; & comment encore on peut prouver que le Poëme de la Henriade eſt au-deſſous de celui de la Maltiade, au *Coloris* près. Retenez bien ſur-tout, Monſieur, ce mot *Coloris* ; mais n'allez pas, s'il vous plaît, le définir mauſſadement à votre ordinaire ; vous en terniriez tout l'éclat, vous lui ôteriez tous les jolis effetsqu'il fait dans les détails de critique. Joignez-lui bien plûtôt d'autres mots auſſi commodes & auſſi analogues aux productions d'eſprit, tels que ceux de *Groupe*, *d'Enſemble*, & tant d'autres que j'ignore, parce que je ne ſuis pas peintre, ou que je n'ai pû retenir, parce que je n'ai pas de mémoire. Vous apprendrez enfin de M. Freron à prononcer cavalierement ſur le ſtyle d'un Auteur, quelqu'agréable, quelque ſublime que ſoit ce ſtyle, qu'il eſt *fort inégal* ; *qu'il y a des endroits durs & raboteux lâches & traînans ; des expreſſions néologues, d autres baſſes & rampantes* ; & pour prouver tout cela, il vous ſuffira de trois mots pris dans tout un volume aſſez conſidérable, & de cinq ou ſix autres mots extraits d'un avertiſſement d'environ douze lignes.

Alors, Monſieur, vous ne ſerez plus Rouſſeau *l'Animaliſte*, mais le ſpirituel, l'ingénieux, l'agréable, en un mot le charmant Rouſſeau. Quel heureux état ! Ne vaut-il pas bien le ſacrifice de toute cette *Métaphyſique fauſſe*, de cette *Morale dangereuſe*, de cette *mauvaiſe Logique*, de cette *Phyſique imaginaire*, & de cette *Diction diſparate* qui forment le tiſſu de votre dernier ouvrage, & font de vous un homme d'eſprit, pour qui il vaudroit mieux être une bête ? Voilà, Monſieur, la jolie cabriole, permettez-moi cette

petite poliçonnerie, par laquelle M. Freron couronne toutes ſes jentilleſſes. Et moi je finis cette longue Lettre en attendant que je ſois en état de vous en adreſſer une ſeconde, peut-être plus longue encore, dans laquelle, en vous propoſant mes propres réflexions ſur votre ouvrage, j'eſpere au moins prouver qu'on peut ne pas être toujours de votre ſentiment, & conſerver cependant la juſte admiration qu'excitent vos talens, & le reſpect qu'on doit à un Philoſophe cenſeur des hommes il eſt vrai, mais en même tems défenſeur de l'humanité. Je ſuis, &c.

